

# CONTRE VENT ET MARÉE

par Paul Branda.

A EUGÈNE MORET

CHER CONFRÈRE,

1/2  
rouge

Me voici de rechef en route pour le tour du monde,  
luttant contre vent et marée.

Que faire entre le ciel et l'eau ?

Rêver.

Je ne m'en suis jamais fait faute.

Les rêveries de mon dernier voyage paraissent ici,  
grâce à vous... Grâce à vous, car ce n'est point tou-  
jours chose aisée de faire paraître un livre, quand  
on ne bat pas le pavé de Paris... Le titre que vous  
avez choisi — <sup>tant</sup> <sup>et é</sup> <sup>tant</sup> bien voulu être le parrain de  
de mon enfant, — est bien trouvé; contre vent et  
marée il fut écrit, il paraîtra contre vent et marée.

Sans vous, en effet, le public était privé de cet ou-  
vrage — ce qui lui eût été parfaitement égal; les bou-  
quins ne sont point denrée rare. Aussi ne vois-je pas

# CONTRE VENT ET MARÉE

A EUGÈNE MORET

CHER CONFRÈRE,

Me voici de rechef en route pour le tour du monde, luttant contre vent et marée.

Que faire entre le ciel et l'eau ?

Rêver.

Je ne m'en suis jamais fait faute.

Les rêveries de mon dernier voyage paraissent ici, grâce à vous. Grâce à vous, car ce n'est point toujours chose aisée de faire paraître un livre, quand on ne bat pas le pavé de Paris. Le titre que vous avez choisi – ayant bien voulu être le parrain de de mon enfant, – est bien trouvé ; contre vent et marée il fut écrit, il paraîtra contre vent et marée.

Sans vous, en effet, le public était privé de cet ouvrage – ce qui lui eût été parfaitement égal ; les bouquins ne sont point denrée rare. Aussi ne vois-je pas

# Début

sans inquiétude la République pousser les Françaises dans la classe des lettres ; la femme n'est pas seulement bavarde, elle est non moins écrivassière. d'où je conclus à cet avenir menaçant pour les personnes des deux sexes : tous écrivains, pas un lecteur.

A moi, ce n'eût pas été égal du tout de conserver en portefeuille mon voyage au pays des chimères, je m'imagine avoir quelque chose à dire au public.

Et, par pitié pour ma folie, vous avez pris mon volume sous votre protection.

D'où me vient de votre part cette bienveillance ?

De votre parfaite bonté tout d'abord, cela est bien certain ; puis d'une affinité dont la raison se trouve dans la différence de notre genre de vie, dans la divergence de nos idées – les extrêmes se touchent, les contraires se recherchent.

Vous êtes parisien, parisien jusqu'au bout des ongles, et vous en êtes très-fier. C'est votre droit. Moi, je suis provincial autant qu'on peut l'être. j'ai tous les préjugés de la province. Paris me semble l'enchanteresse de la tentation de Saint-Antoine, aux appâts provocants, au visage facinateur, mais dont on voit, mal cachés sous la robe, les pieds de bouc et la queue de serpent.

Vous avez vu le jour au sein des merveilles de la capitale, vous y avez vécu votre enfance, votre jeunesse, votre âge mûr. Vous aimez la grande ville, vous connaissez tous ses secrets. Aussi excellez-vous à décrire ce

prestigieux monde parisien dont la curiosité publique ne se lasse point de commander des tableaux – les vôtres vivent.

Et si l'un entendait, comme il serait juste, par l'écrivain naturaliste, le consciencieux scrutateur de la nature humaine, vous auriez droit au titre de naturaliste éminent, parce que vous la peignez telle qu'elle est, cette pauvre nature humaine, qui n'a pas besoin d'être enlaidie.

Vous la décrivez avec ses défaillances et ses faiblesses, mais aussi avec ses magnanimes élans vers la justice.

Tantôt sublime, tantôt immonde. souvent bête. toujours attirée vers le bien.

C'est que, comme dit Proudhon, l'homme est un microcosme et porte dans sa poitrine toutes les bêtes de l'Univers. Peut-être bien parce que, dans ces existences antérieures, il a été toutes ces bêtes. Aussi le voyons-nous tour à tour luxurieux comme le singe, monogame, tendre et fidèle comme les inséparables, généreux comme le lion, dévoué comme le chien, ordurier et glouton comme le ver, féroce comme le tigre, laborieux comme la fourmi.

L'ordonnateur des mondes jette dans le creuset de la nature, des âmes animales, pour en faire des âmes humaines, qui seront des âmes angéliques dans l'infini des temps.

Aussi constatons-nous, en tout homme, comme dominante, un animal quelconque. tel avocat fut perroquet, tel avoué fut renard ; Toussenel a retrouvé, parmi les dévotes, nombre d'ex-bécassines et, parmi les Révérends Pères, quantité d'exhibous.

M. de Quatrefages, dont l'autorité fait loi en pareille matière, nous l'apprend : l'âme humaine est une âme animale plus *quelque chose*. ce *quelque chose* n'est pas bien facile à définir, nous avons cependant deux mots pour en donner une idée : conscience, liberté.

La société, comme la nature, souvent monstrueuse par certains côtés, n'en est pas moins un tissu de merveilles pour qui sait ouvrir les yeux.

Celui-là, tel est bien votre avis, serait un détestable naturaliste qui peindrait la chenille et négligerait le papillon. Qui nous montrerait l'odieux scolopendre, la mortelle araignée crabe, la loche gluante, le répugnant

crapaud, le livide requin, oubliant dans ses classifications la timide gazelle, le sage éléphant, le cheval héroïque.

Il n'y a pas que des serpents à sonnettes, il y a des tourterelles.

Seulement le même homme couve à la fois dans son sein le condor au vol audacieux et la bête rampante.

C'est absurde de nous peindre les égoûts de Paris et de nous dire : Voilà Paris. on aura beau apporter un soin méticuleux à la peinture de l'égoût, on n'aura point fait de la cité un portrait plus fidèle.

Vous aussi vous peignez l'égoût, mais vous n'oubliez ni le Louvre, ni Notre-Dame.

Nous avons supprimé, nous autres marins, ce que les écrivains du bon vieux temps appelaient la sentine. il reste les corneaux ; la nature humaine a d'implacables exigences. mais le corneau n'est pas le navire, il y a la voile blanche, gonflée comme le sein d'une jeune mère, et le pavillon national qui flotte au vent.

Vos peintures de la vie parisienne sont saisissantes parce que vous connaissez votre sujet à fond. parce que, si nous sommes à la fois l'ange et la bête de Pascal, vous n'oubliez ni l'un ni l'autre, sachant fort bien que la trame de la vie humaine est précisément cet éternel conflit de l'ange et de la bête.

Tandis que vous poursuiviez la réalité dans une société prodigieusement complexe, où fermentent tant de passions ardentes, j'étais entraîné dans la sphère du rêve. de là – par la grande loi de l'afnité des contraires – votre sympathie pour la personne et votre accueil bienveillant pour l'œuvre... je ne vous suis pas moins reconnaissant de la première que du second, croyez-le bien.

– Dans vos études si achevées, où toutes les parties de l'ouvrage, toujours solidement reliées, concourent à produire une unité puissante, comme dans mes essais informes, il y a une qualité commune : la sincérité. c'est, je crois, le pont sur lequel nous nous sommes rencontrés, en partant de rives opposées. Par ailleurs, la divergence est complète, l'un et l'autre, nous avons subi l'influence du milieu dans lequel nous avons été placés ; suivant une expression darwiniste à la mode, en chacun de nous s'est produit le phénomène de l'adaptation.

Le boulevard fut le théâtre de vos flâneries d'adolescent, je vagabondais alors dans les sévères solitudes où se dressent les monuments mégalithiques.

J'ai presque bégayé d'abord la langue des vieux Celtes.

Les premiers jurements que m'ont appris mes compagnons, les polissons du hameau, ont été de jurer *par le chêne*, .. ni eux ni moi, nous ne nous doutions guère de l'horreur d'un tel blasphème. c'est étrange, comme d'anciennes expressions se perpétuent incomprises, à travers les âges et remontent à la nuit des temps.

J'écoutais d'une oreille avide des gens qui, à la nuit tombante, avaient rencontré des Korigans.

Vous souriez.

Est-ce que tout n'est pas illusion dans le monde ?.. Il n'y a qu'une réalité, la foi. Quand nous croyons une chose, à n'en pas douter, n'existe-t-elle réellement pas pour nous ? Est-ce que la nature tout entière n'est pas contenue dans notre cerveau ?... En dehors du cerveau existe-t-il des phénomènes ?.. Le monde vrai, le monde réel, le Non-Moi reste à jamais impénétrable... bon gre, mal gré, nous vivons par la foi. par cette foi nécessaire que le monde existe hors de nous ; tandis que le monde, tel que *nous le connaissons*, n'existe qu'en nous. Toutes les sensations produites en nous par les objets environnants ne sont que des symboles d'action hors de nous, dont nous ne pouvons concevoir la nature. A l'horizon nous croyons le soleil rouge, nous croyons les arbres verts. il n'y a ni rouge à l'horizon ni vert dans la forêt. il y a des vibrations de l'éther ébranlant notre rétine, un conducteur – vrai fil électrique – le nerf transmettant cet ébranlement à certaines cellules cérébrales. tous les phénomènes possibles se ramènent à un seul, l'ébranlement des cellules cérébrales ; tous les phénomènes, *pour nous*, se passent dans notre cerveau. si je reçois un coup de pied dans le devant des jambes, je m'imagine par une complète illusion avoir mal à la jambe ; en réalité, je souffre dans un point déterminé de mon cerveau. Tout le monde le sait, on souffre de l'orteil d'une jambeamputée ; en revanche, je me souviens d'un vieux brave qui, s'étant coupé les nerfs de l'index, se servait habituellement de ce doigt pour tasser la cendre de sa pipe ; il n'était prévenu que par l'odeur de roussi que son doigt brûlait.

Le MOI, tapi dans le cerveau comme une araignée au centre de sa toile, assiste à la féerie jouée dans ce théâtre de quelques centimètres cubes.

Là, le bon Dien s’amuse à montrer la lanterne magique à ses petits enfants.

Tout ce que nous croyons existe bel et bien au même titre que cette fantasmagorie pompeusement décorée par nous des grands mots de Nature, d’Univers.

Et pour mes braves gens, les Korigans existent tout comme le bedeau de la paroisse.

Quant à moi, en plein jour, dans la lande déserte à perte de vue, j’ai entendu des voix – sans être Jeanne d’Arc – Ces voix m’ont appelé, et j’ai tremblé en entendant ces voix de l’air mugir mon nom à mes oreilles.

Au milieu des menhirs, j’ai évoqué les druides aux flottantes robes blanches, couronnés de chêne, et, dans les lueurs mourantes du crépuscule, les vieux druides m’ont apparu.

Puis l’âge est venu de quitter les bruyères, les sources jaillissant du granit sous des berceaux de saules, de sureaux et d’aubépine, emmêlés de ronces, où le rouge-gorge chantait, pour. ici le cœur me manque. pour aller au collège.

Et je me suis fait marin.

Pourquoi ?...

Était-ce par vocation de me noyer aux rives des ondins aux vertes chevelures, d’être mangé par les sauvages, ou de manger mon prochain sur un radeau ?

Et bien non !...

Ce qui m’a poussé à vivre, depuis quarantè ans bientôt sur les planches, entre ciel et eau, c’est l’horreur du collège, la haine des pédants.

Quand je songe à ce temps, je deviens hydrophobe.

Oui, j’entre en fureur à la pensée de ces bêtises, qui m’ont tant fait souffrir pour m’apprendre, *sans cartes*, les villes de la Paphlagonie, quand j’ignorais l’honneur d’avoir pour chef-lieu Quimper-Corentin.

Qui ont – infructueusement – tenté de m’inoculer le grec, quand je ne savais pas écrire *pain*.

Qui m'ont supplicié de vers latins.

Qui ont bourré ma mémoire d'un tas de niaiseries, sans jamais exercer mon jugement.

Ça me fait mal encore, lorsque, sur le cours d'Ajot, mes regards tombent sur la sombre prison où les tortionnaires de l'Université ont mis à la question ma frêle intelligence. ce n'est point de leur faute, si elle n'en est point morte, si elle s'en est sauvée saignante et meurtrie.

S'il y a une autre vie où l'on punit les méchants, on doit les fourrer au collège et Satan doit être un proviseur.

Donc, j'ai pris la mer par horreur du latin et par antipathie pour ses ministres.

A mes moments perdus, quand, las de humer la brise, ou de baguenauder en regardant les nuages, je descendais dans ma cabine, j'ai mis sur le papier de vieux souvenirs et de nouvelles impressions.

Permettez à ma reconnaissance de vous en offrir, la dédicace.

Par un retour singulier sur moi-même – assez général d'ailleurs au déclin de la vie – je me sens revenir à mes attractions d'enfant ; mais aujourd'hui ces vagues tendances s'accusent et se précisent. Au fond, c'est toujours le même amour de la vieille patrie, de la vieille Gaule aux cromlechs, aux dolmens, de la patrie de Vercingétorix, le grand martyr.

Ah, si Vercingétorix avait vaincu, on ne m'aurait pas mis au latin. tout s'enchaîne en ce monde.

M. Renan, dans une conférence célèbre, s'est demandé « Qu'est-ce qu'une nation », il s'est répondu « C'est une âme, un principe spirituel ».

Or, il est, à l'Occident de l'Europe, des peuples qui ont « la même âme ».

Ces peuples – Français, Belges, Suisses, Hollandais – ont le même idéal, ce sont les quatre fils de la révolution,

Ils ont la même âme,

Ils ont le même ennemi,

C'est une nation.

Voir ces peuples, unis déjà par la pensée, s'unir en un corps politique, sera mon dernier rêve.

Et vous, cher confrère, peintre des passions em – portées, des réalités terribles, vous vous êtes senti entraîné vers le rêveur, et vous lui avez tendu

la main,

Il vous la serre bien affectueusement.

P. BRANDA.

En mer, 16 mai 1882.

# LA DAME PÂLE

## I

Peu de mois avant mon entrée à l'école navale, je dus assister à un bal donné par une vieille tante qui jouissait de quelque fortune et de beaucoup de considération. Quel ennui pour un sauvage !... Ma vie s'était écoulée à la campagne, où mon père passait le temps dont mon éducation lui permettait de disposer. Au lieu de promener dans un salon l'ennui et l'embarras de ma gauche personne, j'aurais mieux aimé lutter avec des paysans dans une assemblée. chacun prend son plaisir où il le trouve. Si je ne tenais guère à une raie bien faite et des cheveux bien lissés, je mettais mon amour propre à courir pieds nus, dans les champs où la moisson venait de tomber sous la faucille, sur les pointes des chaumes fraîchement coupés.

Partout je voyais des visages moqueurs. Dieu sait si l'on songeait à moi ; mais la vanité revêt les formes les plus diverses : la mienne consistait, en ce moment, à étonner de mon ridicule, et je me demandais naïvement si ma retraite derrière un rideau n'avait pas produit un trop grand émoi. De ma cachette, je contemplais avec une colère jalouse les groupes des danseurs. L'aisance et la grâce de mon frère aîné me transportaient d'admiration ; la

distinction avec laquelle il portait ses épaulettes d'enseigne lui valait, parmi les demoiselles à marier, plus d'un sourire. Quant à lui, absorbé par une gracieuse blonde aux yeux noirs, il restait indifférent à toutes ces jolies mines provocantes.

La belle blonde paraissait fort sensible à ces hommages. Elle et mon frère, tout entiers l'un à l'autre, oublièrent la foule qui les entourait.

Après une valse fort animée, les deux amoureux s'assirent près de mon asile, et malgré moi, je devins leur confident.

– Vous consentez donc, dit mon frère, à cette grande démarche ?

– Si je consens !... Faut-il vous avouer aussi tout mon désir du succès ?

– Je tremble de voir ma demande repoussée.

– Pourquoi ?... Mes parents adorent leur unique enfant ; je n'ai point fait mystère de mon penchant pour vous. Vous portez les épaulettes d'un corps auquel mon père est fier d'avoir appartenu. Nos familles d'aisance égale se connaissent et s'estiment depuis longtemps. Pour tout vous dire enfin, on ne voit point vos assiduités de mauvais œil.

– Puissiez-vous dire vrai !... Je ne supporterais pas sans mourir la douleur de vous voir à tout autre que moi.

– A un autre que vous.... jamais !

– Vous me le promettez.

– Je le jure.

– Mon frère se leva.

Les deux jeunes gens se quittèrent à peine de la soirée.

Je n'étais pas seul à les observer. Un sombre personnage, décoré de plusieurs ordres, au front dégarni, au port orgueilleux, les considérait avec une obstination méchante. Je m'informai du nom de ce malveillant inquisiteur. On l'appelait le comte de D\*\*\* ; la voix publique le désignait comme l'un de nos meilleurs amiraux : sa fortune passait pour immense.

Notre paisible demeure allait devenir, sans doute, le théâtre d'événements graves : mon père avait tiré de la grande armoire en acajou son habit démodé depuis dix ans. Ma mère prenait dans son écrin ses dormeuses et sa bague en brillants, vieux bijoux de famille. Le cachemire de laine blanche à grandes fleurs, vaste comme un tapis, s'étalait sur le canapé.

Mes parents parlaient à voix basse.

Tout à la maison prenait un air de mystère ; j'étais anxieux quand mon père et ma mère sortirent avec tant de solennité.

Une heure après ils étaient de retour. Mon père se laissa tomber dans un fauteuil, je me retirai prudemment.

Le dîner fut triste. Mon père gronda, ma mère pleura, mon frère ne parut point à table.

Le lendemain matin, suivant ma coutume, j'allai frapper à la porte de celui-ci, pour lui souhaiter le bonjour. D'abord il ne me répondit pas ; puis, sans ouvrir, il finit par me dire : « Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul. »

Je devinais déjà la cause de ce chagrin général, mais bientôt le doute ne me fut plus possible.

Des voitures traînées par des chevaux ornés de rubans et de fleurs brûlaient le pavé de la ville ; je me rendis à l'église attiré par le spectacle d'une noce pompeuse. L'amiral de D\*\*\* conduisait à l'autel la belle blonde du bal, parée du voile de mariée. Elle était pâle, pâle comme sa robe blanche ; ses regards flottaient dans le vide, il y avait sur son visage l'expression d'égarement d'un malheureux saisi de vertige au bord d'un abîme.

Quand les époux quittèrent l'autel, on eût dit un automate de bronze entraînant une morte.

A mon retour à la maison, je me gardai bien de parler de ce lugubre mariage.

Ma mère pleurait beaucoup ; mon père, dont la fibre n'était point molle, pleurait aussi ; mon frère, en larmes, les embrassait tour à tour.

L'autorisation de faire partie de l'expédition dirigée par la noble lady Franklin venait de lui parvenir.

J'entrai à l'école navale au moment du départ de mon frère.

### III

Je passai dans les Antilles quatre joyeuses années attristées, il est vrai, par la mort de mon frère et de mon père qui lui survécut peu. La disparition de son fils, sous des glaces rompues, l'avait plongé dans un morne désespoir.

La frégate sur laquelle j'étais embarqué rentra au port de Lorient, où je trouvai ma nomination d'enseigne. Grande fut ma joie de jouir enfin du titre d'officier ; mon âge n'était déjà plus en rapport avec cette vie d'aspirant de marine qui demande beaucoup de jeunesse.

Je me hâtai de prendre la tenue de mon grade, et je fis route pour ma chère ville de Brest, où ma mère m'attendait impatiemment.

La douleur l'avait bien vieillie ; sa foi religieuse, son amour pour moi la soutenaient ; son noble visage respirait toujours la même bonté, la même inaltérable énergie.

Elle me serra sur son cœur ; émue, elle sentait le chagrin se mêler à sa joie. Mon uniforme lui rappelait un souvenir bien amer ; aussi en m'embrassant, ne trouva-t-elle que ces paroles :

– Mon Dieu, que tu lui ressembles !... Je crois voir mon pauvre Paul !...

Quand le soir vint, elle me dit :

– Tu me pardonneras ma tristesse, n'est-ce pas mon enfant ! Je suis bien heureuse de te revoir, et cependant ta vue me rappelle un pénible passé qui te rendrait plus cher au cœur de ta mère, s'il ne t'appartenait pas tout entier. J'ai besoin de prier ; va rejoindre tes amis ; à ton âge, on vit de distractions et de plaisir. Les grandes peines viennent toujours assez tôt.

J'insistai vainement pour rester près d'elle ; elle me répéta :

– Va te distraire, cher enfant, et laisse-moi remercier Dieu de m’avoir rendu mon fils sain et sauf.

L’esprit mobile des jeunes gens passe avec une étonnante rapidité par les impressions les plus opposées ; quelques moments à peine après cet entretien, je partageais la gaieté de trois bons camarades venus à mon secours pour arroser mes épaulettes. L’un d’eux, gros blond au visage rutilant, minutait la carte du souper ; tandis qu’un créole au teint mat réfléchissait au choix de faciles beautés destinées à orner notre festin.

Le gros rougeaud disait silencieusement :

– Faire séjourner au moins une heure le foie gras dans la glace. fi d’un pâté tiède et mou !

Le créole passait en revue la salle :

– J’aperçois Fleur-de-Mai, la noire juive de Haguenau, les deux sœurs Trotte-Menu, deux brunettes fort appétissantes. Mais qu’as-tu donc avec ta mine de déterré et ton air de chien de faïence ?

Ces dernières paroles ne purent m’arracher à la stupeur dans laquelle j’étais plongé. Une sueur froide me couvrait le corps, mes pupilles dilatées ne pouvaient se détourner de la loge d’en face.

Le blond disait au brun :

– Pourquoi donc reste-t-il ainsi pétrifié devant la dame pâle, elle n’a pas une tête de Méduse cependant ?

Certes la dame pâle, ainsi appelait-il la comtesse de D\*\*\*, n’avait pas une tête de Méduse ; grande, au contraire, était son étrange beauté. Une toilette noire, des ornements de deuil, faisaient ressortir l’imaginable blancheur de son visage.

Mon trouble fut au comble, quand elle tourna vers moi ses yeux semblables à deux diamants noirs.

En proie à une hallucination complète, je voyais tour à tour la blonde et rose jeune fille du bal tourner au bras d’une enseigna et la froide mariée revenir de l’autel avec ses allures de morte.

Une mutuelle fascination nous clouait sur nos sièges. Enfin elle se leva lentement, et sortit de la loge, les regards toujours fixés sur moi.

– Pardonnez-moi de vous quitter, dis-je à mes amis, remettons le souper à un autre jour ; vous m’excuserez quand vous saurez quels souvenirs éveille en moi la vue de cette femme.

Et je me dirigeai vers le cours d’Ajot, où je me promenai de longues heures.

Le génie noir et le génie blanc, qui se disputent toute âme humaine, se livraient en mon cœur un combat acharné.

La possession de cette femme si belle n’assouvirait-elle par deux passions à la fois, la vengeance et la volupté ? Je pressentais un pouvoir irrésistible dans ma ressemblance avec le bien-aimé, ressemblance complétée par l’identité de situation et de costume. L’impression profonde, produite par notre rencontre au théâtre, me semblait un présage certain du succès.

Le mauvais génie l’emporta et je fis le serment de tout tenter pour tenir en ma puissance cette beauté fatale.

## IV

La comtesse sortait rarement, ne voyait personne excepté ma tante. Ma vieille tante fut d’abord un peu étonnée de mon empressement, car je l’avais jusqu’alors fort négligée. Comme toutes les personnes âgées, elle aimait à causer : J’appris d’elle la douleur de madame de D\*\*\* à la mort de mon frère, douleur assez violente pour avoir mis en péril sa vie et sa raison. La femme de l’amiral me portait un vif intérêt sans me connaître, et m’avait secrètement appuyé de son crédit pendant ma campagne. Depuis la fin tragique de celui qu’elle avait aimé, elle ne faisait plus mystère de son aversion pour son mari et passait sa vie, seule, à son piano.

Tous mes efforts pour la rencontrer au théâtre ou chez ma tante furent vains. Un seul jour je l’aperçus à sa fenêtre sur le cours d’Ajot : quand nos regards se rencontrèrent, elle sembla frappée de la même stupeur qu’à notre

première entrevue ; elle quitta lentement la croisée tenant toujours dirigés sur moi ces mêmes yeux fixes qui m’avaient si singulièrement bouleversé.

Par une belle nuit tiède, nuit d’été, assis sous les fenêtres de sa chambre éclairée, je rêvais aux moyens de la revoir et de lui parler ; la lune filtrait ses rayons blancs à travers le dôme élevé du feuillage des vieux arbres ; les feux des navires étincelaient sur la rade, la dryade de marbre blanc, au bout de la longue allée, ressemblait à un grand fantôme. Les promeneurs avaient regagné leur logis à cette heure avancée. Où trouvait-elle ces mélodies, si tristes, que le piano semblait gémir et sangloter sous ses doigts.

Puis le piano se tut, il régnait sur la promenade un profond silence.

Poussé sans doute par un méchant esprit de l’air, je chantai à demi-voix cette ballade de nos mères dans laquelle un chevalier, mort en Palestine, vient arracher au festin de noce son infidèle fiancée.

Une forme blanche apparut au balcon ; et quand j’achevai par ces mots :

*Craignez, craignez, ô jeunes filles,  
Craignez de trahir un serment.*

La forme blanche disparut, et je l’entendis s’affaisser sur le plancher.

Le lendemain ma tante m’apprit le départ de la comtesse pour les bains de mer de \*\*\*. L’amiral l’accompagnait. Il ne me connaissait pas. Je fis aussitôt route pour les rejoindre.

## V

Je redoutais bien un peu notre première rencontre, dont l’amiral serait probablement témoin, mais je me rassurai en songeant au merveilleux sang-froid de la femme quand son amour est en jeu.

Le hasard – la fatalité plutôt – seconda mes projets. A mon arrivée au casino, je trouvai un appartement voisin de celui de la comtesse ; la chambre du comte seule nous séparait.

Les dernières lueurs du crépuscule répandaient une clarté vague ; l'orchestre jouait depuis quelques instants, quand l'amiral, accompagné de sa femme vêtue de noir, – à la mort de mon frère, elle avait pris le deuil pour ne le plus quitter – descendit au jardin. Les deux époux s'assirent dans l'ombre d'une tonnelle à l'épais feuillage. Quand je passai devant le berceau de verdure, un soupir réprimé me parvint à l'oreille. j'étais reconnu.

La soif de vengeance, le délire de la passion m'enfiévrèrent. la musique m'agaçait, la foule m'irritait ; une querelle m'eût soulagé.

Que pensait-elle ? Qu'est-ce que les deux époux pouvaient se dire ?... Ah ! si Satan achetait encore les âmes qu'il a maintenant pour rien, j'aurais vendu la mienne pour assister invisible à ce sombre tête-à-tête.

Enfin un galop bruyant annonça la fin de cet interminable concert. Mon cœur battit avec un redoublement de violence, quand la comtesse se dirigea vers le pavillon de l'hôtel. Certain d'être inconnu de l'amiral, je les suivis en fredonnant l'air du chevalier mort en Palestine, et j'entrai dans ma chambre au moment où mes voisins s'enfermaient chez eux.

Elle me savait près d'elle.

Assis près de ma fenêtre, je regardais machinalement les reflets de la lune sur la mer calme, tantôt bercé par le murmure des vagues sur les galets du casino, plus souvent absorbé par cette question. Et maintenant que faire ?

Que faire ? Ecrire ? Mon pouvoir ne résidait-il pas tout entier dans ce regard où ma mère retrouvait celui de son cher mort.

Puis songeant aux conseils que Balzac donne aux maris de dormir agréablement, j'écoutais les ronflements du comte.

Le temps passait. L'amiral ronflait. La lune donnant en plein dans l'appartement souriait à la mer. et, peu à peu, je tombai dans un état intermédiaire entre la veille et le rêve.

Un léger bruit me rendit à moi-même. La porte s'ouvrit doucement pour laisser pénétrer une ombre blanche, – une femme en peignoir, les pieds nus, les cheveux flottants, éclairée par la lune.

Elle s'avança vers moi comme un fantôme. –

Sans embarras, sans hésitation, elle s'assit sur mes genoux et m'entoura de ses bras.

La fixité de ses regards, l'étrangeté de ses mouvements ne me permirent aucun doute. une hallucination me la livrait.

– Pourquoi, me dit-elle, as-tu tant tardé à venir ?... il y a loin, sans doute, de France aux champs glacés du pôle, mais, quand ils veulent, les morts vont vite. Qu'as-tu, mon bien-aimé ?... D'où vient cette froideur, pourquoi recevoir ainsi ton amie ?

Des larmes roulèrent sur ses joues pâles.

– Tiens, reprit-elle étonnée. Je pleure, c'est la première fois depuis le jour de ce fatal hymen. Mais pourquoi ne me dis-tu rien ?... Méchant, tu as mal jugé ton amie. Et cependant, ne t'ai-je pas dit au bal : Je jure de n'être qu'à toi. Va, je suis digne encore des caresses de mon bien-aimé. si j'ai eu la coupable faiblesse de me laisser traîner à cet autel maudit – Dieu sait si je l'ai expi – le soir, j'ai retrouvé toute mon énergie. Je ne suis femme que de nom. Pose tes lèvres sur les miennes, nul ne les a souillées. Si les glaces du nord ont refroidi ton cœur, mels-le contre le mien ; celui-là renferme assez d'amour pour rendre la chaleur à ton corps inanimé.

– Parlez bas ; votre mari peut s'éveiller.

– Eh bien, qu'il s'éveille. Que m'importe cet odieux comte, quand je suis près de toi !... Que peut-il contre toi ?... Les morts n'ont rien à craindre des vivants. Et moi, ne suis-je pas morte aussi ?... La crois-tu vivante, celle-là que le monde appelle la dame pâle ? Non, je suis morte depuis longtemps, mais j'attends, avant de me coucher dans la tombe, ma nuit de mariée. Viens.

Elle me pressa tendrement, j'allais lui rendre ses caresses, quand une voix me cria sévèrement ; arrête !...

Encore indécis, je la repoussai doucement.

– Pourquoi me repousser ? reprit-elle, pardonne-moi. n'ai-je pas assez souffert. Tu as tort de me chanter la ballade de la fiancée infidèle ; j'ai tenu mon serment.

Attendi, je pleurai. Les passions malsaines se turent devant des sentiments plus doux.

– Tu pleures, alors tu pardonnes. Viens à la couche nuptiale, je suis à toi. Depuis longtemps tout mon être t'appelle. Viens !... Puis tu retourneras aux glaces de ton pôle, et, moi, j'irai reposer dans le cercueil.

Je fis un effort suprême, et lui dis d'une voix grave en me levant :

– Madame, au nom de Dieu, revenez à vous même, je suis le frère de celui que vous avez aimé.

Elle passa les mains sur ses yeux, regarda autour d'elle effarée, ouvrant et fermant avec précipitation les paupières. L'étonnement, la douleur, la honte bouleversèrent ses nobles traits, puis elle tomba inanimée eu murmurant :  
« Son frère !. »

Je lui jetai de l'eau sur le visage. J'approchai mes lèvres des siennes sans percevoir aucun souffle ; ma main, posée sur son cœur, ne sentit aucun battement.

Je frappai à la porte du comte.

– Monsieur le comte, lui dis-je, votre femme est chez moi, chez moi, \*\*\* dont le nom doit être pour vous un appel aux remords, elle y est morte sans tache, respectez-la et que Dieu vous pardonne.

# LE REPENTIR

## Étude sur le Toouranisme

Soyez béni, Seigneur, dont la bonté sans limite a donné tant de douceur aux larmes du repentir !

Soyez béni, Seigneur, car vous m'avez rendu, avec la prière et la foi, les Ineffables joies de mon jeune âge !

Combien de fois, emporté par l'orage, n'ai-je point regretté ces nuits où, descendu au jardin pour prier, je sentais la tendresse du Père flotter dans l'air silencieux, et pénétrer jusqu'à mon cœur sur les calmes rayons de la lune ou les vives scintillations des étoiles !

Prière ! tu es le parfum de l'enfance, riante fleur entr'ouverte au soleil divin... tu es la rosée de l'âme flétrie, le cordial de l'homme abattu par le chagrin.

Ah ! c'est une cruelle douleur de sentir s'éteindre cette faculté de communier avec l'infini, car notre être, dans ses profondeurs, cache des désirs que rien de terrestre ne saurait satisfaire.

N'avais-je pas besoin de croire à la bonté céleste, moi, pauvre enfant à peu près orphelin ? A peine ai-je connu les baisers maternels. La mort de ma

mère suivit de quelques mois l'internement de mon père dans les prisons du Tzar.

La vieille demeure de mes parents adoptifs couronnait une haute colline. Le soir, dans les beaux jours, assis sur une roche isolée, la tête entre les mains, je contemplais les splendeurs du couchant. L'horizon embrumé de poudre d'or, les nuages éclatants, la campagne recueillie priaient avec moi et murmuraient : l'homme a été placé dans un milieu favorable par un pouvoir bienveillant.

Fils d'un martyr de l'indépendance, je m'abreuvai dans l'histoire grecque et romaine d'un nouvel amour – l'amour de la patrie. Plus tard cet amour m'absorba au point d'étouffer tout sentiment religieux. Une funeste expérience devait m'apprendre combien, loin de l'exclure, l'amour de Dieu soutient l'amour de la patrie.

Les éléments des sciences, à leur tour, me montrèrent le monde sous des aspects imprévus.

L'antagonisme de la science et de la foi. Là est bien le péril du siècle. Comment l'ordre matériel serait-il possible, quand le désordre règne dans les esprits ?

On a pleuré en écoutant un vieux prêtre à cheveux blancs, tout ému lui-même, raconter le drame de la croix. On a compris Dieu, l'Univers et l'homme dans un système merveilleusement lié dans toutes ses parties. Puis, un jour donné, un pédant professeur souffle votre monde aimé comme un château de cartes et relègue vos chères légendes avec les contes de nourrice.

Et l'on reçoit cette douche d'eau glacée au moment où les sens s'éveillent. Faut-il s'étonner si la raison, ivre d'une science incomplète, devient la complice des passions ?

Seigneur ! Seigneur ! Qui donc conciliera la science et la foi ?

Le sang de votre Christ aura-t-il coulé en vain ? Avez-vous décrété l'agonie de l'humanité dans l'orgie et la désespérance ?

Déjà les sermons du vieux prêtre me faisaient sourire, mais le germe, déposé par la parole du Christ, ne devait pas périr en entier. Ma foi dans la légende chrétienne sombrait dans la tempête intérieure ; l'amour chrétien surnageait dans ce grand naufrage. Humblement agenouillé, je demandais avec larmes à Dieu : Seigneur, ne m'épargnez pas la souffrance, mais donnez-moi la force de l'amour, le courage du dévouement.

Cependant, plus je grandissais, plus je voyais l'immense part du mal ici-bas, et je restais atterré, quand mon mauvais génie me posait cette question redoutable.

Si Dieu est bon, pourquoi tant de mal ?

Sans comprendre que la liberté implique le choix du mal... et que nous devons avoir l'énergie de répéter cette parole antique, devise d'un seigneur polonais, parole vraie dans l'ordre politique, plus profonde encore dans l'ordre moral :

*Plutôt le péril de la liberté que la torpeur de la servitude :*

Car la liberté c'est l'homme.

L'homme est sensation – intelligence – sentiment.

C'est une folie insigne de prétendre scinder cet être triple et un.,

Parfois il s'absorbe dans les jouissances de la sensation et perd son caractère distinctif ; car, si nous ne nous abaissons jusqu'à l'animalité même, nous ne pouvons étouffer en nous nos inquiètes aspirations vers l'infini. Peut-être quelques hommes ont-ils assez vécu par l'esprit pour trouver dans la science pure une satisfaction absolue ; mais, en dépit de leurs dédaigneuses affirmations, c'est Dieu même qu'ils cherchaient dans les lois de la matière.

Non, l'homme, pour vivre pleinement, doit jouir par les sens, connaître par l'intelligence, s'élever par le sentiment jusqu'à l'Essence incréée et

s'unir à elle par la prière.

L'étude des mathématiques émoussait en moi le sentiment tout en aiguisant mes appétits de précision et de logique.

J'avais pour compagnon d'étude Céliniski, fils d'exilé recueilli par mes bienfaiteurs, rêveur faible et versatile. Son exaltation religieuse réagissait sur mon caractère, non moins faible que le sien. La pensée de posséder un jour les sublimes pouvoirs du sacerdoce l'enivrait ; lui infime pourrait un jour faire descendre le Souverain Maître, à sa parole, des cieux sur l'autel, et le tenir entre ses mains ; il accomplirait à volonté un miracle près duquel pâlissent ceux des livres sacrés. Dans son enthousiasme, Céliniski me peignait sous de vives couleurs l'harmonie des divins mystères avec les besoins élevés de notre nature ; il me retenait sur la pente du doute par ses accents passionnés et l'exemple de sa piété.

Mon ami obtint de notre père adoptif la permission d'entrer au séminaire de Wilna, et je restai livré à mes propres instincts.

La sourde lutte intérieure de la raison et de la foi se compliqua du combat plus violent entre la religion et le patriotisme ; car la loi de Jésus nous commande l'amour de nos ennemis mêmes. Pouvais je ne point abhorrer ces Russes, oppresseurs de mon pays, surtout quand mon père gémissait dans leurs cachots ?

Je ne voyais comment échapper à cette alternative : ou chrétien – ou polonais.

La nouvelle du complot de Konarski et de son martyre me surprit dans ces hésitations.

Céliniski, revenu de Wilna, fit luire à mes yeux la gloire de ceux qui se dévouent pour la – patrie ; ses discours enflammés firent éclater la mine.

– Je jure, lui dis-je, de ne reculer, comme mon père, ni devant la prison ni devant la mort pour la délivrance de mon pays.

Après ce serment, choix solennel d'une ligne de conduite définitive, je demandai par acquit de conscience à Céliniski.

– Mais comment concilies-tu tes devoirs de chrétien et de patriote ?

– Je ne concilie point, parbleu ! répondit-il en riant et en haussant les épaules, la démocratie est plus que le christianisme et Konarski plus que le

Christ.

L'ancien mystique ajouta gravement :

– La foi est un sentiment instinctif, animal ; la raison seule élève l'homme au-dessus de la brute. Dieu est une hypothèse dont la science nous démontre l'inutilité. La Patrie, la Raison, la Liberté, voilà les dieux de l'humanité adulte ; la propagande est notre culte, l'abolition des privilèges notre premier devoir.

Cette audacieuse confession d'athéisme ne pouvait manquer d'ébranler un esprit mal équilibré. Le patriotisme de Céliniski répondait à mes nobles tendances, ses négations à mes appétits naissants. Le démagogue avait fréquenté des athées de profession ; il ne cessait de bourdonner à mes oreilles ces vieux arguments dédaignés par l'homme dont les passions n'ont pas perverti le sens moral, mais devant lesquels notre imbécile raison reste muette.

Mon compagnon d'enfance repartit radieux, laissant dans mes chairs ce trait empoisonné. Chaque jour ses théories flattaient mieux mes penchants ; chaque jour aussi ma conscience, victorieuse de ces vaines subtilités, me reprochait plus amèrement mon infidélité à Dieu, surtout quand je songeais aux consolations prodiguées par le Père dans le temps où je l'implorais avec ferveur. Tantôt je m'attendrissais au souvenir de cette sérénité perdue avec la foi ; tantôt je prenais en pitié ma faiblesse, mon effroi de ce vain fantôme de Dieu dont j'essayais de rire, mais dont je riais eu tremblant. Alors, pour chasser ces tristesses, j'évoquais la vision de la Pologne libre, de l'humanité régénérée, gouvernée par la raison, heureuse par la liberté.

Développer en moi l'esprit de calcul et de ruse, comprimer toute sensibilité devint le but de mes efforts. Le sacrifice de ma vie ennoblissait à mes yeux la résolution de ne reculer devant aucun crime utile à la cause de l'indépendance.

En 1841, ma dix-huitième année révolue, j'entrai à l'université de Kiew, section des mathématiques. J'eus assez d'énergie pour affronter les dédains de mes camarades furieux de mes flatteries, non moins jaloux peut-être de mon zèle scrupuleux dans l'accomplissement de mes devoirs. Mon

assiduité, mon hypocrisie me portaient en rêve aux sommets du pouvoir, où je machinais une conspiration terrible.

Une médaille d'or récompensa mon ardeur au travail. Toutefois, quand le grand-duc Michel Paulowitch vint passer la revue des étudiants, je dus feindre une maladie, dans la crainte de laisser percer l'irritation que m'eût infailliblement causée sa présence.

Deux ans après, j'étais assez maître de mes impressions pour acclamer Nicolas lui-même.

Joriski, un de mes bien rares confidents, me proposa de tenter une manifestation.

– Pas d'enfantillage, lui dis-je, mais si tu fais le serment de me seconder dans l'assassinat de l'empereur, je jure de porter le premier coup.

Nous sûmes concentrer notre colère et écouter avec calme les froides et menaçantes paroles de Nicolas.

Ce confident de mes ténébreux projets avait pour oncle un de nos professeurs dont je tentai la séduction.

– Oh ! me dit en riant le professeur, vous voulez devenir un Walleurod et tromper le tzar. Ne savez-vous pas que tous les saints de la Russie veillent autour de son trône, qu'il ne fait pas sa volonté, mais la volonté des saints ; avez-vous la prétention de tromper aussi les saints ?

Depuis lors, j'essayai vainement de le convaincre de mon dévouement au tzar. Cet échec ne détruisit pas mes illusions, je n'en continuai pas moins à me croire un profond conspirateur.

Ma correspondance avec Céliniski avait cessé ; le hasard l'amena à Kiew ; je le trouvai, à mon grand ébahissement, confit dans le catholicisme. J'essayai vainement de faire vibrer en lui la corde patriotique. Je l'appelai traître – avec justice, car il adhéra peu après à l'Église russe et devint pope.

Une insurrection se préparait à Varsovie lors de mon arrivée en 1845. J'offris aux conjurés d'entrer à la chancellerie du prince lieutenant-général du royaume ou à l'état-major, afin de leur livrer les secrets du gouvernement, m'imaginant, avec mon orgueil habituel, que rien n'échapperait à ma perspicacité. Nous regardions les Russes comme un troupeau de brutes : en revanche, nous ne doutions pas de nos mérites. J'ai

retrouvé en France, ma nouvelle patrie, la même suffisance, le même dédain d'autrui. Puisse cette infatuation ne pas lui être aussi fatale !

La loi prescrivait, comme condition formelle d'accès dans les bureaux, un séjour de douze années dans la Russie proprement dite. La détention de mon père à la forteresse de Zamoze, pour l'insurrection de 1831, constituait une médiocre recommandation en ma faveur. Dieu sait à quels mensonges, à quelles bassesses je dus descendre pour arriver à mes fins !

J'obtins mon brevet, mais déjà les Russes éteignaient dans le sang les premières étincelles de la révolte.

– Ah ! ah ! les Polonais ont voulu nous égorger, eh bien, nous allons les pendre !

Ainsi se saluait-on à la chancellerie.

Donner ma démission, c'était me compromettre sans utilité. Châtiment justement mérité ! à toute heure du jour, je dus subir les railleries des vainqueurs, entendre qualifier de sottise et d'outrecuidance une tentative absurde, mais héroïque. Grâce à Dieu, je n'avais pu devenir assez hypocrite pour mêler une joie feinte à l'ivresse de nos ennemis triomphants. Un tel rôle soulevait en moi une invincible répugnance, et la voix moqueuse de mon professeur murmurait à mon oreille : « Va, tu ne seras pas un Wallenrod d'!... »

A la chancellerie, je pus du moins me convaincre de notre profonde ignorance du caractère russe. D'après nous, ces vils esclaves d'un despote devaient manquer de toute énergie morale. Il fallut cependant me l'avouer : nous, Polonais, nous n'avions pas, pour la délivrance de notre patrie, la foi, l'esprit de renoncement et de sacrifice de nos adversaires pour la domination du tzar. Un invisible démon semblait diriger en eux, vers ce but unique, toutes les facultés bonnes ou mauvaises du cœur et de l'intelligence.

Je compris alors combien l'étrange pénétration de mes supérieurs avait dû percer à jour le voile dont j'avais cru m'envelopper. Hélas !... j'en vins à douter de la patrie, bien près de tomber dans une défaillance politique analogue à la défaillance religieuse de Céliniski. allais-je apostasier aussi ?

J'essayai de me fuir, ruinant mon corps et mon esprit dans la débauche, refuge trop fréquent des désespérés.

Un des premiers jours d'octobre 1846, je m'éveillai tout heureux d'une joie sans cause, un rayon de vague espérance dissipait mes sombres pensées. Je partis pour mon bureau avec la conviction d'y trouver une bonne nouvelle. Dès mon arrivée, Joriski, venu depuis peu à Varsovie, et l'un de mes plus déterminés compagnons de plaisir, entra en me disant :

– La prison m'attend. un jour ou l'autre tu pourrais bien me suivre. Veux-tu fuir vers la France, cette sœur de notre malheureux pays ?

Le plan d'évasion fut bientôt arrêté ; je fabriquerais un passeport pour moi, et Joriski me suivrait sous le déguisement de domestique.

Il fallait de l'argent.

Je n'en avais guère. moins encore de crédit. Joriski vivait d'industrie et ne pouvait en rien tenter un prêteur.

Piller les caisses de l'État au profit d'un complot ne soulevait plus chez moi, depuis longtemps, le plus léger scrupule. Cette fois, il est vrai, je puisais dans le trésor russe pour mon avantage personnel, mais n'était-ce point pour sauver la liberté d'un compatriote ?

Nos passions se payent volontiers de sophismes étranges : prendre l'or d'ennemis était-ce bien, un vol ? Je me rendis donc coupable de faux, de larcin et d'abus de confiance, ému du péril, peu touché de la souillure.

Reconnus à la frontière, nous nous échappâmes miraculeusement des bureaux mêmes de la police. A Dantzick, des mandats d'arrêt nous attendaient ; pour dérouter les poursuites, nous payâmes des arrhes au capitaine d'un navire anglais en partance, le consul de Russie ayant sollicité de minutieuses perquisitions au départ des navires. Tandis que les recherches se portaient de ce côté, nous filâmes sur la Belgique, où nous pûmes enfin respirer.

La veille du sixième anniversaire de notre révolution nationale, nous arrivions à Paris pour assister aux démonstrations commémoratives de nos compatriotes. Car, non-seulement à chaque session le gouvernement de Louis-Philippe répétait : La Pologne ne périra pas ! mais il permettait aux

exilés l'innocent plaisir de foudroyer une fois l'an, du haut d'une tribune décorée de drapeaux polonais et français, le tzar et la Russie qui ne s'en émouvaient guère. J'assistai écœuré à cette comédie ridicule jouée par des vétérans en en fance ; les discours prononcés me rappelèrent nos niaiseries rodомontades de Varsovie.

Le gouffre dans lequel je m'étais précipité m'apparut alors dans son effroyable profondeur. J'avais sacrifié mon honneur à des illusions folles, à mon incommensurable vanité, et je restais seul, sans ressources, sur un sol étranger.

Les fatigues d'un voyage accompli sous le poids de terreurs incessantes avaient épuisé ma santé, déjà bien altérée par des excès de tous genres. La veille de Noël, je tombai sur mon lit avec la conviction de ne m'en relever jamais.

Après tout, la mort n'était-elle pas le dénouement le plus désirable de mes tristes aventures ? Me restait-il une espérance digne de me rattacher à la vie ?

Mais j'étais jeune et, malgré mes misères, la vie m'était chère encore.

Or, à Varsovie, les démocrates raillaient impitoyablement l'*OEuvre de Dieu*, tout en reconnaissant les vertus et la piété de ses adeptes ; à Paris, dès mon arrivée, j'avais entendu parler de cette association mystérieuse qui comptait dans son sein les exilés les plus considérables et les plus vénérés. Là peut-être était le port.

Je m'accrochai. à cette dernière branche en homme qui se noie. L'imagination aidant, je ne doutai plus de trouver dans l'*Œuvre* l'apaisement de mes inquiétudes. L'abbé Dunski, dont j'admirais le caractère m'avait dit à ce sujet : – Je connais peu cette société religieuse, mais je me fais un devoir de l'étudier à fond, . l'ayant vu opérer les conversions les plus étonnantes et les plus sincères<sup>1</sup>.

Le désir d'approcher une chose si sainte me tourmentait non moins que mon indignité.

Joriski, loin de m'apporter des consolations, excitait mes dégoûts. Après m'avoir entraîné dans l'abîme, il m'y abandonnait, fuyant dans une ivresse continuelle, les pressentiments d'un avenir inconnu, mais affreux à coup sûr.

Mon tiroir était vide. Il ne me restait plus rien, rien.

Pendant toute une nuit de fièvre, d'horribles cauchemars m'avaient poursuivi sans relâche ; la vie ne m'était plus possible.

Des projets de suicide roulaient dans ma tête quand Joriski entra rayonnant ; il me sauta au cou, me pressa sur sa poitrine et put à peine me dire au milieu de ses sanglots :

– Cher ami, c'est moi qui t'ai plongé. dans cette misère ; mais, s'il plaît à Dieu, après avoir été la cause de ta perte, je serai l'espérance de ton salut. J'ai cette confiance, tu ouvriras les yeux à la lumière et Towianski te comptera parmi ses disciples. Par sa parole et son action chrétiennes, il convie tous les polonais à la véritable délivrance. Nouveau Messie, il ouvre les bras aux plus grands pécheurs et les aide à se purifier devant le ciel et devant la terre<sup>2</sup>.

– Certes, répliquai-je avec amertume, si l'OEuvre t'a corrigé, elle n'a pas fait un petit miracle. Quand j'aurai vu, je croirai,

– Et bien, tu croiras, reprit-il avec une humble fermeté !

Puis il ajouta :

– Je possède quelques avances, grâce à la générosité de mes nouveaux frères, et j'ai pu obtenir des commandes par leur intermédiaire, je vais donc m'établir près de toi pour te soigner et te consoler.

En effet, cet homme embourbé naguère dans la fange d'une abjection si complète, se montra dès lors un modèle de sobriété. Il porta dans ma mansarde le chevalet qui devait nous faire vivre. Ses attentions maternelles, son inébranlable confiance en Dieu me réconfortèrent. Parfois, pendant qu'il travaillait, des larmes d'attendrissement baignaient ses joues ; et bientôt, poussé par un irrésistible besoin de prière, il quittait ses pinceaux pour remercier le Père céleste de la paix intérieure dont il jouissait.

J'attendis, me fixant une date à laquelle je considérerais la cure de Joriski comme définitive ; aucune tiédeur ne se manifesta dans sa piété.

Enfin je le priai d'appeler ce consolateur à qui il devait une transformation si étrange. J'écoutai avec vénération cet apôtre de la foi nouvelle dont la vue seule commandait l'affection et le respect. Hélas ! l'ordre d'idées dans lequel il entra me parut en contradiction formelle avec

les tendances philosophiques les mieux caractérisées de notre siècle ; et je sentis combien il me serait difficile de le suivre dans sa voie. Malgré de longues et fréquentes visites, tous ses efforts furent vains pour ranimer les cendres de ma foi. Sa parole m'émouvait sans me convaincre. Je l'admirais, je l'aimais chaque jour davantage, mais il n'apaisait point les révoltes de ma raison.

Le 15 janvier au soir, cet ami, déjà bien cher, me demanda avec inquiétude :

– Eh bien, avez-vous réfléchi, mes paroles ont-elles porté. quelque fruit ?

– Mon père, lui répondis-je tristement, j'envie votre foi, je ne saurais la partager.

Son visage tout illuminé de bonté se rembrunit.

– Pardonnez-moi, repris-je, cette foi me serait sans doute un grand soulagement, mais quel secours en tirera ma malheureuse patrie ?... Or, je tiens à sa délivrance plus qu'à mon salut

L'apôtre de Dieu me répondit :

– L'Œuvre de Dieu nous apprend qu'à ceux-là seuls, il sera donné de coopérer à la délivrance de la patrie. qui sauvent leurs âmes par un amour de Dieu absolument désintéressé. Nous n'avons point en nous le pouvoir de sauver la patrie ; mais Dieu se servira de nous pour instruments de ce salut, si nous sommes purs devant Lui. et vous, vous n'êtes pas pur, car vous avez tué sciemment en vous-même l'amour de Dieu et votre foi en Lui. Votre cœur reste sourd à la miséricorde divine, parce que vous prétendez l'analyser avec votre froide raison. Si rien ne peut réveiller en vous le sentiment de l'amour, ma présence est ici désormais inutile. Excusez-moi, si je ne re— viens plus.

– Mais comment réveillerai-je ce sentiment si je ne l'ai déjà !

– Ce sentiment est un don de Dieu, mais rappelez-vous la parole : demandez et vous obtiendrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.

Il sortit à ces mots.

– Eh ! l’apôtre a mauvais caractère, dis-je avec humeur à Joriski. Pourquoi m’abandonne-t-il ? Si je ne pense pas comme lui, je l’honore et je l’aime. Est-ce bien de me priver de son affection, parce que je ne puis partager ses opinions religieuses ?... Ah les dévots de toutes les couleurs – sont toujours intolérants.

– Et toi, reprit Joriski, combien d’amitiés n’as-tu pas brisées par tes emportements politiques ? Pourquoi ne veux-tu pas que le serviteur de l’OEuvre soit jaloux de son Dieu, comme tu l’es de ton pays ?... Il t’a présenté la vérité, tu as détourné ton visage ; il t’a mis face à face avec ta conscience et t’a confié le germe de l’amour divin ; que peut-il, si tu refuses de le cultiver ?

Quand Joriski m’eut quitté, je sentis quel vide laissait en moi l’abandon de l’apôtre.

Si vraiment, me disais-je, il n’allait plus re-. venir !

Mon agitation était extrême. Dix heures sonnèrent, ma lampe vacillait.

Pourquoi, murmurai-je, ma triste vie ne s’éteint elle pas avec ses dernières lueurs ?... La nuit du tombeau ne peut être plus glacée ni plus noire que ces ténèbres dans lesquelles mon âme se débat. Pas assez de foi en Dieu pour y puiser l’espérance... pas assez de foi dans le néant pour recourir au suicide. Croire assez pour trembler, pas assez pour aimer. Ah ! le doute, c’est bien le vestibule de l’enfer !

Pendant ce sombre monologue, mes regards tombèrent sur un livre oublié sur ma table de nuit par le serviteur de Dieu ; je l’ouvris machinalement. c’était le saint Évangile.

Je ranimai ma lampe, et me mis à lire en disant :

Essayons encore. que je n’aie rien à me reprocher, si je ne trouve ici-bas que désillusion et désespoir.

Le temps passait. J’éprouvais une émotion indéfinissable. Plus j’avancais dans ma lecture, plus je me sentais pénétré de la divine parole, et quand j’arrivai à ce passage de Saint Jean :

*Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur pour demeurer parmi vous.*

Le livre me tomba des mains : Je sanglotai, et m'élançant de mon lit avec une vigueur dont je n'aurais pu me supposer capable, je tombai la face contre terre, et frappant ma poitrine, longtemps, longtemps je pleurai. et dans ce débordement de sensibilité, je sentais une vie nouvelle ranimer mon corps miné par la souffrance. Mon cœur s'allégeait. du fardeau qui l'avait écrasé ; mon âme se rassérénait aux rayons de l'amour du Sauveur.

Au jour, Joriski frappait à ma porte. J'étais habillé, prêt à sortir : je roulai à ses pieds et je lui baisai les mains.

Il comprit et me dit avec émotion :

– Tu vas sortir par ce froid. malade comme tu es ?

– Qu'importe, lui répondis-je, je sens en moi un foyer de chaleur qui me protégera contre tous les froids.

Il me serra la main sans parler ; un long regard m'exprima seul sa joie.

Dans l'escalier, je rencontrai un ennemi personnel de l'apôtre qui m'apostropha en riant :

– Comment ! sur pieds ! est-ce encore un nouveau miracle de maître Towianski ?

– Jugez vous-même. J'étais hier au bord du tombeau ; aujourd'hui ma foi en Dieu défie la mort.

Le serviteur de Dieu me reçut sans étonnement. Après lui avoir exprimé mon repentir et mon fervent désir de participer à l'œuvre, je lui demandai avec tremblement, si souillé d'un vol, je pouvais y prétendre.

– Purifiez-vous d'abord devant Dieu, me dit-il, par la prière et par l'extirpation jusqu'aux dernières racines du mal qui est en vous ; plus tard vous vous justifierez devant les hommes.

La grâce de Dieu, qui m'avait ressuscité dans cette nuit mémorable, m'abandonnabientôt. J'eus de pénibles luttes à soutenir ; la miséricorde divine ne descendait sur moi qu'après de longs gémissements. Souvent je m'endormais soulagé, pour me réveiller baigné de sueur, poursuivi de rêves

odieux. Les Russes me saisissaient et me torturaient ; le matin je me levais brisé, bien près, dans mon découragement, du doute et du blasphème.

Le 13 janvier 1848, un huissier près du tribunal de la Seine se présenta dans ma mansarde, muni d'un exploit au nom du comte de Kiselew, ministre plénipotentiaire de l'empereur de Russie, m'assignant, comme sujet russe, à comparaître le 1<sup>er</sup> mars devant le conseil de guerre de Varsovie.

Ce soufflet donné en plein visage me mit hors de moi : tremblant de fureur, je répondis par ce billet :

Monsieur le comte,

« Je ne suis pas sujet russe, mais enfant d'un pays libre temporairement et injustement occupé par les armes de l'Empereur. Je n'ai au-cun compte à rendre à votre gouvernement ; le seul compte que je puisse admettre se sol-dera, j'espère, en ma faveur, le jour où les deux nations belligérantes en viendront aux mains. Dieu fasse que ce soit bientôt ! »

Après le départ de ma lettre, j'eus honte de ce mouvement de colère. Hélas ! j'avais deux mesures, l'une pour moi, l'autre pour mes ennemis.

Seul le Maître pouvait me guérir.

Mais comment entreprendre un tel voyage dans ma détresse ?... Un frère eut pitié de moi et me procura l'argent nécessaire à ce pèlerinage. Que Dieu l'en récompense généreusement.

Ce fut le 25 février 1848. –

Comment te saluer jour à jamais béni dans ma vie temporelle, mais plus encore dans la vie éternelle de mon esprit, où le serviteur de Dieu me délivra de mes chaînes – où l'instrument de Dieu me dévula ma vocation chrétienne, déroulant sous mes yeux l'enchaînement des causes qui l'amenèrent – où j'appris pourquoi je vins au monde en ce moment plutôt

qu'en tout autre, pourquoi je naquis chrétien et polonais – où je compris enfin le but de mon existence – jour où le commandement de Jésus-Christ « Aime Dieu » par-dessus tout et ton prochain comme toi même devint pour moi une vérité vivante et agissante.

Dès mon arrivée dans l'antichambre où le serviteur de Dieu devait me recevoir, je me sentis pénétré d'un amour infini pour Dieu, pour l'immensité créée, pour toutes les parcelles de cette immensité. Dans cet amour, j'embrassais à la fois mon infortunée patrie, l'Eglise impérissable du Christ et l'humanité tout entière. J'aimais mes ennemis comme moi-même, comme mes – frères en Jésus-Christ, notre Sauveur à tous.

Durant trois jours, je vécus près du Maître dans une extase continue. La grâce de Dieu m'inondait de ses délices, me présentant un idéal à poursuivre, idéal dans lequel je devais trouver la force de m'attacher pleinement au ciel.

Les secours de l'Œuvre m'ont permis de vivre trente ans dans un état de calme absolu, rarement égal, il est vrai, à cette suprême béatitude, mais qui m'a souvent permis de pressentir les mystérieuses félicités du monde supérieur et éternel.

Plus de trente années se sont écoulées depuis cette entrevue. L'homme d'alors, déjà flétri, a rajeuni de toutes les années de son service dans l'Œuvre. L'âme rassérénée a rendu sa vigueur à l'enveloppe. Indigne d'une telle boulé de Dieu, je ne puis que tomber à genoux et m'écrier :

Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur si endetté envers le trésor insondable de votre miséricorde !...

Mon entretien – avec André Towianski eut lieu le 25 février 1848, dans un village près de Bâle. Il est matériellement impossible que le serviteur de Dieu connût la révolution de Paris. Dans les éclaircissements qu'il me donna sur le gouvernement par Dieu de chaque homme en particulier, aussi bien que des nations et de l'univers, il me montra pourquoi la France était soumise à un homme tel que Louis-Philippe et la Pologne à un homme tel que l'empereur Nicolas. Il ajouta : La direction suivie par la nation française changera bientôt, et Louis-Philippe, à la vie duquel on a si

vainement attenté, parce que son compte et celui de sa nation n'étaient pas encore arrêtés, sera prochainement écarté sans effusion de sang.

Le 15 mai 1848, au moment où le peuple de Paris parcourait les rues, avec des drapeaux français et polonais, aux cris *en Pologne ! en Pologne !...* Je déposai à l'ambassade russe la lettre suivante :

« Excellence,

Entraîné par de fausses doctrines dans la voie du mal, je me suis rendu coupable envers le gouvernement russe d'un vol de mille roubles, et j'ai écrit au comte de Kiselew une lettre insolente dans laquelle je m'enorgueillissais d'une telle ignominie.

Mais Dieu, me prenant en pitié, m'a permis de m'abreuver de repentir à la source de son Œuvre, de m'approcher du serviteur destiné à éclaircir sa volonté aux individus et aux nations, afin qu'ils sortent de leurs ténèbres et de leur misère.

Le monde ne sortira point du chaos, s'il ne suit la voie dans laquelle Dieu l'appelle, voie tracée par Jésus-Christ, voie depuis longtemps effacée, et remise en lumière par l'homme de l'époque chrétienne supérieure.

Eclairé par la lumière de l'Œuvre, je m'humilie devant le gouvernement russe, dont je me reconnais le débiteur, et je promets de m'acquitter au plus tôt de ma dette, lourd fardeau pour ma conscience, flétrissure devant Dieu et devant mon prochain. »

Mes frères de l'Œuvre, profitant de mes aptitudes mathématiques, m'avaient trouvé quelques élèves ; mon assiduité et les succès de quelques-uns d'entre eux me valurent l'estime et la vogue : le nombre de mes élèves augmenta. Aucune privation ne me coûtait. A la fin de chaque mois, je comptais et recomptais mon trésor, faisant couler l'or dans mes mains avec un amour d'avare.

Enfin je disposai de mille roubles !...

J'écrivis à l'ambassadeur :

« Excellence,

Dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 15 mai 1848, je vous ouvrais mon âme en toute sincérité, je répudiais ma vie antérieure et confessais ma foi nouvelle. Je me reconnaissais débiteur de mille roubles dérobés par moi au gouvernement russe. Dieu a béni mes efforts. Je vous prie de m'indiquer le jour où je pourrai vous remettre cette somme. »

Au jour fixé, le premier secrétaire me reçut tenant en main mes diverses lettres.

– Vous pouvez, me dit-il, profiter de la clémence de l'Empereur et retourner en votre pays.

– Merci, monsieur, répondis-je, mon seul but est d'alléger ma conscience. Le secrétaire compta.

Mes yeux remplis de larmes purent à peine déchiffrer la quittance :

« Reçu de M\*\*\*, employé à l'administration de la guerre à Varsovie, la somme de mille roubles pour être restituée à qui de droit. »

# LE BOIS DE KEROMAN

Par un beau soir d'été je sortais des murs de Lorient, en compagnie d'un ami d'enfance, dans l'espoir, après une chaude journée passée dans l'enceinte étouffante d'une petite ville fortifiée, de retrouver l'air pur de la campagne.

Nous avions concouru ensemble pour l'école navale, il avait été refusé, j'avais été reçu. Cet échec le trouva résigné, il se mit au courant des affaires de son père et bien lui en prit, car celui-ci mourut quelque temps après laissant un passif considérable. Mon ami ne se découragea pas et, prenant à sa charge l'existence de sa mère et de sa sœur, releva, à force d'intelligence, de travail et d'activité, la maison paternelle.

A trente ans, Matthieu avait définitivement acquis une excellente situation ; cependant loin de songer au repos, il redoublait de zèle. En cela il n'était point emporté par l'amour du gain, mais par la passion de manier les hommes et les choses. Dans la fortune, il ne voyait qu'un champ plus vaste ouvert à son intelligence, un moyen de tenter des entreprises plus variées, et de déployer sa singulière faculté de distinguer, d'un coup d'œil rapide, au milieu de simples manœuvres, l'homme dont il saurait se faire un collaborateur. Il aimait son nombreux personnel et avait su s'en faire aimer. Sans cesser de donner son attention au commerce proprement dit, notamment aux fournitures de la marine, il avait fondé successivement sur

un très-grand pied une corderie, puis une tannerie, enfin une fabrique de papiers d'emballage avec les débris de vieilles voiles et les vieilles étoupes vendus par les Domaines. Cette dernière industrie réussit au delà de ses espérances, sa fabrique de papiers d'emballages faisait de l'or. Toute entreprise nouvelle l'attirait. une fois il soumissionna, à un prix singulièrement inférieur à celui de ses concurrents, le curage du port et de la rade ; malgré sa réputation d'habileté les autres soumissionnaires se demandaient s'il n'était point tombé dans quelque grosse erreur de – calcul ; une idée ingénieuse pour le transport des vases lui permit de s'acquitter de son marché avec un bénéfice tel qu'il eût. pû, dès cette époque, se retirer des affaires.

Matthieu était un homme économe et simple, comme tous les gens généreux et désintéressés. Il allait généralement à pied, et, quand il avait besoin de faire une course en voiture, on attelait le cheval d'une de ses charrettes à un vieux cabriolet. Les personnes qui ne le connaissaient point appelaient avarice ce profond dédain du luxe et de l'apparat ; cependant il fallait avouer qu'il ouvrait largement son coffre-fort, quand il s'agissait de doter une institution populaire, de couvrir une souscription pour des œuvres de bienfaisance ou d'utilité communale. Jamais une misère intéressante n'avait en vain frappé à sa porte.

La conversation que je venais d'avoir avec lui avant de partir pour la promenade, peint assez bien son caractère. Il était entré chez moi comme un ouragan et. s'était précipité dans un fauteuil, lançant dans un coin son chapeau habitué d'ailleurs à ces rebuffades.

– La chose est décidée, me dit-il, je me marie.

– Contre qui ?

– Avec qui, tu veux dire, mais ne fais pas l'innocent. il s'agit, et tu t'en doutes bien, de mademoiselle Lénard.

– Une orpheline pauvre.

– Oui, mais orpheline.

– Je sais bien que tu attaches à la fortune une importance secondaire, cependant je ne m'attendais pas de ta part à tant de désintéressement.

– Qu’est-ce qu’une dot dans ce méchant bourg, reprit-il ?... quarante mille francs, cinquante mille francs. Une jeune fille, dotée de cent mille francs, croit posséder le Pérou et a des prétentions exagérées. Cent mille francs, la belle affaire quand il s’agit du bonheur de la vie !... J’en risque tous les jours autant dans les affaires ?

– Mademoiselle Lénard est une charmante enfant ; j’en conviens, mais rien ne t’obligeait à te marier dans cette vaniteuse et pauvre petite ville ; tes relations te permettaient de choisir ailleurs.

– Il m’eût certainement été facile d’épouser une héritière du Havre ou de Bordeaux ; mais, j’ai sur le mariage, les idées, ou si tu veux, les préjugés de nos pères. Jamais on ne tient de trop près à celle qui doit être votre femme. On court gros jeu en épousant une inconnue ; à mon avis, il faut s’unir, à une jeune fille de son monde toujours, de sa ville en général, du même quartier, s’il est possible, de la même maison serait l’idéal.

– Tu as mille fois raison. Si nous ne nous entendons pas sur toute chose, du moins, sur cette question, nous sommes en parfait accord.

– Je connais mon orpheline, elle sera heureuse de la vie que je lui ferai. Mais je suis dans un état d’agitation facile à comprendre, je – ne puis tenir en place, nous causerons mieux en cheminant dans la campagne, sortons.

Et voilà comment nous avons quitté la ville, et machinalement pris la route du bois de Keroman.

– Une demoiselle du monde, reprit-il, quand nous eûmes franchi l’enceinte de Lorient, sous ce prétexte qu’elle m’aurait apporté une dot, m’en dépenserait le triple. Je suis un bon bourgeois, il me faut épouser une bourgeoise ; je suis un travailleur, j’ai besoin d’une compagne sérieuse. Une élégante m’emporterait dans son tourbillon. Enfin, Madame n’étant pas née dans ce trou – peu récréatif, il faut bien le dire – ne pourrait se faire à cette petite ville où j’ai mes amis et mes parents, où je tiens à rester ?

– Tu es dans le vrai. Mademoiselle Lénard est d’ailleurs une jeune fille parfaitement élevée, et je me dis tout bas que tu as eu une fière chance de te faire refuser à l’école navale.

– Peut-être. à coup sûr, j’aurais tort de me plaindre ; tout me sourit, j’ai amassé une jolie fortune.

– Dis une belle fortune et que tu dépenses avec magnificence, tu as comblé tous les tiens.

– Je n’ai pas grand mérite, plus je donne, plus l’argent m’arrive. J’aide la chance.

– On en a toujours avec de la patience, de la volonté, du travail.

– Oh, c’est un fait, le travail, les préoccupations ne m’ont pas manqué. J’ai passé dans un horrible bureau, du matin à une heure avancée de la nuit, les riantes années de la première jeunesse. Pendant que tu t’abîmais dans la contemplation des splendeurs tropicales, que tu t’enivrais d’amour et de poésie, je m’abrutissais dans d’arides calculs. La nuit, je rêvais et rêve encore a affaires. Peu à peu jem’y suis fait ; mais, quand ma situation n’était pas encore assurée, quels affreux cauchemars m’ont poursuivi pendant mes premières entreprises ; combien de fois n’ai-je pas vu, dans mon sommeil troublé, ma mère et mes sœurs chassées de notre modeste logis, le vieux mobilier de famille vendu et moi roulant de faillite en faillite. Te rappelles-tu nos promenades au bois de Keroman, dans notre adolescence, ta passion pour Corneille, mon enthousiasme pour V. Hugo ?... Tu étais phalanstérien et tu réformais le monde. Tu savais tout ton Corneille et tu récitais avec une solennité, une pompe qui contrastait fort avec ma fougue à déclamer *Ruy-Blas* ou *le Roi s’amuse*. Quelles effroyables querelles naissaient de la comparaison des *Boraces* avec *Hernani* !... C’était à peu près discuter des mérites respectifs d’un saumon et d’un lièvre. Tu étais conservateur en littérature et révolutionnaire en politique ; moi, conservateur en politique et révolutionnaire en littérature. Nous ne nous entendions sur rien, de là, sans doute, le besoin d’être toujours ensemble, bien sûrs, que la discussion ne tarirait jamais. Poésie, histoire, littérature, il m’a fallu dire adieu à tout cela. J’ai fatigué mon esprit à méditer la baisse des peaux vertes, la hausse des cuirs, la mercuriale des vieux chiffons et des vieilles étoupes. Quand nous nous retrouvons ensemble, je regrette de n’avoir pu suivre ta carrière : le corps y est esclave, affreusement esclave même, puisqu’il est réduit la plupart du temps à se mouvoir sur quelques mètres carrés de planches. mais vous avez le cerveau libre du moins, vous êtes maîtres de vos pensées.

– Tu dis vrai. Là est le beau côté du métier, dans nulle position, on n’a l’esprit aussi libre. Quand, à la mer, on a terminé son quart, on rentre sans souci dans sa cellule, on y retrouve, suivant ses goûts, ses livres, ses crayons ou même son piano. On peut lire, écrire, penser, la mer y invite.

– Je rends grâce au commerce de m’avoir permis d’assurer aux miens une situation honorable ; si je n’avais pas eu ces responsabilités, j’aurais beaucoup préféré ta profession à la mienne. Maintenant le sort en est jeté, il me faut, jusqu’à extinction, brasser des affaires ; l’activité est devenue l’élément essentiel de ma nature, elle a tout absorbé. Aujourd’hui, un repos intelligent deviendrait insupportable, il me serait impossible de m’occuper de science ou de philosophie.

– Tu exagères. Toutefois la mer a cet avantage d’isoler pour un temps des préoccupations vulgaires. C’est bon, c’est sain de rester par moment étranger aux banalités quotidiennes, aux cancans des petites villes, aux tracasseries des petites gens, à l’esclavage des visites et autres obligations niaises, aux malpropretés inévitables de la cuisine politique. Cette séparation momentanée du monde porte à la méditation, élève vers les hauteurs de la pensée.

– Oui. la marine est vraiment une noble carrière.

– Moi, du moins, je l’aime. elle m’a permis de suivre mes goûts. Voyager coûte cher, et l’on a raison de dire que les voyages ouvrent les horizons nouveaux ; mais il y a bien aussi le revers de la médaille.

– Oui, l’éloignement de tout ce que l’on aime doit devenir à la longue un supplice, surtout si ’on est marié.

– Ma qualité de célibataire me désintéresse entièrement dans cette question, sur laquelle me à émettre mon avis, avis d’apparence paradoxale, mais dont tu peux aisément vérifier la justesse, puisque tu habites un port de mer. On trouve dans notre métier des ménages malheureux comme partout ; mais, en général, on l’en trouve pas de plus unis. L’éloignement, comme la mort, a le don de transfigurer les gens. On oublie les défauts de l’absent, on ne se souvient que de ses qualités. Pendant deux ou trois ans on idéalise la personne aimée, l’ivresse de la joie prolonge l’illusion au retour, et l’on se suit. avant d’avoir ouvert les yeux sur ses imperfections mutuelles. On évite ainsi l’écueil de la satiété. La menace d’un départ subit, toujours suspendue

sur la tête du marin à terre, fait mieux goûter le bonheur d'être ensemble, et la crainte de se séparer sous une impression pénible conduit de part et d'autre à d'étonnantes concessions. Durant les campagnes, les faux bruits de catastrophe entretiennent et surchauffent la passion. Tout marin meurt une dizaine de fois pour sa femme, ce qui le fait singulièrement chérir. Dans tel parage un cyclone a causé d'effroyables désastres ou la fièvre jaune sévit ! avec fureur. Quoi qu'il en soit, les marins aiment passionnément leurs femmes et sont payés de retour.

– A ce compte, la vie du marin est la plus belle du monde.

– Cher ami, la vie la plus belle et la plus amère aussi est celle que chaque homme mène e sur la terre. Tout bien pesé, nous jouissons et nous souffrons beaucoup, moins inégalement qu'il ne semble, grâce à la prodigieuse élasticité de notre nature et à son étrange faculté d'adaptation. Cette plasticité, presque indéfinie de nos caractères, atténue la mauvaise distribution des biens et des maux. et puis, après tout, la corvée n'est pas longue. Mais, pour en revenir à notre sujet, tout n'est pas rose à la mer :

– D'abord ses continuels dangers.

– Ne tombons pas dans les lieux communs. cependant ces dangers sont réels ; le progrès les a changés plutôt que supprimés. Si l'on a des moyens plus parfaits, on ose davantage. Les abordages ont remplacé les anciens sinistres, on y gagne de souffrir moins longtemps.

– Et le mal de mer ?... l'habitude en guérit-elle tout à fait ?

– Peu de gens y échappent d'une façon absolue. Les vieux marins qu'on voit vaquer à leurs affaires, manger, boire et fumer, n'en sont pas moins incommodés quand le mauvais temps dure ; c'est d'ailleurs chose rare.

– Le roulis doit être un gros ennui, j'imagine ?

– Les grands roulis, quand ils se prolongent, comme dans la traversée de l'Océan Indien du cap de Bonne Espérance au cap de Tasmanie, deviennent une véritable calamité. Lire est un travail, écrire une impossibilité ; la table inévitablement souillée répugne ; les soins, je ne dirai pas de toilette, mais de simple propreté passent à l'état de labeur pénible ; rester assis demande un effort. On dort mal ou pas du tout. On s'énerve, on devient irritable. Après un mois de l'agacement des grands roulis, on se sent menacé d'idiotisme ou de folie furieuse. Heureusement de pareilles traversées sont

exceptionnelles ; il n'y a pas toujours de roulis, ou du moins il est tolérable. Alors la navigation a des charmes réels. Ce spectacle continu de la mer et du ciel, que l'on croirait monotone est infiniment varié au contraire. Il semble qu'en perdant la terre de vue, on quitte notre stupide planète ; on ne sent plus peser sur les épaules le manteau de plomb de la bêtise humaine. Le cloître se propose quelque chose d'analogue, les moines devraient armer des navires et naviguer.

– Quel est donc enfin, à ton sens, le côté sombre des navigations longues ou lointaines ?

– La vie en commun, la nécessité de se coudoyer sur un étroit espace, sans presque se quitter du regard. Quand on n'est pas uni par la sympathie ou quand, tout au moins, une indifférence polie ne réussit pas à maintenir des rapports agréables, l'existence à la mer devient très-difficile ; elle est un supplice, quand des caractères antipathiques viennent à se rencontrer. Pour peu que chacun des adversaires ait quelque qualité, l'état-major se divise en deux camps ; de là, des froissements continuels si on est sur un grand navire : sur un aviso, l'arrê devient un enfer. Ce bois de Kcroman, nous a conduit une habitude d'enfance, nous est une triste preuve de ce que j'avance : ses vieux chênes ont été les témoins du dénouement d'un lugubre drame de bord.

– En effet, c'est ici que Bazire a été tué.

– Au point où nous sommes se trouvait abert ; là, à vingt-cinq pas, Bazire tomba de mort.

– Cette affaire fit jadis grand bruit dans Loit, mais je n'en ai jamais bien connu les détails.

– Je les connais très-bien. Bazire était maigre, disgracieux et louche, signe à peu près illible d'un esprit faux ou indice de méchanceté. Au collège, les mauvaises plaisanteries le dirent ombrageux. Comme il arrive toujours pareil cas, plus il était désagréable, plus on jouait de mauvais tours ; plus il devenait gneux. Jalabert, d'un physique heureux, d'abord sympathique, d'un caractère franc ouvert, d'une force peu commune, faisait ses affaires en même temps que Bazire, pour qui, il tarda pas à devenir un objet d'envie. Cependant Jalabert ne prenait aucune part aux tracasseries dont son compétiteur était victime je dis compétiteur, car tous deux se disputaient les

mêmes prix, les gagnant tour à tour, Jalabert par son intelligence facile, Bazire par son travail obstiné.

Bazire, dès l'enfance, devint hypocondre que... On n'avait, d'après sa conviction, d'être pensée que de lui nuire, de le tourner en rision surtout. Il ne pouvait voir deux camarades causer ensemble, sans être convaincu qu'ils machinaient contre lui quelque complot ; et lorsqu'il montrait une rage sourde qui, peut-être concentrée, n'en était pas moins violente

Nos deux lorientais entrèrent ensemble à l'école navale, où l'autorité, par acte de bonne surveillance malencontreuse, leur assigna comme compatriotes deux bureaux voisins. Leur rival prit alors un caractère nettement acerbé.

Jalabert, s'étant mis sérieusement au travail se maintint dans les premiers rangs que l'envieux émule ne put atteindre ; mais lorsqu'il s'en mêlant, le contact transforma en adversaire ce qui n'avait guère encore été qu'une opposition de caractères.

Jalabert surtit dans les premiers, ce qui donna l'avantage de l'ancienneté,

Bazire, sentant chaque jour davantage, combien ses défauts l'exposaient à des altercations avec, se mit à cultiver les armes avec la ténacité particulière à sa nature ; par sa persévérance, il acquit une étonnante adresse dans le maniement du pistolet.

À tous deux s'éprirent de la même fille, une et ses inusables beautés vouées à l'éducation de la jeunesse, qui semblent faire partie du matériel fixe des ports. Bazire, d'une famille peu aisée, dut céder le pas devant la prodigalité de son rival ; son amour-propre blessé le poussait à chercher un prétexte de querelle, quand des ordres subits d'embarquement pour des stations différentes séparèrent les deux aspirants. Ils ne songeaient plus l'un à l'autre, quand un jour la fatalité les réunit tous deux enseignes sur le même petit aviso, la *Mouette*, commandé par un lieutenant de vaisseau.

L'ancienneté de Jalabert lui conféra les fonctions de second, fonctions comportant tous les privilèges de la supériorité de grade.

Tu comprends si ce fut un coup pénible pour l'atrabilaire Bazire de se trouver sous les ordres de son antagoniste ; d'autant plus que, comme il arrive souvent aux gens chagrins, il cherchait dans l'ambition un refuge. Or, si le navire, par ses services, acquérait des titres à quelque récompense, elle revenait pour ainsi dire de droit au second.

Pour comble de malheur, la mission de la *Mouette* l'appelait à la côte occidentale d'Afrique. 1

Comment peindre l'existence de deux êtres qui se détestent, réduits à vivre, sur un espace de quelques mètres carrés, dans les conditions les plus irritantes : ciel embrasé, atmosphère lourde, humide, chargée d'électricité, privation de vivres frais, alimentation détestable, dans les rivières la fièvre et les moustiques, sur la côte roulis infernal, impossibilité de descendre sur une terre défendue par des brisants infranchissables pour des embarcations européennes.

Tout conspire à bord d'un aviso égaré sur la côte d'Afrique à aigrir les caractères, à prédisposer à l'exaspération. Là les gens, épuisés par l'anémie, conséquence fatale du climat, tombent dans un état de surexcitation et d'énervement voisin de la démence. De nombreuses altercations, à propos de niaiseries, avaient avorté, grâce à l'intervention du docteur et du commissaire, qui surveillaient leurs compagnons avec la vigilance de maîtres, : tenant en laisse des dogues rageurs.

Un matin la *Mouette*, à la vapeur, roulait dans le golfe de Guinée sous la menace d'une tornade. On allait se mettre à table pour déjeuner à neuf heures, heure fixée par le règlement et les besoins du service.

– Je donnerais vingt francs de bon cœur pour un méchant bifteck, dit Jalabert en s'adressant au médecin, voilà un siècle que je n'ai vu paraître sur la table un plat mangeable.

– C'est de ma faute, sans doute, dit Bazire d'un ton aigre.

– Qui dit cela ?

– Oh personne. On n'ose s'adresser au chef de gamelle et l'on s'en prend au cuisinier.

– On s'adresse d'abord à ce maudit pays sans ressources, ensuite à l'empoisonneur incapable de tirer parti du peu qu'il a, et, si la pensée vous venait de s'adresser à quelque autre, on n'hésiterait pas un instant.

– Je sais ce que je dis. Ces plaintes incessantes sont un blâme indirect de ma gestion et je suis résolu à ne pas les tolérer davantage.

– J'en suis désolé, monsieur, mais j'entends me plaindre quand bon me semblera.

– Et moi, monsieur, j’entends ne plus avoir les oreilles fatiguées de vos tracasseries.

– Monsieur, vous vous oubliez. Prenez garde

– Prenez garde !... Ce mot est une menace, une provocation.

– C’est ce que vous voudrez. Vous m’ennuyez à la fin. –

Bazire répondit par un soufflet.

Jalabert, à son tour, usant de sa force herculéenne, étendit au milieu des verres, des assiettes, des plats déjà servis, Bazire écumant. Le commissaire et le docteur bondissent sur ces furieux et n’arrêtent qu’à grand peine cette scène scandaleuse.

– Je le tuerai, dit Bazire en rentrant dans sa chambre.

On ne parla pas de duel. A quoi bon ? Trop d’obstacles s’y opposaient à l’heure présente. Il eut fallu d’abord atteindre un mouillage, mais un mouillage où l’on put descendre, chose rare sur la côte de Guinée. Le nombre des témoins eût été insuffisant, car, en dehors de deux enseignes, restaient seuls le docteur et le commissaire. Enfin le capitaine, souvent contraint par la maladie de remettre le commandement à Jalabert, ne voulait point d’une rencontre qui pouvait priver le navire de toute direction à un moment donné ; il s’expliqua de la façon la plus catégorique à ce sujet devant les deux officiers civils.

– Monsieur Bazire, leur dit-il, ayant porté la main sur son supérieur, est passible d’un conseil de guerre. Je veux bien ignorer cette atteinte à la discipline, si vous promettez de remettre le règlement de cette affaire au désarmement du navire ; dans le cas contraire, je poursuis monsieur Bazire conformément à la loi, et, dès aujourd’hui, je procède à l’enquête officielle.

On connaissait le capitaine, on le savait inflexible. Personne ne songea, du reste, à contester la sagesse de ses ordres. Sous ce climat meurtrier, avec un nombre d’officier si restreint, une réduction de l’état-major compromettrait le bâtiment. La gravité de l’outrage, la haine de l’offenseur, la fierté de l’offensé, interdisaient d’ailleurs tout espoir dans la puissance du temps qui assouplit tant de choses.

Dès lors Bazire vécut de cette seule pensée : tuer son ennemi. Dans ses conversations avec le commissaire et le docteur, qui ne l’aimaient guère sans rompre avec lui, il ne lui était plus possible d’aborder un autre sujet de

conversation ; il revenait sans cesse à ses aptitudes singulières pour le tir, à sa supériorité dans le maniement des diverses armes. Jalabert, avec son naturel primesautier, vif et bouillant, n'aurait pu nourrir une rage continue, si le regard aigü de Bazire ne lui avait dit à toute heure : « C'est à mort, vous savez », à quoi il répondait d'un regard hautain : « sans doute, chose entendue, un de nous y restera. il ne saurait en être autrement. »

Et l'ordre de rentrer en France ne venait pas.

Cela dura neuf mois. neuf mois ces deux hommes, avides du sang l'un de l'autre, hantés par la pensée que l'un d'eux mourrait de la main de l'autre, durent vivre côte à côte, manger à la même table, se parler en service, l'un donnant des ordres, l'autre contraint d'obéir. Le généreux Jalabert mettait en vain dans ces relations forcées toute la délicatesse possible, Bazire voyait en tout ordre une vexation odieuse, un indigne abus d'autorité.

Enfin la *Mouette* arrive à Lorient.

Il faut la désarmer.

Pendant le désarmement, le second est toujours un supérieur, les deux adversaires durent attendre la dissolution de l'équipage et de l'état major.

Ce temps ne fut pas perdu, les officiers civils de la *Mouette* s'adjoignirent les témoins nécessaires : le docteur assistait Jalabert ; le commissaire prit en mains, à contre-cœur du reste, les intérêts de Bazire. Les conditions du combat furent réglées : On se battrait au pistolet, au jour, dans le bois de Keroman, le lendemain de la remise du navire.

En apprenant le choix de l'arme, Bazire ne put contenir sa joie, et regardant la mort de son ennemi comme assurée, il s'exprima à ce sujet, devant ses témoins, avec une révoltante férocité.

On était au mois de juillet ; au point du jour combattants et témoins se mirent en route pour le bois. Un médecin, ami du docteur de la *Mouette*, se rendait sur les lieux dans une grande calèche avec des draps, du linge, une boîte d'instruments.

Bazire tint à venir en coupé avec le commissaire et son autre témoin de peur que la marche, en accélérant la circulation du sang, altérât la sûreté de son poignet. Il était vêtu de noir, boutonné jusqu'au cou, le col de sa chemise caché sous une large cravate noire ; il avait évidemment mis le soin le plus méticuleux à ne pas laisser paraître la plus minime parcelle de linge

blanc ou le moindre objet pouvant attirer le regard. L'éclat sombre de ses yeux, allumés par la soif de la vengeance, son teint bilieux, sa tenue lugubre, tout allait de pair.

Jalabert entre ses deux témoins – le docteur et un enseigne – arrivait à pied en pantalon et gilet blancs, avec un léger vêtement de coutil gris, un chapeau de paille, une cravata de couleur aux bouts flottants négligemment nouée. Il fumait un cigare et marchait gaîment, causant de choses indifférentes avec ses compagnons, comme un homme en promenade matinale en quête d'un bon appétit. Jalabert avait en sa fortune la foi illimitée de Bazire en son habileté.

Les témoins mesurèrent vingt pas à l'ombre des chênes. On tira les places et les armes au sort, Jalabert eut le choix. En se rendant à son poste, Bazire grommela entre les dents : Qu'il ne me manque pas, je ne le manquerai pas moi.

Bazire se posa droit, s'effaçant le plus possible, le coude au corps, le pistolet vertical couvrant la

Jalabert, en prenant place, jeta son cigare ; au signal, il étendit négligemment le bras dans la direction de son adversaire, et lâcha le coup en homme convaincu qu'une puissance supérieure disposait de son sort.

Bazire s'affaissa sur l'herbe. le sang coulait à flots du cou. la mort fut instantanée, la balle avait coupé la carotide.

Le corps enveloppé dans les draps fut déposé dans la calèche.

# LA GLACE

Mon ami M\*\*\* et moi avions l'habitude de nous promener ensemble après dîner. Malheureusement nous n'étions jamais d'accord, et tout aussitôt la discussion s'élevait terrible et orageuse. Dans les premiers temps les passants songèrent même à intervenir, mais on s'habitua bientôt à notre façon de nous entendre et on ne fit plus attention à nous.

« Les deux amis digèrent, disait-on en souriant. »

En effet, si, par un hasard fortuit notre rendez-vous du soir manquait, chacun de nous était sûr d'une bonne indigestion. Une fois cependant la discussion fut paisible. Chose invraisemblable, nous sûmes nous taire et écouter. Nous n'avions cependant pas abordé un mince sujet : il s'agissait tout uniment du libre arbitre.

– Que diable veux-tu, me dit M\*\*\* tout-à-coup, que je fasse de ton libre arbitre, quand nous voyons, à chaque instant, l'influence décisive sur nos destinées de l'action la plus insignifiante.

– Cela est certain. Pour mon compte personnel, j'ai vu le cours entier de mon existence changé par une cigarette. Cette cigarette de moins, je ne serais probablement pas de ce monde. j'étais alors aux Antilles embarqué sur le brick *le Cygne*. Je me promenais sur le pont assez triste, car ma bourse était vide et la dame de mes pensées avait mis son collier au clou. L'amour ne fait pas bouillir la marmite. Je descends chercher une cigarette

pour tromper mon ennui. Pendant ce temps, le capitaine de la goëlette *la Légère* accoste en quête d'un second, il m'affectionnait et m'eût pris, sans l'ombre d'un doute, si j'avais été là. un autre aspirant s'offre, il est accepté. Je remonte. trop tard et désespéré. Peu de jours après la goëlette sombre, mon camarade se sauve seul sur une cage à poules, voyant pendant douze heures les requins rôder autour de lui. Plus tard il se noya dans les Douches de Bonifacio sur la frégate *la Sémillante*. Grâce à une cigarette, l'ordre de mes campagnes, c'est-à-dire ma vie toute entière, s'est trouvé bouleversé.

– Moi, je dois à un cigare d'avoir épousé ma femme. En débarquant, j'entre dans un bureau de tabac, où je rencontre un vieux compagnon d'école. Te voilà, me dit-il, qu'est-ce que tu fais ? – Ce que fait tout célibataire au retour de campagne, je cherche une chambre. – J'ai ton affaire, rue du Héron, 7. – Jamais, à aucun prix je n'entrerai dans cette boîte ; la propriétaire est une bégueule. – Laisse-toi faire, nous serons voisins. – Alors ce sera bien pour toi, j'ai en horreur cette vieille sorcière embéguinée de ses curés. Je prends donc ladite chambre. En face, deux jeunes filles riaient à la fenêtre ; huit jours après je demandais l'une d'elles en mariage. Tous les grands événements de notre vie sont déterminés par des vétilles, et la vertu elle-même, trop souvent, tient à de pareilles misères.

– J'en sais quelque chose : une glace, un peu plus, me faisait commettre une infamie. Je vais te conter cette petite aventure. Elle est simple, néanmoins elle m'a fait réfléchir, parce que la part de la Fatalité, d'un côté, celle non moins certaine, à mon point de vue, de la Volonté, de l'autre, m'y semblent toutes deux très-nettement marquées. Le dualisme est la loi de l'Univers, notre vie est la résultante de deux forces antagonistes : la Fatalité, la Volonté. Avant d'entrer en matière, je tiens à te résumer mon opinion sur ce sujet. Je ne discute pas, j'expose, sans m'illusionner sur mon hypothèse. Elle me satisfait. Je n'ai rien de mieux à dire pour sa défense :

Pour moi, la vie a une fin ; cette fin est une éducation préparatoire à une existence supérieure. Nous sommes assez libres pour agir sous l'impulsion de cette force autonome, la Volonté, nous ne le sommes pas assez pour troubler le plan divin. Si, par une obéissance passive aux actions du dehors, nous laissons notre liberté s'atrophier, l'épreuve de cette vie est manquée : nous n'avons point gravi un échelon dans la série ascendante des êtres.

C'est à recommencer. dans un monde analogue, peut-être à celui-ci. Notre fin dernière est la liberté absolue et la Science absolue, vers lesquelles nous nous élevons lentement à travers les mondes par des transformations successives, nous perfectionnant par nos propres efforts, perfectionnés par l'influence de milieux de plus en plus propices à notre éternelle évolution. Et maintenant j'aborde mon histoire : J'arrivai à Cherbourg pour prendre le commandement d'un navire destiné au Sénégal. Un grand ami de ma famille m'y attendait. Mon père lui avait rendu un de ces services qui obligent un homme pour la vie. Son âge me le faisait considérer comme un frère très-aîné. il avait passé parmi nous une grande partie de sa jeunesse. Depuis il s'était fixé à Cherbourg après son mariage avec une grandvillaise aux cheveux noirs, au type méridional, type si étrangement répandu dans une ville du nord. Le naufrage d'une grande partie de l'Invincible Armado sur cette partie de la côte expliquerait l'introduction du sang chaud de l'Espagne dans la cité normande. Cette union lui avait apporté, sinon la fortune, du moins une situation des plus honorables.

Cette ami m'attendait au train, il m'embrassa et me dit :

« Nous avons une chambre à ta disposition, mais je connais tes goûts d'indépendance, tu préféreras, j'en suis sûr, une chambre garnie. Ce que nous n'admettrons jamais, c'est de te voir aller au restaurant. A ce sujet, ma femme et moi nous sommes inexorables, bon gré mal gré nous t'imposons notre méchante cuisine.

« Je te remercie, lui répondis-je, de m'avoir évité un refus pour la chambre. Quant à la victuaille, j'accepte de grand cœur : j'aurai le double plaisir de me trouver en agréable compagnie et d'éviter le restaurant que je crains comme la peste.

Je n'entrai point chez mon hôte sans quelque appréhension. Madame S\*\*\*, avec toutes les vertus et de grandes qualités, avait une raideur de caractère qui m'horripilait. La douceur, à mon sens, est le grand attrait de la femme ; or, madame S\*\*\* était bien la plus impérieuse créature que j'eusse jamais connue, son mari se faisait tout petit garçon près d'elle. Rien d'humiliant comme de voir une femme porter les chausses, le ridicule de l'époux dominé semble rejaillir sur tous les hommes. Après son mariage, madame S\*\*\* visita ma famille. Notre mutuelle antipathie se manifesta par

un assaut de paroles aigres et d'épigrammes blessantes dans lequel je fus toujours battu. Bref, nous nous étions quittés après un de ces échanges de mauvais compliments qu'on ne pardonne guère ; nous nous détestions et nous n'avions rien épargné pour nous le bien prouver mutuellement.

L'accueil de madame S\*\*\* fut gracieux, mais contraint. En dépit de ses efforts, sa pensée perçait clairement : Soyez le bienvenu, on sera – aimable pour vous, sinon par goût, du moins par politesse. Ma contenance disait assez : « Nous sommes à deux de jeu, si je n'ai pas le bonheur de vous plaire, vous ne me plaisez pas davantage. »

Le déjeuner servi, on se mit à table.

C'est maintenant qu'il me faut entreprendre la délicate analyse de la puissance des riens sur les passions humaines.

Le ménage, avec des goûts très-simples, aimait faire figure à un moment donné. Suivant la coutume des gens aisés de Cherbourg, il occupait toute une maison. La salle à manger était spacieuse pouvant réunir un grand nombre de convives. Nous étions quatre – les deux époux, leur fille et moi – à une immense table ronde perdue dans la vaste pièce grise d'ennui. La conversation languit, S\*\*\* semblait se dire : « Décidément ma femme et mon invité ne peuvent se supporter, ce ne sera pas amusant. »

Je me retirai promptement sous prétexte d'affaires.

J'en ai la conviction la plus absolue : dans ces conditions, madame S\*\*\* et moi nous eussions passé l'éternité dans une parfaite indifférence mutuelle.

Madame S\*\*\* eût été laide, si une femme d'esprit pouvait être laide. Elle approchait la quarantaine. Peu d'embonpoint, beaucoup de grâces lui conservaient un air de jeunesse. Mariée tard, n'ayant eu qu'un enfant ; la quiétude d'une vie absorbée par l'éducation de sa fille l'avait merveilleusement conservée. Jamais elle n'avait été mieux : la beauté passe, la laideur reste. Nez aquilin, teint verdâtre, sourcils prononcés se rejoignant de manière à former au bas du front une large ligne noire. ce visage aux traits accusés respirait d'ailleurs une singulière énergie. Le pur bon sens, le mépris du romanesque, l'amour du positif formaient le fond de son caractère.

S\*\*\* adorait sa fille ; il ne manquait pas d'affection pour sa femme, mais ce qu'il aimait en elle c'était la ménagère ordonnée, l'habile directrice des intérêts de la communauté, l'active surveillante de la cuisine – la gourmandise étant un de ses péchés mignons. Au dire des méchantes langues, il courtoisait les cotillons de bas étage, ce dont sa femme semblait se tourmenter médiocrement.

A l'heure du dîner S\*\*\* me dit :

– Ma femme a voulu ce matin te faire les honneurs de la salle à manger, ce soir nous reprendrons nos modestes habitudes.

Prête-moi un instant toute ton attention, chacune de mes paroles a sa valeur, mon aventure étant inintelligible sans la parfaite connaissance de l'état des lieux.

S\*\*\* me conduisit dans un couloir à peine de la largeur d'une table étroite, collée contre le mur entre deux fenêtres. Au dessus de la table se trouvait une glace, cause future de mes soucis.

Le mari se plaça à l'une des fenêtres, la fillette à l'autre. Madame S\*\*\* et moi faisions face au miroir. S\*\*\* et sa fille, se trouvant à peu près dans le plan de la glace et hors du cadre, ne pouvaient voir notre image. toute mon histoire roule sur ce principe d'optique élémentaire.

La disposition des pieds de la table nous obligeait, elle et moi, de nous tenir très-rapprochés. Il résulta de ce rapprochement forcé une grande gêne.

Si, dans la salle à manger, l'indifférence naissait naturellement de l'opposition de nos caractères, de son âge, de son peu d'agréments physiques, elle était impossible dans les conditions nouvelles. Cela m'a semblé évident depuis, il y avait là Fatalité, amour ou aversion déclarée.

Tout d'abord j'envoyai la glace à tous les diables. Pas moyen de lever les yeux sans voir ma tête accouplée à celle de madame S\*\*\*, c'était agaçant. Elle éprouvait – je n'en pouvais douter – une impression analogue. Le miroir nous rivait l'un à l'autre comme les frères siamois.

Personne n'ignore l'attrait de l'interdit, témoin la fameuse pomme cueillie par notre mère Ève. Défendez à quelqu'un de s'occuper d'un sujet donné, il ne pensera pas à autre chose. Les objets contrariants produisent un effet analogue, rien ne peut en détourner l'esprit.

La glace réfléchissait à tous moments nos regards ennuyés. Chacun de nous semblait dire : « Pourquoi me regardez-vous comme une bête curieuse, qu'ai-je donc de si extraordinaire ? » Et l'autre répondait : « Ce n'est pas ma faute, prenez-vous en à cette maudite glace ; je ne puis à perpétuité garder le nez dans mon assiette. »

Par moments, nous nous imposions de contempler – moi, sa fille – elle, son mari. notre contrainte était visible.

S\*" n'y comprenait rien, mais, à la dérobée, il décochait à sa femme un regard suppliant qui voulait dire : « Sois donc aimable, je t'en prie. »

Dans cet embarras, la glace exerçait de plus en plus son attraction singulière ; j'avais beau me promettre de n'y plus songer, j'y lançais malgré moi constamment des œillades promptes comme l'éclair, qui se croisaient avec d'autres œillades non moins rapides.

Quel supplice, pensais-je en moi-même, d'avoir toujours sous les yeux cette figure maigre et renfrognée.

Avec ces ennuis, ce premier dîner dans le corridor eût été absolument intolérable sans le gazouillement de la fillette qui nous permit de faire à peu près bonne contenance. L'enfant semblait toute fière d'être ainsi écoutée.

S\*\*\* sortait de son bureau pour déjeuner et pour dîner. Son cabinet étant le seul appartement où Madame permit de fumer, il fut convenu que je l'y attendrais, quand j'arriverais avant l'heure.

Le lendemain j'y montai tout droit.

Un instant après on frappait à la porte. Madame S\*\*\* entra souriante et me demanda de mes nouvelles du ton le plus affable. Sûrement son mari l'avait sermonnée, elle avait d'ailleurs trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'à tout prix il fallait être gracieuse. S\*\*\* arriva peu après et se montra fort aise de nous trouver de belle humeur. Quand la servante prévint que le déjeuner était prêt, elle me prit gaîment le bras et me conduisit à table.

Notre premier mouvement fut de consulter la glace, nous nous vîmes sans baisser les yeux et sans l'ombre d'embarras.

Mais le maudit miroir ne tarda pas à me tyranniser de nouveau ; j'y étudiais malgré moi le visage de madame S\*\*\* avec une attention que je n'aurais jamais mise à analyser ses propres traits. Décidément, je l'avais

mal jugée ; si l'orgueil dominait dans sa physionomie, on y eût vainement cherché la plus légère trace de méchanceté. Certes elle avait le teint jaune. en revanche, elle n'avait pas une figure de poupée, sa laideur était illuminée du dedans par une âme. Elle eût fait une superbe tragédienne cette femme paisible, dont le grand souci, après sa fille, était le pot-au-feu. Elle vivait aux antipodes du roman, et tout, en elle, exprimait les passions violentes, les sentiments tragiques.

Elle comprit vaguement ma pensée. et, comme une femme aime toujours à plaire, un imperceptible sourire effleura ses lèvres.

La glace allait devenir un moyen de conversation plein d'originalité.

Or, en amour, rien ne fait tant marcher les affaires que de causer sans parler. Il est si bon de se faire comprendre sans rien dire. Quand on parle, on s'est déjà tout dit.

J'allais en faire une expérience décisive.

D'abord je ressentis uniquement une cordiale sympathie pour cette femme loyale. Quand je montais au fumoir, elle accourait un instant après – décidément nous avions du penchant l'un pour l'autre.

Le miroir nous le disait assez ; si nos regards ne s'y cherchaient pas encore, du moins ils s'y rencontraient avec plaisir.

Elle avait près de trente ans, quand son mari avait sollicité sa main ; la peur de rester vieille fille l'avait plus décidée qu'un goût prononcé pour le demandeur. Lui l'avait épousée pour les protections que lui apportait cette alliance. Il ne manquait pas d'ambition malgré son apathie.

Madame S\*\*\* commandait, son mari obéissait, c'était un ménage très-uni. La communauté d'intérêts, leur extrême amour pour leur fille les ralliaient sur le même terrain. Il en résultait une réelle harmonie dans leurs aspirations, mais nulle tendresse. Leur vie était pâle et morne, mais point désagréable. En somme c'étaient des. gens heureux. Le monde les jugeait tels et le monde avait raison. Elle dirigeait la maison, dorlotait son enfant, que désirer de plus ?... Nul souci ne l'avait troublée avant mon arrivée.

Etre aimé d'une femme dont nul n'a fait battre le cœur ; se dire : « Personne autre que Moi n'eût pu agiter cette âme honnête !... » il y a là un stimulant plus énergique que la beauté.

En effet, sans me l'avouer, je ne tardai pas à éprouver un sentiment plus vif que la simple amitié. Je ne m'en inquiétai guère. L'amour, on a beau dire, se nourrit d'espoir ; or, avec une telle femme, il n'y avait rien à craindre ni à espérer. Ce n'était pas elle qui m'entraînerait à violer les devoirs de l'hospitalité.

Il faut bien le dire : je ne la regardais plus avec la même franchise, et la glace trahissait aussi de sa part quelque embarras.

Un jour j'oubliai complètement que j'étais à table, je tombai devant le miroir dans une véritable extase. elle le vit et rougit.

– Qu'avez-vous donc ? me demanda la fillette.

– Chère enfant, lui répondis-je, Dieu vous garde des amertumes du départ. On ne quitte pas son pays, sa famille, ses amis sans chagrin. je m'y suis un moment abandonné.

J'en vins à me demander si madame S\*\*\* pouvait se trouver heureuse en compagnie d'un homme aussi vulgaire. mauvais signe que semblable question.

Madame S\*\*\* avait pris l'habitude de me rejoindre au fumoir avant le repas, nous y attendions ensemble l'arrivée de son mari. Tantôt elle me traitait en camarade, tantôt avec le ton protecteur d'une sœur aînée, toujours avec enjouement. A la voir ainsi, il ne me vint pas à la pensée qu'elle pût être accessible à un autre sentiment que celui d'une franche amitié.

Quelquefois cependant le miroir reproduisait un nuage de tristesse tout-à-coup répandu sur ses traits ; mais le nuage ne faisait que passer, car elle se hâtait alors de donner à la conversation un tour plaisant.

Quant à moi, je ne pouvais plus me le dissimuler, à l'aversion avait succédé la sympathie, puis une douce tendresse, maintenant c'était le tour de la passion. Je prévoyais des orages. Son attitude calme et souriante toutefois me rassurait.

Je me rendis compte de l'intensité de cette passion par l'anxiété avec laquelle je l'attendis un jour vainement au fumoir. Non seulement elle ne vint pas, mais elle paraissait m'avoir oublié, quand j'entrai avec mon ami dans la salle à manger.

Nous nous assîmes, elle ne leva pas les yeux. je lui adressai la parole, elle me répondit à peine. Suivit un silence embarrassant qu'elle rompit avec

éclat, m'accablant d'une grêle de sarcasmes sur ma fatuité, sur la prétendue recherche de ma toilette.

Son mari ne put réprimer un mouvement de mauvaise humeur.

– Qu'as-tu donc aujourd'hui, maman ? demanda l'enfant gâtée ?

Elle se tut comme pour accéder à la prière de son mari.

J'interrogeai vingt fois le miroir d'un air suppliant, elle l'évitait avec obstination.

S\*\*\* racontait un niais cancan de la ville. ma voisine était oppressée. Tout-à-coup, à ma grande stupéfaction, notre confident réfléchit un long regard douloureusement fixé sur moi, un regard de profond amour sorti d'un œil humide. Surprise, elle baissa la tête avec abattement, honteuse d'avoir laissé échapper son secret.

Le lendemain, ivre d'espérances, je courais au fumoir plus tôt qu'à l'ordinaire. J'en fus pour mes frais. Elle monta suivi de son mari et s'excusa froidement de n'être point venue me tenir compagnie.

A tous moments je la cherchais dans la glace, le service de la table l'absorbait entièrement.

Il en fut de même au repas suivant, où elle se fit même attendre assez longtemps avant de venir à table.

Une sottise colère s'empara de moi ; après quelques paroles désobligeantes sur son caractère entier et ses instincts dominateurs, je lui lâchai un mauvais compliment sur quelques cheveux gris. lui donnant à entendre qu'il ne lui était plus permis de ne pas être aimable, l'âge des caprices étant passé depuis longtemps. Je m'attendais à une vigoureuse riposte, son silence m'interdit.

La fillette croquait avec entrain, mon ami dégustait avec componction, satisfait de voir malmener son altière moitié.

Au lieu d'une femme irritée, le miroir me présenta une image émue, des larmes prêtes à couler.

Pour une personne de ce caractère, c'était amener pavillon. Aussi, dans notre muet langage, je la suppliai de me pardonner.

Le lendemain, j'arrivai de bonne heure, j'attendis longtemps. Elle n'entra pas sans embarras. Je lui tendis la main, elle feignit de ne pas la voir et dit d'un ton indifférent :

– Ah, voici mon mari.

Evidemment elle avait veillé le retour de S\*\*\* et combiné son entrée de manière à se trouver seule avec moi quelques secondes à peine.

Madame S\*\*\* sauta au cou de son mari qui sembla assez étonné de cette effusion inaccoutumée, il l’embrassa froidement au front et nous prîmes le chemin de la salle à manger.

Depuis elle vint très-irrégulièrement me rejoindre au fumoir. De froide et sensée, elle était devenue nerveuse au dernier point. Elle riait pour rien, s’attendrissait pour moins encore, me querellait sans raison. Après s’être montrée très-aimable et fort gaie, elle me quittait tout-à-coup et me laissait me morfondre dans mon coin. Un jour même elle fut visiblement tentée de se jeter dans mes bras, mais elle s’enfuit brusquement.

Souvent elle accablait de caresses soudaines i mari doublement ennuyé de ce regain amour en présence d’un tiers.

S\*\*\*, par grâce d’état, ne voyait rien ou, par jatie, ne voulait rien voir. Il était trop indifférent pour être clairvoyant, trop insouciant ur laisser percer un soupçon ; il avait d’ailleurs ens sa femme une confiance absolue. Qui sait ême s’il n’était pas heureux de trouver, dans trouble de sa compagne, une excuse pour ses icartades ?

A n’en pas douter, j’étais éperdument mé.

La gravité de la situation m’apparut alors ns tout son jour.

Certes madame S\*\*\* avait assez de noblesse âme pour résister à cet entraînement. Cependant, quand la passion arrive à un certain degré incandescence, qui peut répondre de ne pas roir un moment d’oubli ?

A cette époque, j’avais trouvé bon d’appliquer l’humanité la doctrine darwiniste do la sélecon sexuelle : la possession de la femelle, dans nature, et la récompense d’un combat, le priilège du plus fort, du plus noble, du plus beau our le plus grand bien de la race. Pourquoi ans l’humanité n’en serait-il pas de même ?... Tant mieux pour qui. peut captiver une femme tant pis pour qui ne sait pas la garder.

Si le hasard m’avait introduit dans cette mai i son, je me serais fait un jeu de tenter l’aveu ture. Si même une amitié banale m’en avai ouvert l’accès, peut-être me serais-je abandonn à quelque capitulation de conscience. Mais ce homme m’avait offert une place à son foyer pa ; devoir.

Que pourrais-je répondre à ces paroles sévères :

« Je dois tout à votre père, je vous ai reçu comme mon propre frère. Je n'aurais admis nul autre que vous dans une pareille intimité. Vous avez exploité ma reconnaissance, vous avez spéculé sur les devoirs que la gratitude me commandait envers vous. »

Cette pensée me soutint.

— Prétextant un surcroît d'occupations, j n'arrivais plus qu'à l'heure où je savais S\*\*\* rentrait. J'évitais ainsi le danger d'un tête à tête. Mais, pendant le repas, j'avais des tentations terribles. Nos chaises se touchaient. Le frottement seul de sa robe me donnait le vertige.

La glace ne renvoyait plus que des regards embrasés. Pourquoi ne pas approcher le pied du sien ? Que craindre ? N'étais-je pas sûr, dans ce silence ? N'avais-je pas la certitude d'allumer ainsi chez elle les désirs qui s'imposaient à moi.

Pourquoi ne pas monter de bonne heure au soir ?... Elle m'y rejoindrait sans doute, ne l'ayant pas vu seul depuis plusieurs jours. Qui l'empêcherait alors de tomber à ses pieds ?

Il ne fallait pas pour cela grande audace.

Il suffisait d'un refus bien doux. ou une petite colère jouée dont on se repentirait bien vite. Rien à perdre, tout à gagner.

Nous étions tous deux dans la condition de ces combinaisons chimiques instables, que la cause extérieure la plus indifférente peut faire instantanément détoner.

Evidemment chacun de nous se faisait un point d'honneur de ne pas dire à l'autre « Je t'aime, » bien sûr de la réponse : « Et moi, — t'aime follement. »

La perspective d'une prochaine séparation nous donnait du courage : encore quelques jours, pensions-nous, et nous serons débarrassés de cette obsession. Sans la certitude d'une délivrance à court délai, j'aurais vu qu'il me fallait opter résolument entre une trahison ou cessation immédiate de rapports aussi intiles.

Depuis cette aventure, je n'ai jamais douté de la puissance de la Volonté. Tout concourait à exalter les sens de madame S\*\*\* que la nature avait faite passionnée. Son éducation, ses qualités morales, son genre de vie avaient

con primé jusqu'alors des instincts maintenant rexcités. Enfin elle se trouvait à l'extrême mite où la femme peut plaire encore, la que tion se posait pour elle irrémissible : travers rait-elle ou non cette vie sans connaître l'ivres de l'amour ?... Son affection pour son mari n'e avait même jamais été l'ombre.

Oui, j'en ai la conviction, on peut être maît de soi longtemps. mais il faut fuir à tout pri car si la liberté humaine est une réalité, la H talité animale en est une autre.

Le jour du départ arriva enfin.

Après une longue hésitation, j'avais réso d'éviter un dernier tête à tête. Je ne voul pas venir avant l'heure. A quoi bon des exp cations désormais inutiles ?... mieux valait quitter sans aveu formel, le temps ferait plu aisément son œuvre d'oubli.

On se mit donc à table à mon arrivée.

Nous étions très-émus tous deux. Mon dépa justifiait cette grande émotion : comment pas avoir l'âme brisée quand on quitte, po er au loin, famille et patrie !... s associer à la stesse toujours communicative du partant est ut au moins commandé par la politesse.

La glace fut suffisamment expansive cette jatinée. nous nous disions : c'est la derrère fois que le confident de nos singulières ours sert à l'échange de nos pensées. Nous fi verrons plus nos images accouplées exprier avec naïveté notre mutuolle admiration.

Je pensais : Je ne reverrai plus le cher milir.

Elle : Ce soir, et bien longtemps encore je us chercherai là. Pourquoi la glace n'a-te pas conservé votre empreinte ?... Je ne l'asseoirai plus à cette place sans songer à pus

Nous eussions voulu prolonger le repas, mais rsonne ne mangeait, il fut court. nous pas-mes dans le cabinet.

S\*\*\* me dit :

– Nous ne fumerons plus ici ensemble ; à n retour nous serons établis dans le midi de France.

Puis il fit, à peu près seul, les frais d'une de s conversations banales – que personne n'écoute et où l'on parle pour ne rien dire.

Tout à coup il regarda la maudite pendule, dont je suivais l'aiguille avec anxiété.

– Allons, dit-il, partons. voici l’heure.

– D’autant plus, répondis-je, en soupirant qu’il me faut prendre un commissionnaire. j’a laissé un sac de nuit chez moi.

Nous descendîmes l’escalier, S\*\*\* d’abord, pui moi, plus elle. j’avais des bottines de plom dont les semelles collaient aux marches. Allions nous vraiment nous séparer ainsi ?... ne pour rais-je lui dire un mot, un seul. combien alor je regrettai amèrement d’avoir évité une der nière entrevue 1. Au moment où nous passion devant sa chambre à coucher, elle dit à son mari

– Va devant chercher un commissionnaire notre ami te rejoindra : je ne veux pas le laisse partir sans lui donner ma photographie.

Elle alla à son secrétaire et me remit une en veloppe renfermant un petit carton..

– Il était temps que vous partiez, dit-ell d’une voix étouffée.

– Pour moi du moins, Madame.

Je lui tendis la main, elle me la serra en pleu rant. Je voulus l’attirer vers moi.

– Nou, fit-elle avec ce ton de commande ment qui lui était naturel et qui cachait mal, e ce moment, une supplication.

Après une lutte aussi vive, elle tenait à une victoire entière ; je respectai ce  
sentiment.

– Vous avez raison, lui dis-je, et, pressant une dernière fois sa main, je la quittai.

Quand je franchis la porte, elle tomba suffoquée dans un fauteuil.

Soulagé d’un poids immense, je rejoignis mon ami. ne valait-il pas mieux la quitter exempte de tout remords. Aussi, en embarquant dans le canot, j’embrassai S\*\*\* avec un bonheur indicible. Je souffrais, cependant je n’avais jamais été plus content, et je sentis que faire son devoir est bon.

– C’est là toute ton histoire ?

– Non, il y a un second chapitre.

– Le chapitre de la chute. bien sur.

– D’une demi-chute. tu jugeras. Je t’ai toujours dit que notre volonté se meut librement, mais entre des limites fatales. Dans le combat de l’âme et de la bête, fuir est le véritable héroïsme.

– Passons au second chapitre., .

– Nous partons. J'étais très-fier de moi. Joseph, Joseph lui-même, n'était pas digne de dénouer les cordons de mes souliers. Par moment aussi le diable me soufflait à l'oreille que j'étais un imbécile. cela passait dans mon cerveau comme un éclair, car mes fonctions absorbaient une bonne partie de mes facultés.

Le pilote quittait le bord quand un timonnier vint me dire : « Le Sémaphore de Querque ville nous attaque. » Un instant après, le chef accourt tout ébahi : « Ordre de rallier immédiatement Cherbourg », il ajouta : « J'ai fait répéter le signal, il n'y a pas d'erreur possible. »

Allons ! c'était écrit, pensai-je.

Car toutes les fois qu'on rumine une sottise ou une mauvaise action, on invoque la fatalité.

Nous revenons à toute vapeur ; je cours chez le préfet : une dépêche de Paris ordonnait d'attendre quelques objets urgents destinés à la colonie, lesquels arriveraient sous huit jours.

Sonner, monter, frapper à sa porte fut l'affaire d'un instant.

Elle était radieuse.

– Me voici, lui dis-je, le regrettez-vous ?

– Non, dit-elle, en tombant dans mes bras.

Je la tins longtemps sur ma poitrine aussi avide que moi de baisers. Puis elle s'affaissa dans un fauteuil, fondit en larmes, et, me repoussant avec douceur, laissa échapper ces paroles entrecoupées :

– C'est mal. oh ! c'est mal. mais je suis heureuse. cela m'étouffait. j'avais besoin de vous dire : « Je vous aime » Je n'aurais jamais cru à tant de faiblesse.

Je lui pris la main pour l'enlever du fauteuil et l'étreindre encore.

– Laissez-moi, reprit-elle, je vous en supplie. je suis heureuse et je souffre. c'est trop d'émotions à la fois, j'ai besoin d'être seule.

Il y avait en même temps dans le son de sa voix l'accent de la prière et l'impérieuse intonation d'un ordre formel.

Je m'inclinai vers elle.

– Non, dit-elle, c'est assez.

– Je vous en prie.

– Vous partirez ?

– Oui.

Elle me tendit ses lèvres et je sortis ivre de joie.

Au moment où je fermai la porte, elle murmura ces mots si bas que je pus à peine les entendre :

– Ce sera long ces huit jours.

Et moi je répétais en moi-même :

C'est bien peu huit jours.

– Je me dirigeai vers la vallée de Quincam-poix pour me calmer par un violent exercice.

Au premier moment, je fus tout étourdi par l'ivresse d'être aimé à ce point, car je n'ignorais point ce qu'un tel aveu avait dû coûter à cette femme hautaine, d'un esprit droit et d'un cœur loyal. Puis je songeai aux moyens de tirer parti de cette première victoire. Là je compris tout ce qu'il me faudrait accumuler de bassesses, de mensonges, d'hypocrisie. et la lutte s'ouvrit entre la passion et la raison. Le grand air, la marche forcée, tempérèrent l'effervescence de mon imagination et de mes sens. Je rentrai à bord bourré d'intentions excellentes.

Mon service me retenait à bord depuis l'entrée du navire en rade ; d'ailleurs j'avais assez largement usé de l'hospitalité de S\*\*\*. Service et convenance m'obligeaient désormais à m'asseoir avec discrétion à la table amie qui me restait toujours ouverte.

– C'est assez, me disais-je, d'avoir capté l'amour, d'une noble femme. arrête-toi là. Tu conserveras son affection toute ta vie. Prends garde de trop exiger d'elle, elle te résisterait à outrance. Si tu laissais percer la pensée qu'une faveur surprise donne droit à de nouvelles faveurs, elle te mépriserait. Son amitié pour toi sera d'autant plus profonde que tu nettras moins sa droiture à l'épreuve. Si tu avais l'indignité de profiter d'un moment d'abandon, elle ne te le pardonnerait jamais. la première ivresse passée, tu ne représenterais plus à ses yeux que le remords.

Je couronnai ces réflexions sages de l'héroïque résolution de garder le bord. Au bout de trente-six heures, je n'y pouvais plus tenir. je descendis avant l'heure du dîner, et, suivant l'habitude, je montai directement au fumoir. Comme mon cœur palpitait quand elle frappa à la porte.

– Pourquoi n’êtes-vous pas venu hier ? me demanda-t-elle d’un ton très-naturel.

– Vous le savez bien.

– Je le devine du moins. et je vous en sais gré. cela vous a beaucoup coûté, n’est-ce pas ?

– Beaucoup.

– Je vous crois. mais n’en restons pas là dans la bonne voie ; il faut oublier ces folies.

– Oublier !... jamais.

Je voulus lui prendre la main.

– Ai-je eu tort de monter ? me demanda-t-elle d’un ton grave.

– Non, madame, si je vous aime, je vous respecte plus encore.

– Vous ne saurez jamais tout ce que j’ai éprouvé de honte après notre dernière entrevue.

– De la honte !... c’est trop. après tout nous ne sommes pas des anges.

– Oh ! je le sais, les hommes se pardonnent tout volontiers – quand ils ne s’enorgueillissent pas – sauf à ne nous rien pardonner nous. si vous avez vraiment pour moi les sentiments dont je crois être digne, ne songez plus aux incidents de ce funeste retour.

– Cela se peut-il, madame ?

– Il le faut, reprit-elle d’un ton bref.

Jusqu’au moment de l’arrivée de S\*\*\*, elle maintint rigoureusement la conversation sur : ma famille. que j’oubliais un peu.

Elle combla son mari d’amitiés ; je lui pris le bras que je pressai doucement en la conduisant à table, elle répondit à cette étreinte par un mouvement de mauvaise humeur.

Mais le satané miroir exerça bientôt son influence fascinatrice : quand elle vit son visage près du mien, son front se dérida. Nous en étions venus à nous comprendre ainsi aussi : aisément qu’au moyen de la parole. La glace me renvoya cette tendre prière : Pardonnez-moi d’avoir été aussi dure envers vous.

Et l’échange de regards enflammés reprit de plus belle.

Un matin j'arrivai pour déjeuner, à peine avais-je ouvert la porte du fumoir qu'elle entra sur mes pas rayonnante.

Je lui tendis la main.

– Non, non, pas de poignées de mains, dit-elle en riant.

– Et pourquoi ?

– Pourquoi ?... parce que je suis devenue sage.

– Et bien gaie aussi.

– La sagesse amène la gaieté.

– Et d'où viennent tout d'un coup sagesse et gaieté ?

– Ceci est mon affaire. vous déplaît-il de me voir joyeuse.

– Oui, parce que je ne suis pas le moins joyeux.

– Qui vous empêche de l'être ?

– Vous plaisantez, madame.

– Du tout. je suis contente, très-contente et vous engage à m'imiter.

– Cela ne dépend pas de moi.

– Et de moi bien moins encore, riposta-t-elle avec un rire très-franc.

– Vous m'agacez, madame, votre rire m'irrite. Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous ce matin ?

– Mettez-vous en colère, si vous y prenez plaisir. je ne vous crains plus.

– Vous ne me craignez plus. que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que j'ai fait provision de courage et que je n'ai plus peur de vous.

– Vous avez été à confesse ?

– Je n'y suis pas ici du moins.

– Je vous dis que vous avez été à confesse.

– Quand cela serait. Quelqu'un peut-il m'en empêcher ?

– Non certes. et moi moins que personne.

– La religion, dit-elle, sentencieusement du ton de quelqu'un qui veut se convaincre, donne des forces que nous ne saurions trouver en nous.

– Vous êtes un vase d'élection aujourd'hui.

– Raillez tant qu'il vous plaira. peu m'importe.

– Vous avez eu le courage de dire à cet homme que vous aimiez ?

– J'ai dit à *cet homme*, qui est le représentant de Dieu, ce que j'avais à lui dire.

- Là, voyons, vous lui avez tout dit !
- Je lui ai tout dit, monsieur.
- Voilà un *monsieur* bien sec.
- Et j’ai trouvé là de bons conseils et la force de les suivre.

Ainsi donc, pensai-je humilié et irrité, ce n’est plus un combat entre la passion et la conscience, c’est un duel entre un prêtre et moi. prétexte excellent pour abandonner sa ligne du devoir. je le saisis avec empressement.

– Ainsi vous ne me craignez plus, pour employer vos propres expressions, madame, lui dis-je en la regardant en plein visage.

Je vous l’ai dit, répondit-elle en soutenant mon regard.

– Cela veut dire, en bon français, que vous ne m’aimez plus.

– Cela veut dire, en bon français, que je vous aime de bonne amitié, comme je puis vous aimer, et rien de plus.

– Et rien de plus ?

– Rien de plus, répéta-t-elle avec assurance.

– Et bien, cela prouve tout simplement que vous ne m’avez jamais aimé !... drôle d’amour que celui qu’on peut déposer dans un confessionnal, comme on accroche une robe à un porte-manteau. Vous êtes vraiment, madame, une excellente comédienne.

– Vous vous oubliez, monsieur.

– Nullement. Je constate que vous êtes une admirable comédienne et que je suis un sot. On s’ennuie chez soi, vient un jeune homme et l’on se dit : Si je lui tournais la tête. cela me distraira. Il souffrira, et, quand je verrai sa raison égarée, je lui rirai au nez. Ce sera très-amusant.

– Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

– Il ne me reste qu’à vous dire adieu, emportant le regret de vous avoir connue.

– Partez, monsieur, puisque vous le prenez de si haut.

– Adieu donc, madame, et pour toujours. J’entr’ouvris la porte.

– Adieu, dit-elle.

– C’est votre dernier mot ?

– Vous vous en allez, je vous dis adieu, c’est tout simple,

– Vous me laissez partir ?

– Vous êtes votre maître.

– Quand on aime, on n'est pas son maître. et vous, vous êtes trop maitresse de vous pour avoir jamais aimé.

– Eh bien ! puisque vous tenez tant à me faire dire une chose qui m'humilie : oui, j'ai eu, pour vous, une amitié trop tendre, dans un moment d'erreur que je regrette amèrement.

Je reformai la porte et repris :

– Un moment d'erreur. c'est bien facile à dire, mais cette erreur me coûte cher. s'il vous est possible de changer si vite, le proverbe a raison : comme une plume au vent.

– Je ne varie pas, monsieur, je deviens raisonnable, voilà tout.

– Raisonnable !... c'est avant de m'avoir affolé qu'il fallait être raisonnable. mais que vous importe !... je croyais m'être livré tout entier à une âme sincère. j'ai été le jouet d'une coquette.

– Monsieur, vous n'avez nul droit de me traiter ainsi, reprit-elle avec hauteur.

– Vous avez vu naître mon amour. Le miroir est là pour dire si vous l'avez encouragé., Et maintenant que je vous aime à en perdre la raison, vous me repoussez.

Les larmes, que je cherchais depuis longtemps et qui s'obstinaient à ne pas couler, jaillissaient enfin.

Les larmes !... c'est l'irrésistible argument de ceux qui aiment.

– Calmez-vous, mon ami, dit-elle d'un ton affectueux.

– Ami, ami, repris-je avec un redoublement d'émotion... oh ! moi, qui vous aimais si ingénûment, si sottement, si naïvement au moins. La pièce est bien jouée.

– Qui joue la comédie de vous ou de moi ? reprit-elle doucement.

– Nous la jouons tous les deux, lui dis-je en la prenant dans mes bras.

– Vous m'avez 'fait mal, fit-elle en se suspendant à mon cou.

Nous entendîmes les pas du mari.

– Tu arrives à propos, dit-elle, nous étions en train de nous quereller.

– N'allez pas au moins continuer à table.

– Oh ! dis-je, nous avons échangé assez de méchancetés pour avoir acquis le droit de faire la paix.

– Eh bien, à table ! fit-il nous précédant vers la salle à manger.

Madame S\*\*\*\* me prit le bras, m'attira vers elle. et me serra très-fort.

Le confesseur s'était trompé, au lieu d'eau bénite, Il avait jeté de l'huile sur le feu.

Pendant le diner, pour la première fois nos pieds se rencontrèrent, mon genou pressa le sien. la période de l'amour platonique était passé, nous voguions à pleines voiles sur une mer orageuse.

Quand je rentrai à bord, la réaction, comme toujours, s'opéra. Que pouvais-je souhaiter de plus ?... Cette femme altière avait été devant moi faible comme un enfant. L'oubli du devoir avait été poussé assez loin de part et d'autre : au point où nous en étions, rien n'était plus impossible.

Je reçus d'elle ce billet :

« Ne revenez que pour me dire adieu, je vous en serai reconnaissante toute ma vie. »

On ne pouvait plus formellement mettre bas les armes.

Oui, me dis-je, j'exécuterai fidèlement ta volonté, parce que je suis absolument convaincu de la sincérité de ton désir.

Je fis des invitations à plusieurs camarades pour me clouer à bord. dans la lutte des derniers moments, ce subterfuge enfantin ne me fut pas inutile.

Le dernier jour survint, c'était bien, cette fois, la séparation définitive.

J'arrivai chez elle beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire.

Elle monta immédiatement.

– Vous m'avez obéi, dit-elle en s'appuyant sur mon épaule, je vous en remercie.

– Ce n'a pas été sans chagrin.

– Je vous crois. J'ai passé mon temps à vous attendre, à vous désirer, à prier Dieu que vous ne vinssiez pas. jamais je ne me suis mise à table sans vous demander au miroir, et, plus d'une fois, j'ai failli éclater en sanglots.

– Vous m'aimez donc bien, dis-je en la pressant contre moi ?

– Trop. j'ai été bien faible avec vous. peut-être me jugerez-vous sévèrement un jour ?...

– Jamais. n'avez-vous pas courageusement combattu ? Sans ce retour, contraire à toutes les prévisions humaines, vous n'aviez rien à vous

reprocher.

– Oui, j’ai lutté. plus que vous ne croyez peut-être. car mon amour pour vous était devenu de la folie. votre courage a fortifié le mien, votre exemple m’a soutenue.

– Eh bien, non !... ne dites pas cela, car ce n’est point vrai. Si je m’étais proposé de vous séduire, vous m’eussiez arrêté court. Vous vous êtes abandonnée à votre confiance en moi, voilà tout. Vous m’avez jugé honnête et vous avez été émue des déchirements d’un cœur loyal. Vous m’avez aimé pour mes efforts à résister à cet entraînement Parlons raison maintenant : notre amour passera. j’espère même qu’il passera vite pour faire place à un sentiment plus noble, celui d’une douce amitié, amitié, qui durera parce qu’elle sera basée sur une mutuelle estime.

– Oui, je serai si heureuse de parler de vous devant ma fille sans rougir.

– Nous aurons notre récompense. mais cette séparation, si nécessaire, est bien cruelle, n’est-ce pas ?

Je m’assis dans un fauteuil contre lequel elle s’appuya. j’essuyai avec sa main quelques larmes.

– Ne pleurez pas ainsi, dit-elle, en me caressant les cheveux et en me baisant au front.

Mes sens s’allumèrent à ces caresses, je lui pris la taille et l’attirai sur mes genoux.

– Non, dit-elle en me repoussant avec douceur, ce serait trop mal.

– Je pars. que craignez-vous ?

– Non, non. c’est une grâce que je vous demande très-sérieusement.

– Eh bien, adieu, lui dis-je en me levant.

– Vous ne dînez pas avec nous ?

– Non. A mon tour, je vous prie d’abréger ce moment pénible, vous trouverez une défaite pour expliquer la brusquerie de mon départ.

– Ce n’est pas par bouderie au moins ?

– Non, je vous le jure. mais je ne suis plus maître de moi. adieu !...

Elle se jeta dans mes bras, ce ne fut un instant que larmes et baisers.

– Adieu, lui dis-je en ouvrant la porte et la traînant suspendue à mon cou.

– Ah, je t’aime comme une folle, dit-elle en essayant de me retenir.

– Prenez garde. on pourrait vous entendre. adieu !

Elle me lâcha, puis me regardant avec une inexprimable douleur.

– Adieu, répéta-t-elle, et merci.

Je m'enfuis sans oser me retourner et descendis précipitamment l'escalier.

– Et huit jours de plus !

– Qui sait ? Ses cheveux ont blanchi, nous ne nous sommes plus revus. nous nous écrivons toujours et nous avons l'un pour l'autre une extrême tendresse, que nous pouvons avouer maintenant que l'heure des tentations est passée.

– Cela est certain. Une glace de plus dans un appartement suffit pour changer le cours d'une existence.

## PERSONNAGES :

Un veuf, 45 ans.

Une veuve, 25 ans.

La scène représente le cimetière de Brest, d'où l'on découvre le magnifique panorama de la rade et des côtes de Plougaslel.

On est au mois de juin, dans la matinée, avant la grande chaleur. Les tombes, généralement très-soignées, sont alignées dans des allées sablées au milieu d'arustes et de fleurs. À droite, une allée de grands ormes. À gauche, une allée de tilleuls conduisant de la porte d'entrée à la chapelle.

# AMOURS FUNÈBRES

## SCÈNE PREMIÈRE

### LE VEUF (*seul*)

*(Il arrive sur une tombe fleurie, portant d'une main un bouquet, un arrosoir de l'autre. Il pose le tout à terre et tire sa montre).*

Je suis sorti de chez moi plus tôt qu'à l'ordinaire et j'ai marché plus vite. Je suis en avance aujourd'hui.

Pourquoi donc ai-je regardé ma montre ?... J'ai tout mon temps pour soigner sa tombe et arranger ses fleurs. elle les aimait tant !... Souvent elle venait au cimetière en porter à ceux qu'elle avait chéris. chaque matin, quand elle vivait, j'allais galamment lui chercher un bouquet. Quelquefois, à vrai dire, j'étais attiré au marché des fleurs par quelque gentil minois plus frais que les roses. On n'est pas parfait, et puis elle n'en a jamais rien su. Elle était fort sensible à cette attention. Aussi, tous les jours, comme de son vivant, je viens lui offrir des fleurs nouvelles.

Est-ce bien vrai ?... Ne me fais-je point illusion. non. C'est toujours ma chère morte qui m'appelle. N'ai-je point pris, après mon irréparable malheur, la douce habitude de venir ici soulager mon cœur.

*(Paraît un convoi très-nombreux, occupant toute l'allée de la chapelle à la grille et obstruant l'entrée.)*

Encore un enterrement. celui d'une femme. Le mari est en tête du convoi derrière le corps. Quels souvenirs !... moi aussi, j'ai marché dans cet état d'hébétement derrière ma chère compagne. Depuis plus d'une semaine, j'avais passé jours et nuits près d'elle. Est-ce que je souffrais ?... Eprouvais-je de la douleur ? Je n'en sais rien. La fatigue avait abattu l'homme, c'était une bête qui se traînait à la suite du cercueil. ou plutôt une machine ; car une bête a de la volonté et moi je n'en avais pas. une machine qui marchait, s'arrêtait, saluait, quand le premier venu, me poussant le coude ou me tirant la manche, pressait le ressort. Avant de sortir, je m'étais regardé dans la glace, mon nœud de cravate était de travers. car elle seule savait me cravater ; j'étais préoccupé de ma cravate pendant toute la marche funèbre.

Et lui aussi, ce pauvre diable, il est assiégé par quelque pensée bête ou futile. Tous ces regards braqués sur lui l'obsèdent, il songe à sa tenue et se demande s'il a l'air suffisamment affligé, si le monde trouve qu'il pleure convenablement. Ah ! comme dans un pareil moment toutes ces formalités pèsent !... mais c'est une distraction, un passe-temps, cela occupe. et puis, fort heureusement d'ordinaire, la mort des personnes qui vous sont chères est accompagnée de grandes fatigues et la prostration physique vous écrase.

Pauvre chérie, quand je l'ai vue morte, j'ai été partagé entre un profond désespoir et un immense soulagement ; car, longtemps avant le dernier soupir, il m'avait fallu perdre tout espoir. La vie n'était plus pour elle qu'un long martyre, pour moi qu'un tourment et une fatigue. je souffrais de la voir tant souffrir. et sans aucune chance de salut ; c'est triste à dire, au fond, j'avais hâte du dénouement. Je ne me crois pas plus mauvais qu'un autre, et je trouve néanmoins d'assez grandes malpropretés dans les replis cachés de mon cœur.

Il est bien fatigué, le brave homme. il s'affaisse, on dirait qu'il va se fondre ou s'effondrer. Comme il désire la fin de toutes ces bénédictions, de

tout ce spectacle dramatique.

Et moi aussi, je voudrais voir la fin de cette cérémonie lugubre qui évoque en moi un si cruel retour vers le passé. et puis toute cette foule bouche l'entrée et l'empêche de passer sans doute. Il me semble qu'elle est en retard. Assez de prières, monsieur le curé.

Voilà que je pense encore à elle, il me tarde de la voir. C'est vrai, c'est plus fort que moi, je ne puis chasser de ma pensée cette veuve si ponctuelle à orner la tombe de son mari. C'est touchant ce culte de la mort chez tant de jeunesse et de beauté. ses sanglots me fendent le cœur, quelle ardeur dans sa prière !

Qui sait si les morts n'ont point connaissance des soins que l'on prend de leur dernière demeure ? Peut-être sentent-ils le parfum des fleurs apportées par des mains pieuses ?... Peut-être lisent-ils dans le cœur de ceux qui s'agenouillent sur la terre où reposent leurs os ?...

Non, cela est impossible. ce serait trop dur pour les morts de pénétrer dans l'âme des vivants.

Quoi, ma femme saurait que je viens ici, chaque jour, me demandant si c'est pour elle ou pour une autre. si mes bouquets ne sont pas un prétexte et sa tombe un lieu de rendez-vous.

Car je suis toujours ici à la même heure, cherchant quelqu'un du regard. Quand j'ai la tête dans les mains, dans l'attitude de la prière, mon oreille aux aguets essaie de percevoir au loin le craquement du sable de l'allée.

Et tout mon corps tressaille quand je recontais le pas de la veuve. car je connais son pas.

Et quand elle est là, à qui est-ce que je pense ?... Ce n'est pas à ma morte assurément.

Elle ne vient pas. Ce convoi du diable bouche la porte et barre le passage. Ils n'en finissent pas avec leurs satanées litanies. Soignons ; os plantes pour passer le temps.

Elle est si exacte d'ordinaire. Pour être si exacte, ce doit être une femme ordonnée et rangée, tenant bien un ménage. C'est une si grande qualité, dans la vie en commun l'exactitude. Ah ! ce n'est pas par là que brillait ma pauvre femme. jamais prête, jamais à l'heure. Toute ma vie, il m'a fallu l'attendre, tandis que celle-ci.

Mais qu'est-ce que je dis ?... Eh bien, c'est joli ; je me prends à me remarier sur la tombe même de ma femme.

Après tout, n'est-ce pas un hommage ?... N'est-ce pas avouer qu'elle m'a rendu la vie si douce, qu'il ne m'est plus possible de vivre seul maintenant.

Non, ce que je fais n'est pas bien, je devrais changer mon heure.

Changer mon heure !... mais pourquoi ?... elle m'est très-commode cette heure. Est-ce ma faute si c'est l'heure de la veuve ?... Pourquoi vient-elle à mon heure, ce n'est point moi qui viens à la sienne.

Pauvre femme !... est-elle à plaindre. j'ai lu sur la tombe le nom de son mari et je me suis renseigné. c'est tout un roman son histoire. Son mari est un officier de marine parti presque le jour de ses noces. Les parents se souciaient peu du mariage, le prétendu avait plus d'amour que d'argent ; ils auraient voulu de la fortune, car elle a une jolie dot et de belles espérances. une jolie dot et de belles espérances, ça ne nuit pas pour entrer en ménage. « L'amour, dit le proverbe, ne fait pas bouillir la marmite. » Mais la demoiselle tenait à son marin. elle a bonne tête. Elle refusa donc les plus beaux partis et menaça d'entrer au couvent. Ce ne fut qu'après une épreuve de deux années que son père céda devant une volonté si ferme. Les amoureux avaient à peine arraché ce consentement que le fiancé reçut un ordre de départ. Ils voulurent se marier pour avoir le droit de s'aimer, de s'écrire, enfin pour être engagés l'un envers l'autre, devant Dieu et devant les hommes, jusqu'à la mort. Le jeune officier partit, passa deux ans au Sénégal et revint mourant d'une maladie de foie. De nom, c'est une veuve ; en réalité, c'est une jeune fille. Elle est vraiment ravissante. elle me rappelle ma pauvre femme dans notre lune de miel. il y a longtemps de cela. Elle avait été fort gentille. mais sa beauté passa très-vite ; c'est le sort des blondes. parlez-moi d'une brune comme la veuve ; la beauté des brunes est plus résistante. Elle portait bien plus que son âge, ma chère femme, quand je la perdis.

C'était une bonne créature, mais terriblement fanée ; il m'a fallu de la vertu pour ne pas lui être plus infidèle. A peine de temps à autre un petit coup de canif, j'y mettais une discrétion. et jamais dans la ville ; j'allais à Paris faire mes frasques. d'ailleurs jusqu'à sa maladie, j'ai toujours rempli

très-convenablement mes devoirs auprès d'elle. sans reproche, elle était passablement exigeante.

Ah je l'aimais bien. de bonne amitié. car près d'elle les désirs des sens n'étaient guère satisfaits. Je suis bien conservé, moi, et j'ai besoin d'une jeune femme.

Jolies réflexions près de celle qui fut pour moi une compagne si dévouée. un caractère détestable, par exemple, et jalouse !... un vrai tigre. souvent je n'avais pas chez moi la vie d'un chien.

Elle a l'air très-doux cette veuve et doit avoir un charmant caractère. un bon caractère, ça lui manquait bien à ma pauvre défunte. un bon caractère, c'est tout dans un ménage On ne fait pas toujours l'amour et l'on vit toujours ensemble. Bien sûr cette veuve est la douceur et la patience mêmes. Elle doit être surtout aimante. Elle pleure si sincèrement son mari. comment ne pas être touché de sa fidélité.

N'est-ce pas pour moi un exemple et un reproche vivants que cette veuve inconsolable... Je viens ici machinalement. pour ne pas dire avec une pensée inavouable. Partons d'ici, partons, avant son arrivée. ma conduite est honteuse.

Le convoi s'écoule. allons-nous en avant de la revoir, sans cela, je resterais encore.

C'est trop tard. : . La voici, je n'ai pas le courage de fuir.

## SCÈNE II

### LA VEUVE, LE VEUF

#### LA VEUVE

*Elle porte un arrosoir et un bouquet et s'agenouille près d'une tombe).*

Encore ce monsieur !... c'est à croire qu'il vient pour moi, c'est agaçant. Est-ce vraiment in lieu pour admirer une femme et lui faire la cour ?... Il me regarde avec une attention qui ne trouble dans mes prières. Je ne puis changer mon heure cependant, cette heure m'est rop commode. En vérité, je ne puis faire dépendre mes habitudes de celles du premier venu. Il a 'bien le droit de venir quand il lui plaît, le cimetière est à tout le monde. Qui me dit d'ailleurs qu'il songe à moi ?... Sa douleur a l'air si profonde et si vraie, il est bien : probable que je ne l'occupe guère. mais ce n'est pas le moment de s'abandonner à des réflexions de ce genre, prions.

## LE VEUF

Pauvre enfant !... une vie brisée. comme la mienne. Après tout, n'ai-je pas été un born mari ?... Ne l'ai-je pas rendue heureuse ?... Elle est morte heureuse. autant qu'on peut l'être quand on meurt. Pourquoi est-elle morte !... Ce n'est pas de ma faute. les médecins ne lui on pas manqué. ni les bons soins non plus. Je ne serais pas seul. ma cuisinière me vole. ma garde-robe est mal tenue, mon linge déchiré ma maison en désarroi. Il me faut déjeuner e dîner en célibataire. Est-ce ennuyeux de manger seul ! sans doute nous nous querellions souvont, mais ça faisait passer le temps. Le soirées sont d'une longueur. Ah, c'était bien autrement quand j'avais ma pauvre femme. Presque tous les soirs, il est vrai, je la laissai pour aller au cercle. n'importe, au moins ei rentrant, je trouvais bon visage. quand elle n'était pas de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait souvent. Ah, c'était un bien bon temps, celui où j'avais ma pauvre femme. un joli intérieur, toute en ordre. tandis que maintenant. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous pris ma femme !... si encore elle m'avaitlaissé un enfant. Comme c'est triste un ménage sans enfant : ça nous a toujours manqué. J'avais des entrailles de père. J'aurais tant aimé à voir un joli bébé sauter à califourchon sur mes genoux.

## LA VEUVE

C'est un bien brave homme. Sa femme – Dieu la bénisse ! – le menait par le bout du nez..\*. Chez lui, il n'avait la parole que pour dire ; *oui*. Il en avait une peur ! jamais il ne lui eût rien refusé. Une belle position. très-considéré, très-riche et pas d'enfants 1. pas d'enfants !... c'est donc un jeune homme, tout veuf qu'il est. et puis il ne navigue pas lui. j'ai été bien avancée d'épouser un marin., , j'ai été mariée si peu, si peu. mais si peu que ce soit, cela suffit pour me classer parmi les veuves, hors des jeunes filles par conséquent. une veuve, si jeune qu'elle soit, est une précieuse porcelaine fêlée. Les hommes, avant tout, demandent à une femme son premier amour. il n'y a rien à y faire, c'est leur idée. Dans ma situation il faut savoir faire un sacrifice. il est mur, mais bien conservé, avec cela de la distinction, des manières aisées. Que c'est ennuyeux l'isolement ! et la liberté est si douce chose ; depuis que je suis rentrée chez eux, mes chers parents voudraient me traiter encore en petite fille. C'est à peine s'ils ne trouvent pas mauvais que j'aïlle sans chaperon au cimetière. au cimetière. c'est vrai, j'y suis, je l'avais oublié.

Oh, pardonne-moi, mon chéri, mon unique amour, toi à qui j'ai donné la fleur de ma jeunesse. Pourquoi es-tu là, sous cette pierre, que je sois à jamais privée de tes baisers. Hélas !... je n'ai fait que passer dans tes bras, mais j'y ai trouvé une inoubliable ivresse. Dans mes longues nuits, sur cette couche que tu as un moment partagée, tout mon être t'appelle et mes bras te cherchent encore. je sens tes lèvres sur mes lèvres. Ah, je t'aime toujours, mon bien-aimé.

*(Elle pleure),*

## LE VEUF

Elle pleure. Quel cœur noble et sensible !... jamais je ne l'ai vue ici, sans qu'elle versât des larmes. Ce spectacle m'émeut et je sens ma paupière humide. Oh oui, la mort est une séparation cruelle. moi aussi, j'aimais la chère compagne de ma jeunesse, j'aurais voulu vieillir avec elle., chaque année resserrait nos liens. Au fond, je l'aimais .mille fois plus avec ses quelques cheveux gris que je ne l'avais aimée avec tous les attraits de la fraîcheur. Elle était si bonne, si tendrement attentionnée. Elle prévenait mes moindres désirs. Oh non, rien ne pourra combler la vide de sa perte. n'ai-je

point passé près d'elle mes belles années, alors que j'avais cette plénitude de force et de vie, cette puissance d'amour, cette énergie du corps et de l'âme que je ne retrouverai plus. Mais qu'est-ce que l'amour auprès de cette affection sainte fondée sur une estime vieille de tant d'années. L'amour des sons s'épuise, l'amour de la beauté se lasse, l'union formée dans une lutte commune contre les épreuves de la vie ne s'altère jamais. Les débuts de ma carrière ont été pénibles, elle m'a donné plus d'un bon conseil. Avant de réussir, j'ai essuyé plus d'un revers ; comme elle savait me consoler, me rendre le courage. Oh, je donnerais tout pour la voir encore me sourire. Je serais heureux, pauvre près d'elle, car elle m'a aimé dans l'infortune, comme elle m'aimait dans la prospérité.

*(Il pleure).*

## LA VEUVE

Il pleure. le cœur saigne à voir un homme pleurer ainsi. Jo me sens prise malgré moi, de pitié pour cette douleur poignante... Si je pouvais aimer encore, je l'aimerais cet homme si reli gieux dans lu culte du souvenir. Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?.. J'entends d'une affection loyale, honnête. non pas avec cet amour dont j'ai goûté pour jamais les voluptés indicibles.

N'est-ce pas ce.qu'il me faudrait ?... Abattue par la ruine de tous mes rêves d'avenir, de toutes mes espérances, je n'aspire plus au délire de la passion, mais je m'appuierais sur un digne compagnon pendant le reste de mon existence désolée. et puis une femme a des devoirs à remplir. une femme doit être ou religieuse ou mère. mère !... avoir des enfants, les gâter, les dorloter, baiser leurs petites joues roses. Il n'y aurait que l'amour maternel qui put combler l'abîme que je sens en moi. S'il avait au moins laissé dans mon sein un souvenir, je me serais consacré tout entière à ce fruit d'un bonheur éphémère.

A quoi me servent jeunesse et beauté ?... je ne me consolerais jamais, mais j'ai besoin de plaisirs, des distractions du monde. j'ai besoin de briller, d'être admirée. Je ne puis m'enterrer toute vive, dans cette tombe. diamants, dentelles, équipages, cela m'occuperait, tuerait le temps.

Oui, j'ai des désirs effrénés de luxe, d'élégance ; mais je donnerais tout, fortune, beauté, jeunesse pour un baiser de lui. un baiser de lui et mourir, si cela se pouvait, j'accepterais bien vite. Pourquoi ne sommes-nous pas morts tous deux dans un baiser ?... Mais que puis-je ?... Toutes les larmes, tous les deuils, toutes les prières ne le ressusciteront pas.

## LE VEUF

C'est plus fort que moi, cet air tiède des premiers jours d'été, ces parfums de fleurs, ce gai soleil dont les rayons me pénètrent, la vue de cette femme éplorée allument mes sens. Partout une exubérance de vie au milieu de ces tombes. Le rouge-gorge, perché près de moi, la poitrine gonflée, lance joyeusement ses notes ravissantes ; le rossignol module dans les cyprès ses amoureuses mélodies ; la tourterelle roucoule dans les grands ormes. Tout ici chante une hymne aux noces de la nature. et moi.

Moi, je sens que mon cœur n'est pas refroidi, qu'il est capable d'aimer encore.

Je veux lui parler à cette femme si attrayante sous ses vêtements de deuil. Je veux lui offrir mon nom, ma fortune, c'est bien quelque chose au temps où nous vivons.

A défaut du charme perdu de la jeunesse, n'ai-je pas le prestige de l'homme mûr dans une situation élevée ?... Et je l'aime. Pourquoi se mentir à soi-même. N'est-ce pas elle qui m'appelle ici ?... La coupe est pleine, la passion l'emporte ; à n'importe quel prix il faut que je lui parle.

## LA VEUVE

Je ne puis me le cacher, ses regards incessamment fixés sur moi me disent assez qu'il m'aime. Et, si longtemps le besoin de pleurer mon cher mort, avec tout le désespoir d'une âme éperdue, m'a conduite à m'agenouiller près de ce tombeau, puis-je nier que je viens pour lui maintenant ?... Oui, je l'aime. Pourquoi ?... Je n'en sais rien. Est-ce que l'on sait pourquoi l'on aime ?... Probablement parce que l'avais besoin d'aimer

et qu'il s'est trouvé là. il n'est plus jeune. je n'en suis que plus sûre le trouver en lui une affection solide. Je le sens, je serais gâtée, choyée. Il brûle d'envie de me parler, je ne demande qu'à l'écouter. c'est clair comme le jour, une mutuelle attraction nous entraîne. notre situation étrange aujourd'hui, demain sera ridicule, après demain grotesque. Comment faire pour entrer en matière ?... Bon !... que je suis maladroite !... voilà que j'ai renversé mon arrosoir. C'est bien lait. J'ai l'air d'une grande niaise, voilà en que c'est que de se laisser aller à des rêveries vraiment peu convenables en ce lieu.

#### LE VEUF

Madame veut-elle me permettre de lui offrir mon arrosoir encore à peu près plein et d'aller remplir le sien chez le garde du cimetière.

#### LA VEUVE

Mille fois merci, monsieur, je ne voudrais pas vous donner cette peine. c'est à moi à supporter les conséquences de ma maladresse.

#### LE VEUF

Je vous en prie, madame, veuillez agréer ce léger service d'un homme qui n'est pas tout-à-fait pour vous un inconnu, puisque les mêmes chagrins nous réunissent si souvent dans ce lieu de tristesse.

#### LA VEUVE

Votre offre est faite, monsieur, avec trop de bonne grâce pour être rejetée.

#### LE VEUF

Veuillez croire, madame, que je suis tout à votre service.  
(Bas) Enfin la glace est brisée.

## SCÈNE III

### LA VEUVE (seule)

C'est vraiment un homme comme il faut, sa voix est sympathique, il a l'habitude du monde et se présente bien. un pareil mari ferait \_onneur, on serait fière à son bras. On ne este pas veuve à vingt-cinq ans, vraiment, je irais folle de laisser échapper une occasion areille. J'ai très décemment pleuré mon mari,

ne peut gémir toujours. Le monde, avec ui il faut compter, n'aura aucun reproche à me ire. Je suis ma maîtresse et n'ai personne à onsulter. Ma famille d'ailleurs ne peut être que uttée de cette alliance.

Et toi, mon chéri, toi qui dors sous cette erre, si, du haut du ciel, tu vois ce qui se asse ici-bas, tu n'en voudras pas à ta petite mme, n'est-ce pas ?... Que désirais-tu avant ut ?... qu'elle fût heureuse. Non, mon bien-mé a l'âme trop haute pour exiger que je 'ensevelisse dans un deuil éternel.

Ne t'ai-je pas aimé de tout mon cœur. Si eu m'avait choisie la première, serais-tu resté ns consolation toute ta vie ?... Sois juste, te rais-tu condamné à un pareil sacrifice ?...

Et cependant, à cette pensée de mariage, algré moi je frémis. Il me semble que je is coupable) que je vais commettre une action mteuse, que l'infidélité au mort est un adultère mme s'il était vivant. mort ou absent, n'est-

pas la même chose. La séparation est un eu plus longue, voilà tout.

Il me semble que, la première nuit de mes noces, je sentirai son souffle sur mon visage. que je verrai son regard percer les ténèbres et se fixer sur moi. que son spectre immobile prendra possession d'un coin de la chambre nuptiale. malgré moi le remords m'opprime. l'idée de cette nuit me pénètre de dégoût ou d'effroi. C'est affreux. Il ne m'a rien demandé, je ne lui ai rien promis ; mais, dans ses yeux mourants, il y avait une muette prière. Sa

dernière pensée, j'en ai l'intuition maintenant, fut à la jalousie. Il se demandait si peut-être un autre ne me posséderait pas un jour.

C'est si naturel. moi aussi, à cette idée qu'il aurait pu presser une autre femme sur sa poitrine, dans ma rage jalouse, je préfère le voir mort.

Mais les morts n'ont pas nos sens ni nos passions mesquines. ils doivent avoir pour nos faiblesses une douce indulgence, une tendre pitié

Et si un jour on se retrouve.

Oh ! la divine sagesse doit avoir prévu tout cela.

Les morts sont les bien-aimés de Dieu. Le monde est aux vivants, ils ne sauraient troubler par leurs actes d'ici-bas, la souveraine béatitude de ceux qui ne lui appartiennent plus.

Oh mon chéri, tu sais si j'ai été à toi, toute à toi, corps et âme. Quand tu es mort, j'ai souhaité de mourir, et si Dieu m'avait écoutée, je reposerais près de toi. Dieu n'a pas voulu de moi, il m'a condamnée à vivre ; il sait ce que j'ai souffert. puis, avec le temps, mon désespoir s'est apaisé et je trouve la vie bonne maintenant.

Il revient.

Vraiment c'est odieux ces amours de cimetière près de celui à qui on a juré un amour éternel.

Oui, mais je n'avais jamais songé que je pouvais le perdre.

Mon Dieu, pardonnez-moi.

Ah ! j'en rougis de honte, c'est mal ce que je fais.

C'est mal, c'est mal sans doute. mais est-ce ma faute si mon sang brûle, si ma chair frissonne. n'est-ce pas Dieu lui-même qui fait couler dans nos veines ces ardeurs. il est dur d'en être privée, quand on a connu les douceurs du mariage. C'est si bon de reposer sur le sein d'un homme dans lequel on a foi.

Oui, l'ivresse des sens dévore, quand on s'est abreuvée une première fois à cette coupe empoisonnée. Pour mon cœur, pour le salut de mon âme, pour calmer les indomptables agitations de tout mon être, il me faut un mari.

Le voici. ne laissons point paraître le désordre de nos pensées.

## SCÈNE IV

### LE VEUF, LA VEUVE

#### LE VEUF

Voici votre arrosoir, madame.

(bas) C'est bien quelque chose de lui adresser la parole, mais il y a loin d'un arrosoir à une déclaration d'amour. il me semble que toute son eau coule le long de mon échine.

#### LA VEUVE

Je ne sais vraiment, monsieur, comment vous remercier.

#### LE VEUF

Oh ! madame, ça n'en vaut pas la peine. S'il se présentait une occasion où je pusse vous être d'une utilité plus réelle, veuillez songer, madame, à votre serviteur.

#### LA VEUVE

Je vous suis infiniment reconnaissante, monsieur. Quand on est veuve, sans appui, on est sensible à toute marque de sympathie.

#### LE VEUF

Si vous saviez, madame, combien votre sort me touche. Hélas !... qui peut mieux connaître que moi toute l'horreur de l'isolement. Vous ne l'ignorez pas, madame, ma situation est analogue à la vôtre.

#### LA VEUVE

Aussi, monsieur, ai-je souvent partagé vos peines.

LE VEUF

Comme moi, madame, j'ai partagé les vôtres.

LA VEUVE

Il faut les avoir souffertes, pour comprendre de pareilles douleurs.

LE VEUF

Oui, aimer est une douce habitude, dont on a peine à guérir.

LA VEUVE

Si l'on en peut guérir.

LE VEUF

Plus on a aimé, plus on a soif d'aimer encore.

*(bas)* Tant pis. je brûle mes vaisseaux. mais comment faire ?... Ah, j'y suis. quand on est embarrassé on invoque la Providence. il faut bien qu'elle soit bonne à quelque chose, une fois par hasard.

*(haut)* Madame, la Providence nous a accablés tous les deux ; ses desseins sont insondables et nous n'avons qu'à bénir la main qui nous frappe. Mais en nous réunissant, après une si terrible catastrophe, près de tombes voisines, peut-être a-t-elle voulu que nous nous aidassions mutuellement à porter notre fardeau. Madame, j'ai pris ici pour vous la plus profonde estime, seul sentiment qu'il me soit permis d'éprouver. l'isolement vous pèse sans doute, il m'est insupportable. On a plus de courage à deux ; on souffre moins, quand on partage sa souffrance avec un ami. Laissez-moi vous offrir de lier ma destinée à la vôtre.

LA VEUVE

D'un homme comme vous, pareille offre est flatteuse. mais j'ai des parents, monsieur.

## LE VEUF

Autorisez-moi à me faire présenter chez madame votre mère ; je serai au comble de mes vœux.

## LA VEUVE

Ma mère, j'en suis convaincue, monsieur, sera fort aise de recevoir un galant homme.

# LE CHATEAU DE TRÉMAZAN

## I

- Faut-il que je sois folle !
- Je vous jure, madame la duchesse, n'en avoir jamais douté.
- Venir dans un coin perdu de la Bretagne, en compagnie d'un évadé de Charenton, se promener dès cinq heures du matin dans la rosée !...
- Quand on est vertueux on aime à voir lever l'aurore.
- Regarde, je suis crottée comme un barbet.
- Madame la duchesse, est en effet, quelque peu crottée, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais, grâce à la rosée, je n'ai cessé de voir une jolie jambe surmonter le pied le plus mignon. La crotte est un prétexte inventé par la Providence pour montrer une jolie jambe, et, comme je regardais trop à vos pieds et pas assez aux miens, je n'ai pas manqué une mare.
- Oui, pour m'éclabousser...
- Soyez indulgente ; est-ce ma faute si vous montrez un bas bien tiré ?... On ne connaîtra jamais l'influence d'un bas bien tiré sur le cours des choses dans ce monde et dans l'autre. combien de gens ont monté les degrés de l'échafaud, combien d'autres gémissent dans les flammes de l'enfer pour un bas bien tiré !... Mais voyez la belle matinée. Fait-il frais et bon à cette

heure !... Regardez le ciel bleu, la mer calme, azurée comme le ciel, les côtes déchiquetées, les écueils bruns avec leur chevelure verte. Les goëmons étalent leurs grasses et larges feuilles vert-pomme, olive, ou d'un pourpre éclatant. La jambe de madame la duchesse agrmente ce paysage sévère, et si l'herbe n'étincelait pas si richement des perles de l'aurore, comme le cambodgien aux pieds de son roi, je me jetterais à plat-ventre pour baiser cette ravissante bottine. Mais ouvrez vos yeux tout grands, nous arrivons.

– Quoi ! c'est pour me montrer ce vieux tas de moëllons que tu m'as fait lever avant que le diable ait passé ses chausses !... Quelles sont ces piles de cailloux ?

– C'est le Château de Trémazan.

– Quelle monomanie de ruines !

– Oui, j'aime les ruines. elles m'attestent combien le passé est trépassé.

– Ça, pas de politique !... Seigneur Dieu ! comment ai-je pu m'énamourer d'un républicain ?

– Les républicains ont un cœur comme les gens blasonnés.

– J'en connais du moins un fort galant.

– Dites *aimant*, ce sera plus vrai. Tout compte fait, vous plaignez-vous de votre promenade ?

– Du tout. Je ne puis nier le pittoresque de ces lieux ni leur grandeur sauvage. J'aime le contraste de ce toit de chaume, avec l'épais rempart contre lequel il s'appuie, ce bastion transformé en étable, ces fossés pleins d'iris et ces saules qui semblent pleurer une grandeur déchue. partout le lierre poétise ces monceaux de granit. d'un côté la bruyère, de l'autre la mer hérissée de dangers blanchis par la houle. Dominant le tout, le vieux donjon, bâti sur une croupe de rochers, dresse vers le ciel ses orgueilleuses murailles. La nuée de corbeaux nichant dans les mâchicoulis et les crevasses donne à ce riche spectacle un cachet de tristesse et de vague terreur.

– Oui. Les corbeaux ont cet odieux privilège de remplir d'horreur leurs lieux de prédilection. Ils habitent volontiers les vieux châteaux en souvenir du moyen âge. Le moyen-âge fut le bon temps des corbeaux. Alors les vilains pendaient aux arbres comme les glands, et les yeux de pendus sont

pour les corbeaux une friandise. C'était le bon temps des massacres, il y avait des cadavres à foison dans les champs. C'était le bon temps des corbeaux.

– Cher ami, cette allusion aux robes noires, sous prétexte de corbeaux, ne me paraît pas du meilleur goût. Sans doute, il y a sur ce château quelque légende ?

– Bien entendu.

– Asseyons-nous sur cette dalle et conte.

– Cette dalle est aussi dure que l'âme des anciens chevaliers de ce castel.

– L'herbe est toute mouillée. Je ne puis cependant pas ici m'asseoir sur tes genoux.

– Eh bien, va pour la dalle.

– Je t'écoute.

– Dans ce manoir, un seigneur nommé Guy vivait avec sa sœur la belle Aude. Guy était arien, Aude catholique. Un soir, en rentrant au château, Guy trouva sa sœur à ce lavoir où flottent les larges feuilles en cœur et les majestueuses fleurs blanches des nymphœa. Aude rinçait le linge de la famille.

– Tu dis ?

– C'est la légende. Dans ce temps-là les duchesses lavaient leur linge ; aussi en changeaient-elles rarement – ceci est l'histoire – la propreté est un vice moderne, demandez à Louis Yeullot. Aude laissa son linge pour débiter un sermon. Il s'éleva entre la belle laveuse et le chevalier une discussion théologique. Guy maniait mieux l'épée que la dialectique, de plus il était rageur. Or, personne ne l'ignore, rien n'échauffe la bile comme la théologie.

– Et la politique.

– Guy défendait sa cause avec d'autant plus d'ardeur qu'il n'y comprenait rien. En ces matières, moins on se comprend plus on se passionne, c'est la règle – à ce sujet consulter les conciles. Aude cependant démontra, clair comme le jour, que le Fils est consubstantiel au Père. Le chevalier, à court de bonnes raisons, tira sa bonne lame et trancha la tête de la parleuse.

– Il était un peu vif.

- Le niais ignorait toute la vitalité d’une langue de femme.
- La plaisanterie est surannée, et ne fait pas honneur à ton esprit d’invention.
- Les grandes vérités sont de tous les temps. ne me pincez pas, c’est la légende. Aude, en cette occurrence, loin de perdre la tête, la ramassa et continua son discours. Après un premier moment de surprise, Guy prêta l’oreille au sermon de la tête coupée. Il y avait alors autour du château quantité de violiers blancs ; quand la tête de la martyre tomba, les violiers devinrent rouges. Et, depuis lors, ils restèrent rouges pour l’édification des incrédules.

Mais, en 89, ils moururent. Ce changement dans la couleur des violiers acheva de convaincre Guy de la consubstantialité du Fils. Il comprit qu’il avait eu la main légère, se repentit, fonda un monastère et fut canonisé. Car, dans le bon vieux temps, c’était un excellent moyen pour être canonisé de tuer père et mère, comme saint Julien, et de se repentir après. Dans notre siècle dépourvu de poésie, on envoie à l’île Nou des gens qui auraient pu devenir l’ornement du calendrier. Jadis, après un mauvais coup on se faisait moine. Guy fonda donc un monastère qui, plus tard, devint la célèbre abbaye de Saint-Mathieu, dont nous irons voir les débris près du Conquet. De Saint Mathieu, on jouit d’un coup d’œil superbe : devant soi les îles de Molène, de Beniguet, d’innombrables écueils. à droite, la pointe à pic de Corsen – l’anse de Portzmauguer, nom du capitaine du premier vaisseau à trois-ponts qu’ait possédé la France, la Cordelière. Portzmauguer (baptisé par l’histoire du nom de Primauguet) laissa dériver sur l’amiral anglais la Cordelière dévorée par l’incendie. Sur le gaillard d’arrière, après s’être cramponné à l’ennemi avec ses grappins d’abordage, il assista au milieu des flammes à l’embarquement de ses hommes, à l’embrasement de l’amiral anglais. Quand il eut joui de l’inévitable perte de son adversaire, Portzmauguer se jeta à la nage, mais le poids de son armure le fit couler. – A gauche les rochers du Toulinguet qui, selon le point de vue, représentent un lion accroupi ou la harpe renversée d’une géante – au loin les Tas de Pois, grands cônes aigus s’élançant du sein de l’Océan – puis le goulet – que sais-je encore !... mais revenons à notre moine : à la suite d’une longue prière, une auréole lumineuse se fixa sur sa tête et comme feu, en breton se

dit Tan, il fut appelé Tan-Guy. La famille adopta ce nom populaire. Telle est l'origine des Tanguy du Châtel.

– C'est tout ?

– Que voulez-vous de plus ?

– Encore une légende.

– Suis-je passé à l'état de nourrice ?

– Non, bébé, mais j'aime les contes comme les enfants.

– Voyez-vous cette pointe basse et sablonneuse qui s'avance vers un îlot de gros rochers bizarres.

– Oui, avec un peu de bonne volonté, on y retrouverait tous les monstres de l'apocalypse.

– Là s'élevait une cabane de pêcheur, où une pâle jeune fille attendait sa dernière heure. Pas un souffle ne troublait les airs, la nature se recueillait au départ d'une âme sainte. Des cierges éclairaient le visage de la mourante. La mère disait en pleurant : si belle et d'un cœur si pur, mourir ainsi souillée !...

Le père arrachait ses longs cheveux gris en murmurant des paroles de vengeance. La pauvre enfant essayait de les consoler :

« No pleurez pas, disait-elle, mon père ; ma mère no pleurez pas. Votre fille ne pouvait vivre avec une tache au front. Dieu m'appelle à lui, que son saint nom soit béni !... Dans le ciel, je prierai pour vous. Sainte Vierge ! le froid me gagne, mon père, ma mère, embrassez-moi.

Elle murmura une prière, croisa les mains sur sa poitrine et ferma les yeux. Les soupirs des flots se mêlaient aux chœurs des anges.

– Tu parles avec la componction d'un Révérend Père.

– On ne conte pas une légende comme un scandale des Tuileries.

– Continue. cette histoire m'édifie.

– On porta sa bière couronnée de roses blanches de l'église à la tombe. Tous pleuraient. De la terre jetée sur son cercueil jaillit un beau lys blanc. Un vieux sonneur entonna ce chant funèbre :

« Il est mort le lys des vallées, un vent impur l'a couché sur le sol et l'a flétri jusque dans ses racines. Il est mort le lys des vallées, la main du crime l'a brisé et jeté dans la fange ; mais son parfum est monté au ciel. là, trône un Dieu vengeur. Si le lys des vallées n'embellit plus nos prairies, il étoile

sa blancheur dans leur paradis, près du ruisseau de vie aux pieds du Tout-Puissant. »

– Vrai, ils parlent comme cela tes sonneurs ?

– Beaucoup mieux. le sonneur est le poète breton. A voir nos paysans sales et grossiers, on ne se doute guère combien leur poésie est parfois alambiquée. Depuis lors, l'hiver, le vent, la neige n'ont pas empêché le lys de fleurir sur la tombe de la fille du pêcheur.

– Tu l'as vu.

– Ni moi ni personne. Le beau mérite de croire quand on voit !... Mais tout le monde y croit précisément parce que personne ne l'a vu et que c'est contraire au sens commun. De vrais bandits entouraient alors le seigneur de Trémazan abhorré dans toute la contrée. L'héritier justifiait le proverbe breton : Lawik est le fils de son père. C'est en assouvissant sa passion brutale qu'il a tué la jeune fille de Landunevès.

Lo vieux Tanguy, avare et rapace, possède d'immenses trésors accumulés par des moyens barbares. Il appelle les roches de Portzall *ses perles*, et la Basse-Brividic *son diamant* ; celui-ci vaut, dit-il, à lui seul, tous les fleurons de la couronne de Bretagne. En effet, dans les nuits sombres, il emploie mille ruses pour entraîner les navires sur ces écueils. Il fait promener sur la grève une vache portant un fanal à l'une de ses cornes ; une corde relie l'autre corne à l'un des pieds de devant et fait boiter la vache. Les navires, trompés par cette lueur à la marche cahotante qu'ils prennent pour le feu d'un bâtiment allant au roulis, s'approchent de la côte et couvrent bientôt la mer de leurs épaves. Tanguy s'empare des trésors apportés par les vagues. Mais si les flots entraînent sur cette plage inhospitalière quelque naufragé vivant, le vieux seigneur le leur rend pieds et poings liés en disant : « Part égale : à moi le butin, à la mer les cadavres. »

– Ce vieux Tanguy était un fier coquin.

– C'était un homme du bon vieux temps, un homme de foi. il faisait pendre ses manants pour un rien, mais il n'aurait manqué ni une messe, ni un pèlerinage. Comme tous les bretons, Tanguy détestait l'anglais le *saxon*, comme ils l'appellent. Aussi le baron ne se posséda pas de joie quand le cri de *Guerre au Saxon !* vola de montagne en montagne. Il arma dans Portzall une forte galère pour son fils, car l'épée devenait trop lourde pour son bras.

Il s'écoula des mois, pas de nouvelles d'Angleterre.

Le soleil plongeait dans la mer ; de sa haute tour, Tanguy interrogeait l'horizon d'un œil humide – le diable pleure, paraît-il, quelquefois. Un vent frais et léger caressait les flots, une voile se détache d'abord comme un point à perte de vue sur le ciel rouge. elle avance avec vitesse. Avant les ombres du soir, Tanguy peut reconnaître sa galère battant aux mâts des signaux de triomphe : bonne santé, gloire et butin. Puis le vent tombe, le calme se fait. Soudain un nuage noir comme un drap mortuaire couvre le ciel. Bientôt la tempête se déchaîne avec furie. Sur la plage à peine esquissée dans les ténèbres, le seigneur de Trémazan aperçoit une lueur vacillante ; il appelle ses gardes et crie l'angoisse et la rage au cœur ;

« Quel est ce feu de l'enfer ?... Qu'on l'éteigne dans le sang des misérables qui tendent un piège à mon fils !

Et le baron cherche à percer le voile de la nuit pour découvrir le navire en péril.

Depuis longtemps les messagers sont partis, toujours la fatale lumière marche en cahotant sur la grève.

Enfin voici les gardes de retour, mais la lumière ne cesse de briller.

« Qu'y a-t-il ? crie le vieillard furieux. Pourquoi ce fanal du démon n'a-t-il point disparu ?

« C'est bien un fanal du démon, répondent les archers à demi-morts de peur ; il est attaché à la corne d'un grand taureau noir, conduit par une jeune fille vêtue de blanc, tenant un lys à la main. C'est le lys de Landunevès.

« Imbéciles ! hurle le vieux seigneur.

Il descend de sa tour et court au rivage aussi vite que le lui permettent ses forces abattues.

La jeune fille au lys guidait le grand taureau noir.

Soudain une montagne d'écume roule un cadavre aux pieds du vieillard. Alors une longue traîne de flamme lancée par le fanal mystérieux éclaire soudain la grève ; le baron s'affaisse en murmurant : mon fils !

– Cette légende lugubre a le tort de ressembler terriblement à celle du père Egée.

– Levons-nous. J'ai peur pour vous de la fraîcheur de ce gazon humide.

– Tu as raison, marchons un peu.

– Parlons sérieusement par extraordinaire, êtes-vous aussi folle qu’il vous plaît de le dire ?... Sans doute, vous battez la campagne avec un ennuyeux personnage. mais combien votre santé s’est améliorée par l’excellente habitude de vous lever avec le jour.

– Je ne puis dire le contraire. aussi j’essay de te prouver ma reconnaissance par une affection sincère

– Vous me rendez ce que je vous ai donné. N’est-il pas bon de sentir le matin le parfum faible et doux des ajoncs, les saines odeurs marines, les émanations de miel des blanches fleurs du sarrasin ? Depuis votre adieu à la vie du high-life, vos traits se sont reposés, les couleurs de la santé sont revenues. nos longues promenades vous ouvrent l’appétit, et votre ami ne désespère pas de vous voir bientôt rouge, robuste, hâlée comme une paysanne.

– C’est vrai. Je me porte bien et je suis heureuse avec toi. jamais je n’ai été si heureuse.

– Qui pourrait troubler notre bonheur ? Le duc mène à Deauville une vie d’enfer. Quand je le rencontre, je crois toujours qu’il va me sauter au cou en me disant : cher ami, que ne vous dois-je pas pour un aussi grand service !... Vous vivez tranquillement sous le chaperon de votre vénérable tante dont les cheveux rappellent la neige des volcans. Mais la baronne, pleine de tact et d’esprit, sait sauver les apparences. Pauvre femme ! ses faveurs la ruinent ; elle n’en reste pas moins toujours grande dame. Votre fille ne saurait être en meilleures mains, elle l’élève admirablement. Rien, paraît-il, ne fait mieux comprendre le prix de la vertu que de ne la point pratiquer :

– Tu es dur pour ma tante, elle m’aime bien.

– Qui ne vous aime ? – à part le duc.

– Oh ! je le lui rends bien.

– Votre tante a un tempérament d’artiste. Elle est splendide, quand elle pose sur le piano ses belles mains ; elle rayonne d’inspiration, c’est une vraie amante de l’art. Pour rendre les passions, il faut les ressentir, aussi trop souvent l’artiste est-il vicieux ou triste.

– A ce prix, tu devrais être artiste, car tu sembles absorbé par le spleen. Avoue-le, si je te dois la santé, tu me dois un peu de gaîté. Tu ne m’as jamais dit la cause de cette grande tristesse.

– Je n’ose.

– Cette preuve de confiance me fera grand plaisir.

– Une étrange maladie m’accable, car c’est une maladie cette absorbante et inutile recherche du grand problème. Cette affection m’a torturé dès l’enfance. Voici comment j’en ressentis les premières atteintes : Non loin de la maison paternelle, attiré par les pâquerettes, je me roulais sur un gazon frais et court. Tout-à-coup, près de moi, une grosse guêpe noire et jaune terrassa un grand cousin et lui saisit la tête entre ses mandibules. Le pauvre cousin se débattait dans d’horribles souffrances. L’autre impassible, aux grands yeux immobiles – depuis on m’a appris que ces gros yeux se composaient de milliers d’yeux – avait enfoncé sa trompe dans le corps de sa victime et pompait les humeurs de la malheureuse bestiole encore vivante. Si j’avais à figurer le destin, je le représenterais sous la forme d’un de ces insectes si formidablement armés qui accomplissent leur œuvre de mort avec une indifférence si parfaitement implacable.

En rentrant à la maison, je demandai pourquoi les grandes mouches noires et jaunes dévorent les cousins. On ne répondit rien qui satisfît l’enfant ; l’homme a remué depuis bien des livres sans être satisfait davantage. Depuis lors j’éprouve dans le cerveau des douleurs atroces. Est-ce hallucination ou démence ?... Je sens sur ma chair un grand insecte noir et jaune ; il m’enfonce ses mandibules dans le crâne, sa trompe pénètre dans ma poitrine jusqu’au cœur, et je sens s’agiter sur mes lèvres les pulpes du monstre. c’est horrible.

– Cette vision te poursuit encore ?

– Oui, encore. Quand elle me laisse un instant de répit, c’est pour revêtir une forme nouvelle. J’avais dix-neuf ans. Au crépuscule, nous avions mouillé aux Gallapagos devant une baie, dont un bas-fond nous interdisait l’accès. Avant le jour, des bruits étranges – un souffle énorme, de prodigieux battements d’eau – résonnèrent près du rivage. Dès l’aube nous partions à la découverte. Un cachalot avait franchi le banc de l’entrée à mer haute et s’était échoué à marée descendante ; une raie lui embrassait la tête de ses ailes collantes. C’était une de ces raies de la largeur d’un navire, comme on en rencontre sur les côtes de la Guyane ; on les appelle *raies diables* dans le pays. On les voit, s’appuyant sur l’eau, bondir à plusieurs

mètres de hauteur et s'y soutenir un instant en battant l'air de leurs vastes ailes. on dirait un oiseau colossal. Puis elles retombent lourdement au milieu de gerbes d'écume. L'infortuné cachalot, malgré des efforts désespérés, ne pouvait se débarrasser de l'étreinte de son ennemi. Quand, à coups de fusils – il en fallut un bon nombre – nous eûmes tué la raie, nous vîmes qu'elle avait dévoré l'œil du cachalot. Eh bien !... lorsque je ne sens point dans mon cerveau les mandibules de l'insecte géant, une monstrueuse raie m'enveloppe de ses nageoires visqueuses, se colle contre moi, et, la gueule sur mon visage, me dévore les yeux.

– Tu n'as trouvé aucun remède à ces cauchemars ?

– Oui, il en est un.

– Lequel ?

– Un baiser de la femme aimée. La raie, l'insecte noir et jaune ont été dix ans mon supplice. A ces obsessions s'en est jointe une troisième plus douloureuse encore. Ce sera la dernière, sans cela supporter la vie serait au-dessus de mon courage. Des années s'écoulèrent. Nous nous trouvions trois camarades solides et bons vivants en excursion sur la côte occidentale d'Afrique. Nous avons traversé le beau-lac d'Assinie, puis remonté péniblement la rivière de Bia qui l'alimente, rivière bordée d'arbres immenses. Notre pirogue arriva à la route, au sentier pour mieux dire, qui conduit à Krinjabo, capitale du royaume d'Assinie. L'heure du diner avait sonné depuis longtemps à nos esto-les. Or, il y avait une bonne heure de marche : ur arriver à Krinjabo ; d'ailleurs notre dignité nous permettait pas d'entrer, comme les preiers venus, dans la capitale. Il fallait prévenir roi et lui donner le temps do préparer les lennités de la réception. Ces considérations, plus encore une faim canine, nous décidèrent allumer le pot au feu séance tenante. La vière nous offrait une belle eau courante, une ipénétrable voûte de verdure nous protégeait ntre les derniors rayons du soleil. A côté de route, une table rustique montée sous un oupa nous invitait au festin. En face, un ngar en feuilles de palmier abritait une vraie erveille, la pirogue royale, longue de plus de nt pieds, large de plus de six, creusée dans un onc d'arbres. Nous n'avions pas géré nos ressources avec l'économie de la fourmi. La veille, ) us avons joyeusement soupé avec quelques emoiselles de haute naissance, qu'un grand igneur vassal de

Krinjabo nous avait données ) ur compagnes, moyennant quelques litres de um pour lui et quelques colliers de verroteries our ces dames. Elles avaient littéralement voré nos provisions.

– Des négresses ! oh fi !

– Ne vous y trompez pas : il y a dans l’Apollonie des négresses fort belles. Là, vo trouverez des corps d’une beauté antique, n déformés par le corset et toutes ces inventic saugrenues dont s’affublent nos poupées. ;

– Je te remercie.?

– Chère amie, la beauté plastique charme toujours nos sens, mais l’esprit et la gra s’emparent du cœur. n’est-ce pas le meille lot ?... Le matin nous avions tué deux pigeci verts, mais nous étions quatre, c’était un gra d’orge dans le bec d’un âne. Notre menu comp tait encore une soupe de perroquets, un rôti toucans, l’oiseau le plus maigre de la créatic dur comme l’âme du diable ; avec cela du b cuit et d’excellent vin (heureusement !) po faire passer le reste. Des feuilles de bananier nous servaient de nappe et d’assiettes, po changer de service, on les jetait dans le senti Tout-à-coup, dans les grandes herbes, près la pirogue royale, nous entendimes un bruisse ment léger. de ces herbes nous vîmes sor deux mains noires, crochues, lentement suivi de deux bras maigres, ou plutôt de longs. recouverts d’une peau écailleuse et grise.] ongles s’implantèrent dans le sol. Les longs se tendaient sur ces points fixés, une tête noi se montra couverte de cheveux crépus, mêl de feuilles sèches. A cette tête appartenaient deux lèvres épaisses, un nez écrasé, une large bouche armée de dents blanches. tout cela constituait bien à la rigueur une tête d’africain. Mais que dire des yeux. de ces yeux dolents, défiants, peureux, allumés par l’ardente convoitise des restes du repas jetés dans le sentier. La bête immonde n’apercevant en nous aucune intention hostile, s’enhardit, continua sa progression de reptile, s’accrochant à la terre et glissant sur le ventre. Après la tête, relativement énorme, parut un tronc dont les côtes et les vertèbres perçaient la peau ; des jambes mortes terminaient cet être hideux. Le monstre atteignit les débris de viande souillée de poussière, les doigts les saisirent et les portèrent à la bouche avec une joie bestiale., . Depuis lors, à l’insecte noir et jaune, à la raie vis queuse, l’homme reptile se joint pour troubler mes nuits. il

m'entoure de ses bras maigres, couvre de baisers mon visage et me dit : aime-moi, mon frère.

– Te voilà tout songeur ce matin, es-tu repris de tes idées noires ?.. ordinairement le jour te ranime et te rend joyeux.

– C'est vrai. Le frais sourire de la nature à son réveil me réconforte, autant que le crépuscule m'assombrit. Vous autres, gens du monde, vous ne connaissez pas le charme de la promenade à l'aurore. Pour vous, le soleil se lève, quand le valet ou la femme de chambre ouvre les rideaux ; il se couche, quand on souffle les bougies du bal. Moi, j'aime à saluer les premiers rayons de l'astre radieux, à me sentir renaître à l'activité, à la vie, sauf à m'abandonner à la mystérieuse mélancolie du soir.

– Tout cela ne me dit point pourquoi tu n'as pas la gaîté matinale.

– Cette nuit, j'ai échappé à un grand péril.

– Tu m'étonnes.

– Oui, j'ai fait une conquête. et, comme toutes les conquêtes, elle a failli me coûter cher.

– Une conquête !... cette nuit. tu déraisonnes. as-tu le don d'ubiquité ?

– Comme tout le monde. Cependant peut-être ai-je, plus que beaucoup de gens, la faculté de camper ma bête dans un coin et de me promener en esprit dans le monde des esprits. Ne sommes-nous pas doubles ?... une bête doublée d'un esprit, ou un esprit doublé d'une bête. C'est de la métaphysique égyptienne. D'après les Égyptiens, un homme se pose d'une âme, d'un corps et du *double*. ouble devait avoir un grand rapport avec ête de Xavier de Maistre.

– Alors, hier soir, tu m'as laissé ta bête ?

– C'est cela.

– Merci.

– En auriez-vous été mécontente ?... n'au : – elle pas ponctuellement exécuté les ordres nés, quand je la quittai.

– Je n'ai pas eu à me plaindre do ta bête m'ai pas remarqué l'absence de ton esprit.

– Bien griffé, chatte mignonne.

– Et qu'a fait ton esprit ?

– Je vous l'ai dit, une conquête.

– Bah ! à lui tout seul. alors c’est la conte d’un autre esprit. Je ne suis pas jase ; si elle a captivé ton esprit, cette belle nquête, tout compte fait, j’aime autant ma t.

– Et vous avez raison, madame la railleuse, mon cœur est tout à vous, avec tout ce il peut contenir de tendresse.

– Assez de compliments !... conte-moi ta nquête. en esprit ; car, tu sais, je n’en mets pas d’autres.

– Eh bien ! j’ai fait la conquête d’une ne.

– Une reine !... Tu es joliment aristoc pour un républicain.

– Pourquoi pas. j’aime l’aristocratie les salons, la démocratie à l’atelier et sur dans les campagnes. L’aristocratie est un rou utile, quand elle se meut dans sa sphère, n’est pas le pouvoir. Elle peut prête encore à un beau rôle : celui de donner l’ex ple du goût et de l’amour de l’art.

– En un mot, tu gardes le solide et permets les colifichets.

– C’est un peu cela. Cependant l’art, goût, la politesse, l’élégance, c’est bien a quelque c hose.., Il est bon qu’ils aient le prêtresses. Ce culte profite à tout le moi quand il reste, comme les autres dans ses tributions.

– C’est si bon de se raccommoder.

– Nenni. Où as-tu fait la rencontre de la reine ?

– A vrai dire, je n’en sais rien.

– Tu ne connais pis son royaume ?

– Très-bien. C’est la revue des feux-foll

– Tu m’en diras tant. Je ne m’étonne j que vous vous entendiez à merveille. Comment s’est nouée cette intrigue ?

– J’errais fort ennuyé dans les solitudes de t Matthieu, la lune.

– Avec toi, on est toujours dans la lune. – Une Nuit sans lune. dirait Brillat-Savarin, un dîner sans fromage ; pour moi c’est une belle regard. la lune éclairait la vieille abbaye n’y rendis machinalement... Un squelette, eloppé d’un froc, disait la messe à l’autel ; moines encapuchonnés, à genoux sur la re nue, répondaient en chœur par des chants tcènes. Les noyés, agenouillés sur les flots, cheveux ruisselants, le visage vert, assisent à cette parodie du saint Sacrifice.

Dans la bruyère reluisaient les crânes nes des korigans. Tout-à- coup une flamme e sautille devant moi. Je la suis sans savoir ourquoi, mais bientôt

une force supérieure à a volonté m'entraîne après le follet. D'abord courut sur la grève. Un grand calme régnait, n'entendait que le murmure d'une houle gère expirant sur les rochers, le cri des cour-et les plaintes des pêcheurs naufragés de-andant des prières.. Le feu léger me conduit à une grotte dont l'entrée ressemblait à un rtail d'église. A l'intérieur, elle était plus aute qu'une cathédrale. La pâle lueur seule clairait ma route dans ces ténèbres qui me gelaient les os ; je croyais être dans la nuit la mort.

Un second follet vint à la rencontre de n compagnon, tous se confondirent un insta puis se séparèrent. Après le second fol il en vint dix, cent, mille. Les parois pierres précieuses de la grotte étincelaie réfléchissant ces milliers de flammes dansarj : de toutes couleurs. La grotte s'élargit, vint immense. Au milieu des follets bonc, sants, je vis une femme sur un trône c bène. Elle portait une robe d'un noir m coupée à l'antique. Une couronne d'ac poli, dans laquelle étaient enchâssées dou étoiles, ornaient son large front ; elle ten à la main un sceptre d'acier duquel jaill saient des éclairs. Ses longs cheveux no se roulaient comme des serpents sur ses épaul de marbre. Sous de grands sourcils noi s'abritaient deux yeux bleus très-doux.

Je m'agenouillai à ses petits pieds nus chau sés de sandales.

Je t'attendais, me dit-elle d'une voix si dou que mon cœur tressaillit, relève-toi.

Qui êtes-vous, noble reine ? lui demanda je, n osant porter sur elle mes regards.

Je suis Ermagorre, reine des Elfs, j'ai pou sujet les pâles lueurs qui errent dans les cimetières, les feux Saint-Elme que le marin voit briller au haut des mâts. je commande aux visions et aux songes. Je t'aime depuis longtemps.

Vous m'aimez, dis-je en levant les yeux, d'où me connaissez-vous ?

Ses sourcils se contractèrent, son visage prit une expression violente ; elle était effrayante et splendide à la fois :

Une haine commune m'a rapprochée de toi, et m'a conduite à l'amour. Tu hais comme moi le bourreau de l'Univers.

Je restai interdit.

Ne t'en défends pas, reprit-elle, j'ai sondé les plaies de ton âme. souvent, invisible à tes côtés, je t'accompagnais dans la nuit, quand les fantômes glissaient silencieux par les airs. Je t'ai vu pleurer à genoux dans les

solitudes des bruyères et des bois. Tu implorais avec des larmes le tyran de tous les êtres, le suppliant de te révéler le mot de l'énigme du mal. puis honteux de ta faiblesse, tu te relevais le blasphème à la bouche. Est-ce vrai ?

Cela est vrai, répondis-je avec effroi.

Alors je me changeais en brise légère et je caressais ton front brûlant. Je t'aime.m'aimes-tu ?

Je vous aime.

Je le crois. mais dans ta poitrine bat-il un cœur fort ?

L'amour me rendra fort.

Eh bien, écoute : je suis la fille de Satan. Quand mon père déploya l'étendard de la révolte, il me cacha, par affection paternelle, sa magnanime et téméraire entreprise à laquelle je ne pris point part. Il fut vaincu et précipité dans l'abîme, la terre me fut assignée pour demeure. Depuis la nuit des temps, j'assiste aux révolutions du globe : tout change, tout se transforme, mais tout souffre. et cette éternelle évolution des choses n'est qu'une éternelle évolution de douleurs...

Souveraine des esprits, répondis-je, votre haine est la mienne. mille fois les échos ont répété la plainte de mon cœur déchiré : O maître des étoiles !... Pourquoi as t-i fait de notre monde infime un séjour de misères sans fin ?... L'enfant crie en sortant du sein de sa mère, le vieillard gémit au bord du tombeau, et l'on ne voit que créatures torturées de l'insecte à l'empereur. Mais que m'importent Dieu, le ciel et l'enfer, si tu m'aimes.

– Il est certain que tu m'oublies un peu dans cette affaire.

– On n'a pas tous les jours la chance de rencontrer la fille de Satan.

– C'est désolant. même endormis, les hommes.

– Font comme les femmes éveillées. On n'est pas responsable de ses rêves, après tout. nous commettons des crimes dans nos rêves, au réveil nous n'en avons nul remords. Maury voit là, non sans raison, une preuve de notre libre arbitre.

Un triste sourire erra sur les lèvres d'Ermagorre.

Tu m'aimes ? reprit-elle.

De toute mon âme. Pour un baiser de toi, je donnerais ma vie. à vrai dire, ce serait un piètre sacrifice.

Prends garde. ces paroles sont graves.

Je les répèterai, s'il le faut.

Eh bien, donne-moi la main que je te conduise au caveau, où je fais embaumer mes amants.

A vrai dire, ces mots me produisirent une impression désagréable. la perspective d'être embaumé, en y réfléchissant, me souriait peu. et puis on voudrait toujours être le premier amant.

– Et le dernier, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Je reconnais bien là, dans toute sa férocité, l'égoïsme masculin.

– Nous descendîmes par un escalier sombre dans une interminable salle lugubrement éclairée par des lampes fumeuses. sur des plaques de marbre noir s'étendaient à perte de vue des morts couchés sur le dos.

– Peste, quelle gaillarde !

– Je vous ferai observer, madame la duchesse qu'Ermagorre a vu commencer le monde. Or il est, comme dit Brantôme, beaucoup des grandes et honnestes dames qui, sans avoir eu à leur disposition autant de siècles, pourraient présenter une liste presque aussi longue d'admirateurs. Pensez à la cour de Napoléon III.

– On n'y gaspillait pas le temps.

– Et sainte Magdeleine, n'a-t-elle pas commis bien des erreurs ?... Pourquoi appelle-t-on cela des erreurs ?... comme disait notre aumônier, l'important n'est pas de bien vivre, mais de faire une bonne fin. faire une bonne fin, tout est là. peu importe de commettre tous les crimes, si l'on a le temps de réciter son acte de contrition, car cela suffit, pour une bonne fin.

– Tu déraisonnes, reprends ton histoire.

– Je vis un homme aux longs cheveux ramenés en touffe au sommet de la tête et serrés par une corde en crins. il avait les jambes et les bras nus, le torse couvert d'une peau de bête fauve. Dans sa ceinture passaient une hache et. serpentine, un couteau de silex au manche en bois de renne sculpté ; près de lui, une pique barbelée, terminée par une pointe de silex. Il avait le nez aquilin, la figure narquoise, maigre, allongée et ressemblait à Méphistophélès. Tout compte fait, il avait fière mine ce guerrier sauvage.

Tu vois, me dit-elle, mon premier amant, car je ne suis pas femme à me commettre avec les singes dont vous descendez. Bien que sa chère dépouille repose sur le marbre depuis des milliers de siècles, son souvenir m'agite encore. jamais la terre n'a porté un homme plus brave ; armé de son seul poignard, il tuait dans son antre l'ours des cavernes – d'un coup de sa hache de pierre, il abattait un auroch – son cœur battait avec une tranquillité parfaite, quand la lance à la main, il attaquait le rhinocéros et le gigantesque mammout. Il ne croyait qu'à son courage. Je l'aimai. il m'aima. le funeste pouvoir de mes baisers ne m'était pas encore connu. Ce fut ma première victime.

Une larme coula de la paupière de la souveraine des follets.

Et celui-ci, qui est-il ? demandai-je en montrant un homme de noble prestance, vêtu d'une longue tunique et couronné de chêne.

C'est un druide. Tu vois près de lui le couteau de pierre destiné à l'égorgement des victimes humaines. Les hommes n'avaient pas alors l'esprit faussé par des sophismes ; aussi l'objet de leur adoration était-il une divinité barbare, à laquelle on doit plaire par des barbaries. Il fut le conseiller de Brennus jusqu'au jour où le chef gaulois se contenta de l'or de Rome. lui voulait détruire la ville maudite. Il haïssait Rome avec toute l'ardeur d'un homme dévoué à la patrie et à la religion nationale. ce que je ne comprendrai jamais, c'est la belle passion dont les Gaulois se sont épris, dans la suite des temps, pour un italien descendu de César – car, moi, je connais sa lignée – drôles de gens, ces Gaulois, de couronner un étranger imbu dès sa jeunesse de la haine de la Gaule et du culte de Rome !... si Brennus avait écouté mon cher druide, tout cela ne serait pas arrivé. Quel homme ! on frissonnait en écoutant son chant de guerre : Bataille !... Bataille !... où le glaive sauvage est roi.

Nous marchâmes longtemps en silence, la tunique d'Ermagorre, ouverte sur le côté, laissait voir jusqu'à la ceinture son pied nu et faisait ressortir la blancheur de sa peau ; dans ses mouvements, le haut de sa robe entre-baillée mettait à découvert une poitrine splendidement modelée. Cette vue me troublait, les morts me devenaient indifférents.

Cependant je m'arrêtai devant un corps vêtu de noir, habits du temps de Mazarin.

Quel est, demandai-je à Ermagorre, cet homme au long nez, au front large, au visage maladif, ravagé par la pensée ?

C'est Pascal. Des pédants ont inventé un roman insipide sur ses amours avec mademoiselle de Roanez. il n'a jamais eu d'amour que pour moi : j'ai été son idole. Combien on le connaît peu !... Nul n'a su lire entre les lignes de ce grand sceptique. Seule, je connais son secret. Jamais personne n'a souffert du doute comme lui. Il a généreusement couvert sa plaie du voile de la foi. Sa crainte de toutes les heures était de voir se répandre le mal qui le rongeaient. Las de vivre, supplicié par les vains efforts de sa pensée, il a fini par chercher le repos avec la mort dans mes bras. Je l'ai beaucoup aimé.

– Quel cœur d'hôpital 1

– Je n'arriverai pas sans fatigue à la dernière momie.

Comme tu vois, dit la reine des follets, voici mon dernier amant.

Qui est ?

Henri Heine.

Le grand persifleur de tout ce qui est noble et saint. Oui, le doute est bien le fils du néant et de la mort.

Près de Henri Heine, il y avait une plaque de marbre noir inoccupée.

C'est pour toi, me dit-elle.

Cette parole me donna le frisson.

C'était vraiment un grand spectacle que cette longue file de défunts en costumes du temps, de l'époque quaternaire au dix-neuvième siècle.

En fait, ils reposaient dans une paix profonde, aucun mauvais rêve ne les troublait. Peu à peu, je me faisais à la pensée de prendre place auprès d'eux.

Remontons par cet escalier, dit Ermagorre, pour ne pas reprendre le même chemin.

La reine m'offrit son bras nu et. s'appuya sur moi, les boucles de ses cheveux touchaient ma joue. Ses yeux brillaient d'ardents désirs, j'enveloppai sa taille et la pressai contre mon cœur.

Elle se détourna, repoussant mon étreinte.

Mon amour tue, répéta-t-elle avec un accent de profonde tristesse.

Que m'importe la mort 1. Je t'aime et, sur la terre, il n'est rien de bon que le baiser de la femme aimée.

Il y avait dans le regard d'Ermagorre un mélange de pitié et de volupté ardente.

Tu veux donc mourir, reprit-elle ?

Oui, si tes baisers donnent la mort.

Elle tourna vers moi son charmant visage, nos lèvres s'effleurèrent.

– Et je te réveillai, sentant tes lèvres sur les miennes. as-tu regretté le réveil ?

– Non pas, certes. J'aime mieux une femme de chair et dont le cœur palpite, que toutes les reines de l'autre monde et tous les anges du paradis.

### III

– Dis-moi donc quelle est cette chapelle isolée ?

– C'est la chapelle de Saint-Samson.

– De Saint-Samson. Je n'ai jamais ouï parler de ce saint.

– Nous sommes dans le pays des saints inconnus. on les remue à la pelle. Il a semblé profitable de canoniser ici l'Hercule hébreu.

– Pourquoi dis-tu l'Hercule hébreu ?

– Parce que sa légende ressemble fort à celle de l'Hercule grec. Tous deux, sous l'influence d'une femme, perdirent leurs vertus. ce qui ne se présente que trop souvent ; il n'est pas nécessaire pour cela d'être Samson ou Hercule.

– Serait-ce ton cas ?

– Peut-être.

– Tu as des regrets ?

– Hélas non. je n'ai même pas ce courage. je m'en veux de manquer de volonté, voilà tout. Ne pourrais-je trouver un plus digne emploi de mon temps que de servir de jouets à une coquette ?

– Dis-tu ce que tu penses ?

– Non. Si je ne vous jugeais aimante et bonne, je ne serais pas auprès de vous.

– Je te crois. Mais que vient faire ici ton hercule ?

– Du temps des druides, la fontaine que vous voyez opérait des miracles, tout comme celle de Lourdes aujourd’hui – car il n’y a rien de nouveau sous le soleil. Pour l’utiliser on l’affecta à un saint, afin de faire faire au bon Dieu l’ancienne besogne du diable. et la soi-disant vertu de cette eau étant de donner des forces, on l’a dédiée à Samson.

– A quel usage emploie-t-on la source ?

– A remplir le tronc de la chapelle et à tuer les petits enfants.

– Que veux-tu dire ?

– C’est très-simple : Vous vous apercevez en décembre, par exemple, que votre enfant dépérit, vous venez le plonger ici dans l’eau glacée. Comme vous n’accompagnez d’aucune précaution ce traitement de religieuse hydrothérapie, le bébé va faire un petit ange de plus dans l’autre monde. donc il n’est plus chétif. Survit-il à l’épreuve, c’est qu’il a l’âme chevillée au corps. Plus tard, quand on le voit solide comme un : chêne, on dit : c’est tout simple on l’a plongé petit dans l’eau de Saint-Samson.

– Et personne ne s’indigne de cette coutume barbare ?

– Pourquoi ?... cette coutume donne lieu à un pardon, c’est-à-dire à une occasion, pour les hommes de s’enivrer, pour les filles de se faire engrosser, pour les prêtres d’engraisser. Tout le monde est content et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

– Quelle manie de persiflage !... Pourquoi prends-tu un malin plaisir à dépoétiser cette noble Bretagne, le dernier coin de notre vieille France où la devise *Dieu et le Roy* ait conservé son prestige.

– Pardonnez moi, madame la duchesse, de vous enlever cette dernière illusion :

Le paysan breton se soucie peu du Roy et n’aime pas la noblesse ; ses vieux chants sont un cri de haine contre les chevaliers et les moines. Quant aux prêtres, il y tient. et beaucoup. A ses yeux, c’est un sorcier qui donne l’absolution. Qu’il absolve, on le payera grassement et sans rechigner, mais on n’aime pas à le voir se mêler d’autre chose. Vous vous croyez en pays chrétien, c’est une erreur : En Bretagne, le paganisme catholique s’est mal enté sur le druidisme. Voyez-vous dans la campagne, ces menhirs surmontés de croix !... c’est le symbole de la religion bretonne. Quand nous quitterons ces lieux, nous nous arrêterons à Saint-Renan – pas celui qui a fait la vie de

Jésus – et nous irons visiter le menhir de Kervéatou. Il s'élève sur une croupe de montagne d'où l'on découvre un vaste paysage : les monuments celtiques ne sont jamais placés au hasard : ou l'on y découvre de vastes horizons, ou l'austérité du site prédispose à la terreur religieuse. Au bas de ce menhir vous verrez deux bosses naturelles – car jamais le métal n'a offensé les pierres druidiques : « Vous m'élèverez des autels de pierre non taillées » dit le Seigneur – polies par le nombre des femmes qui désirent des enfants. Cette coutume antique – par suite respectable aux yeux de tout vrai conservateur – a traversé l'époque chrétienne sans se modifier. J'ai toujours été étonné de ne point voir l'industrie catholique en tirer des sous marqués.

– Tais-toi, tu m'irrites. Comme sur toute cette côte la nature est âpre et sévère.

– Telle nature, telle poésie, tel Dieu. Ici l'on adorait une Divinité terrible, on égorgeait en son honneur des victimes humaines ; mais les prêtres de ce culte de sang ne chargèrent pas du moins leur idole de l'atrocité de l'enfer. ils n'osèrent imaginer un Dieu se délectant de supplices éternels... Certes, il dépend de nous d'influer sur notre vie terrestre..... mais qui peut se vanter de faire seul sa vie cepe?... nt ?. Notre fin suprême est de nous épanouir dans le sein de l'Eternel... mais pour arriver au but, il dépend de nous d'allonger ou de raccourcir le voyage. Telle fut la foi des Gaulois nos pères, et c'est la mienne.

– Cette contrée ne porte point assurément aux idées gaies.

– Aussi ces lieux sont-ils le théâtre de sinistres légendes, comme celle du vieux Kernoss.

– A la bonne heure !... conte-moi une légende, au moins pendant ce temps, tu ne diras pas d'impiétés.

– Le vieux pêcheur Kernoss vivait avec sa femme et son fils Jahn dans cette cabane isolée. Tout dans le ménage annonçait une grande pauvreté ; cependant, d'après le bruit public, Kernoss aurait troqué son âme contre l'or des Korigans. Depuis longtemps, il n'a pas fait ses pâques.

Certaine nuit, le pêcheur cotoyait le rivage ; un croissant de lune éclairait les falaises, les bruyères et la mer. Les anciens druides vêtus de longues tuniques de lin, couronnés de chêne ou de verveine, tenaient à la main le guy sacré. Des vierges prophétesses, les cheveux épars, des faucilles d'or à

la main, s'agitaient emportées par l'esprit de leur dieu redoutable. Les vieux celtes en armes, enveloppés de peaux de fauves, rangés autour d'un dolmen, assistaient recueillis à l'égorgement d'une victime humaine – toujours les dieux ont été friands de sang humain.

Hélas !... les druides sont morts, la religion de nos pères a disparu sans laisser de traces. elle n'a pas eu le temps de s'humaniser comme le potylhéisme grec et l'hébraïsme qui, tous deux aussi, pratiquèrent les sacrifices humains, témoins les sacrifices d'Iphygénie et de la fille de Jephté. La noble doctrine de l'évolution des âmes méritait un meilleur sort ; elle a succombé devant le paganisme romain avant d'avoir porté ses plus nobles fruits.

Les Korigans fourmillaient dans la bruyère. ces nains jaunes, au corps minuscule, au front chauve et cornu, à la tête énorme – ils ont besoin d'un vaste cerveau pour loger leur malice – aiment à compter leur trésors pendant les nuits sereines. Dans leurs petites mains crochues ruissèlent les diamants, les perles et l'or ; puis ils s'ébattent et dansent en chantant les noms des jours de la semaine.

Kernoss dansa avec les Korigans, chanta, accepta leur or – ces nains sont très-donnants. Le pêcheur enterra près d'ici son trésor, et souvent il profitait de la nuit pour visiter ses richesses.

Jahn, le fils de Kernoss, est très-redouté aux alentours pour sa force et son air sournois ; nul ne se montre plus impitoyable pour les naufragés. Cependant il est amoureux d'une héritière. L'héritière le prendrait peut-être, mais il sait combien le père de son amoureuse se moquerait de lui s'il osait la demander.

Un jour Jahn vit des pièces d'or dans les mains de son père, il le pria de demander la main de sa douce amie. Le vieillard refusa, niant qu'il fût riche ; il tenait trop, pour le donner, à l'or des Korigans.

C'était dans le mois très-noir, comme on appelle en breton le mois de décembre, d'épaisses ténèbres couvraient le pays, un vent furieux ébranlait la cabane, menaçant d'emporter son toit de varech. Le pêcheur dort, mais, en rêve, il voit une ombre rôder autour de son trésor. Ce cauchemar le réveille, il s'habille à la hâte et court dans la bruyère. des rires aigus se

mêlent au siflement de la bise, mais le vieillard n'a pas d'oreilles pour ces bruits de l'enfer. il compte en tremblant l'or maudit.

Tout-à-coup Kernoss tressaille entendant d'abord un bruit de pas, puis une voix qui lui crie :

Comment mon père ! vous êtes plus riche qu'un Korigan et vous me refusez une dot pour épouser celle que j'aime !...

Bientôt une lutte s'engage entre l'avare et son fils. Le vieillard tombe, et, dans sa chute, sa tête frappe contre un angle de rocher ; son âme damnée s'échappe avec le sang par un trou fait au crâne.

Jahn prit le corps de son père, le jeta dans la mer et emporta l'or.

Le lendemain, il mit ses habits de fête pour faire sa demande en mariage, tenant à la main le trésor dans un mouchoir noué. Mais quand il dénoua le mouchoir devant le futur beau-père, il n'y trouva que des cailloux souillés de sang.

Tout le jour Jahn courut comme un insensé. Quand les ombres du soir s'étendirent sur le pays, il s'assit, la tête dans les mains, au bord de la falaise. Alors, dans les bruyères et les rochers, il se fit un fourmillement bizarre, tout le sol se pava de têtes de Korigans. Ils dansaient autour de Jahn.

Bah, disaient ils, ne te tracasse pas, il fallait bien que le vieux mourût. Si les vieux ne mouraient pas, il n'y aurait plus place pour les jeunes sur la terre. Tout est pour le mieux. Si tu n'avais pas tué ton père, il serait mort de quelque vilaine maladie. On ne se fait pas, il n'y a qu'un coupable ! l'Auteur de toutes choses. Il fait l'agneau, il fait le loup. L'agneau broute, mais l'estomac du loup veut du sang. Quand Dieu a créé le serpent, il lui a donné des dents pour mordre, et le serpent mord. Es-tu cause de l'avarice de ton père ?... As-tu choisi ton cœur de pierre et ton âme féroce ?... Maudis Dieu et console-toi.

Et les Korigans se tordaient de rire. Ce sont de grands farceurs les Korigans.

Le vent hurle, les éclairs sillonnent le ciel sombre ; la mer, toute lumineuse d'écume phosphorescente, rappelle l'étang de soufre dans lequel s'agitent les damnés. Les flots bercent un corps de noyé, dont les cheveux

s'agitent dans la vague ; chose étrange, la mer n'a pas lavé le sang de ces cheveux.

Mon père ! s'écrie Jahn.

Et les nains ricaneurs disaient :

Qu'est-ce que cela, tuer ton père. c'est ton père et Dieu qui t'ont fait, va les rejoindre et t'arrange avec eux. Peut-il se commettre un crime sur la terre sans la volonté du Tout-Puissant ?... meurs donc nu maudissant Dieu. Et les ricanements redoublaient dans la bruyère, les échos et le vent répétaient :

Meurs en maudissant Dieu.

Tandis que l'air vibrait des rires stridents des nains cornus, le corps du noyé se dressa lentement, éclairé par la foudre du ciel et le phosphore des vagues.

Jalm, dit-il, suis-moi dans l'enfer.

Jahn fasciné tendit les bras vers l'abîme.

Quand il tomba, les Korigans riaient à gorge déployée et criaient ;

Allez tous deux au diable et maudissez Dieu, l'auteur de tout mal.

– Ta légende me donne la chair de poule.

– J'aimerais à m'en assurer. l'enfer vous fait peur ?

– Mon ami, tu sais bien qu'on ne cruit à l'enfer que pour les autres. On ne croirait pas en Dieu sans cela.

– Ce Dieu de l'enfer m'horripile. quiconque se sent un peu de fierté dans l'âme est tenté d'insulter ce bourreau. C'est cette maudite doctrine qui a conduit à l'athéisme tant de gens de cœur ; le dieu des chrétiens ne vaut pas le diable.

## IV

– Cher Paul, je m'ennuie horriblement.

– Merci, madame la Duchesse.

– Je voudrais bien dormir, conte-moi une de ces histoires qui m’endorment si bien.

– Je n’en sais pas.

– Tu ne m’as pas tout conté sur le château do Trémazan.

– Absolument tout.

– Sois gentil pour ta pauvre malade. Si tu ne contes pas, je ne dormirai pas. si je ne dors pas, je souffrirai.

– Je ne sais rien vous refuser.

– C’est cela. arrange mon oreiller et commence.

– C’était du temps du roi Pharamond.

– Pharamond n’a jamais existé, tu sais bien.

– Il y a tant d’autres rois et empereurs qui n’auraient pas dû exister davantage. Du reste, c’est une histoire de bord ; les embruns l’ont si souvent baptisée sur le gaillard d’avant qu’elle en est terriblement salée.

– Alors elle me tiendra éveillée.

– Il s’y trouve cependant des passages où il sera convenable de dormir.

– Eh bien, je dormirai.

– Le roi Pharamond avait une très-belle fille, qui s’appelait la princesse Chibiroukiki... Un jour la princesse, mettant le nez à la fenêtre, fut frappée de la beauté d’un grenadier robuste en faction à la porte de son palais. Tout en lui faisait pressentir un gaillard capable d’accomplir les douze travaux d’Hercule.

– Ah ! les dehors sont bien souvent trompeurs !

– Ce fut le cas. Chibiroukiki avait été fort tourmentée par des cauchemars les nuits précédentes. Elle avait une peur affreuse des revenants. La princesse pria donc le grenadier de lui tenir compagnie pendant son sommeil, espérant trouver quelque repos sous son égide.

– Elle n’y allait pas par quatre chemins, ta princesse.

– Elle avait été élevée à la cour de Napoléon III. Le grenadier se mit au port d’armes. La bonne Chibiroukiki lui fit observer qu’attendre ainsi, debout, le lover du soleil serait bien fatigant. Après une longue résistance, l’honnête troupier s’assit dans un fauteuil.

La fille de Pharamond se tournait et se retournait en soupirant.

– Cœur qui soupire n’a pas ce qu’il désire.

– La lumière me fait mal aux yeux, dit la princesse.

Le militaire souffla la chandelle. Il ronflait comme un orgue, quand la princesse poussa un cri.

Le guerrier tira une allumette.

Qu’avez-vous, madame la princesse, demanda-t-il d’une voix inquiète ?

Un méchant farfadet, répondit-elle effarée, s’est caché sous mes draps.

Où est ce farfadet du diable que je l’embroche, dit le soldat sabre en main.

Il s’agit bien d’embrocher les farfadets reprit Chibiroukiki impatientée, la vue de ce sabre m’effraye, la lumière m’agace, et si je n’ai quelque un près de moi, ce traître de farfadet me jouera quelque vilain tour.

Le grenadier se mit à côté de la princesse avec sa giberne et sa buffleterie

Tout cet attirail me déchire la peau, dit Chibiroukiki furieuse, croyez-vous qu’il soit agréable de sentir vos grandes guêtres de cuir et vos boutons de métal ?

Le fusilier se déshabilla se disant en lui-même :

Ah ! si je n’avais pas reçu ce maudit coup de sabre. mieux eût valu pour moi perdre un œil.

– Pauvre princesse !... quel déboire.

– La princesse n’était pas méchante, mais après une aussi pénible aventure, elle ne pouvait plus rencontrer, sans rougir, ce grenadier, qui n’avait pas les facultés du fondateur d’une des grandes familles de Russie dont vous connaissez le nom.

– Très-bien. Ce fut, en effet, dans une circonstance analogue qu’un pauvre trompette, passant sous les fenêtres de la Grande Catherine, lui plut et fonda la puissance de son illustre maison.

– Oui. Il gagna, coup sur coup, tous ses grades, de trompette à général, et tous ses titres de serf à prince. Chibiroukiki, toute confuse, fit pour le grenadier un paquet de chaussettes et de chemises de couleur dans un mouchoir à carreaux, puis elle lui mit douze écus dans la main en lui disant : va faire ton tour de France.

Le troupier mit son paquet au bout d’un bâton et partit.

Il avait fait bien du chemin, bien du chemin, quand il quitta Landerneau, pays célèbre par sa lune. Au pied de la montagne de Kerlaran, il rencontra

assise au bord de la route, une vieille toute cassée dont le nez et le menton faisaient carnaval ensemble. La vieille lui demanda l'aumône d'une voix suppliante. Le soldat mit la main à la poche, il n'y trouva plus que deux écus ; sans hésiter, il en donna un à la mendicante. C'était une fée. mais le grenadier ne s'en doutait guère, aussi ne comprit-il pas toute l'importance des paroles de cette femme en haillons, quand elle lui dit :

Vous êtes un brave homme, Dieu vous récompensera, et votre premier souhait sera exaucé.

Il répondit très-poliment :

Merci, bonne mère, Dieu vous bénisse !

Ceci est un souhait, reprit la vieille en riant, mais il ne compte pas.

Le grenadier continua sa route et arriva au bourg de Guipavas.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de chemins de fer ; aussi c'étaient des gens habillés de longues blouses blanches et de bragou-bras, avec des tricornes noirs, qui portaient à Brest les marrons à dos d'ânes. et toujours les muletiers s'arrêtaient pour boire à l'hôtel du Cheval Arabe tenu par la mère Marin. Dormez-vous, madame la Duchesse !

– A moitié, mon ami.

– Eh bien, dormez tout-à-fait ; car c'est dur à conter, quand on n'est pas sur le gaillard d'avant.

– Je dors, continue.

– Il y avait donc à la porte du Cheval Arabe deux ânes. ces deux ânes étaient bien fatigués. ils étaient terriblement fatigués ces pauvres ânes. et, dans leur fatigue, les pauvres bêtes étiraient tous leurs pauvres membres. et le grenadier les regardait d'un œil de compassion.

Ah ! dit-il en soupirant, ces pauvres ânes font un triste métier. ils reçoivent bien des coups de bâton, mais, au moins, ceux-ci n'ont pas reçu de coups de sabre. Si la nature leur a refusé la grâce, elle leur a prodigé du moins de bien belles facultés. Ah ! si j'avais seulement les belles facultés du plus petit de ces deux ânes, je serais aimé de la princesse Chibiroukiki et ma fortune serait faite.

– C'était son premier souhait depuis la rencontre avec la fée.

Heureusement il portait une culotte de peau de daim solide, sans cela elle eût craqué. Vous dormez, madame la Duchesse ?

– A poings fermés, mon ami.

– Merci, madame la fée, s’écria joyeusement le militaire, maintenant je plairai à la princesse Chibiroukiki, et ma fortune est faite.

Il reprit gaîment la route de Paris, vivant sans compter, car depuis qu’il avait donné à la vieille, il avait toujours un écu dans sa poche ; aussitôt dépensé, l’écu se trouvait remplacé.

En arrivant à Paris, il prit la faction sous les fenêtres de la princesse, à l’heure où elle prenait l’air au balcon. Chibiroukiki était fort timide et n’osait jamais regarder un homme dans les yeux, ses regards tombèrent sur la culotte de peau du factionnaire. à cette vue, elle comprit les pensées qui agitaient le cœur du soldat. Précisément la veille, reprise de cauchemars, elle n’avait pu clore l’œil, tant elle avait peur des revenants.

Cette fois, la princesse fut contente de la façon dont le grenadier chassait les esprits malins. Mais, comme disait un mien ami, l’avantage des dames du monde est qu’on peut causer, quand on a fini de rire. Chibiroukiki, de son naturel très-curieuse, pria le guerrier de lui conter comment s’était opéré un tel miracle. Il avait déjà chassé une demi-douzaine de farfadets. Le grenadier conta tout avec une sincérité naïve.

Quand il eut fini, la princesse indignée s’écria :

« Il a eu le choix, et il a pris le petit, l’imbécile !

Dormez-vous, madame la Duchesse ?

– Je me réveille à l’instant, et n’ai rien entendu.

– Tant mieux.

– Maintenant je suis éveillée. conte-moi autre chose, mais qui m’endorme tout de bon cette fois.

– Et bien !... je vais vous conter une effroyable histoire sur le château de Trémazan. Si le sommeil ne vient pas, du coup je donne ma langue aux chiens.

– A la bonne heure. je suis toute ureille.

– Il y avait dans ce temps-là grande réjouissance à la cour du duc de Bretagne, pour les noces de sa fille avec le sire Jehan Tanguy, baron de Trémazan. On se demandait beaucoup comment l’héritière de cette Bretagne si enviée épousait ce vassal. La beauté de la jeune duchesse, au

dire des familiers, était incomparable ; cependant jamais, avant son mariage, elle n'avait paru à la cour.

Bien des bruits circulaient sur la cause de cette étrange retraite. L'héritière, disait-on, bonne comme les anges du paradis, avait de fréquentes hallucinations ; et, dans ces moments de crise, on pouvait craindre d'elle les actes les plus insensés. Tout avait été tenté pour la guérir. Les exorcismes des prêtres n'avaient pas plus agi que les potions des médecins. Or, il est de puissants exorcismes qui vous extirpent un démon du corps, comme, avec une épingle, on retire un limaçon de sa coquille. Elle avait visité en vain tous les lieux de pèlerinages en renom, notamment ceux où l'on vénère ses innombrables patronnes : Sainte Anne d'Auray, Sainte Anne de la Palu, Sainte Anne du Portzic. malheureusement on n'avait pas encore inventé Lourdes.

Un jour Tanguy vint à la cour sous prétexte de régler un différend avec le sire de Tromenec, et, peu après, son mariage avec la fille du Duc fut annoncé. Anne sortit de son appartement frêle encore, mais d'une merveilleuse beauté. Les époux montèrent à l'autel au milieu d'une foule immense. Quelques gens de mauvais augure, comme il s'en trouve dans toutes les réjouissances publiques, prétendirent qu'à la messe nuptiale l'hostie avait sué du sang. Comme une plante étiolée dans l'ombre reprend vigueur aux rayons du jour, aux fêtes de son mariage, la jeune duchesse reprit les couleurs de la santé. Elle semblait heureuse de vivre de la vie commune, heureuse d'être la femme du beau Jehan de Trémazan.

Pour lui quel rêve !... un jour il serait duc de Bretagne. Il pouvait d'ailleurs attendre patiemment la couronne ducale dans les délices d'un amour partagé par la plus adorable des femmes. Au milieu de cette joie, des tristesses, sans motifs connus, l'assiégeaient tout-à coup ; mais un regard de la bien-aimée chassait les nuages de ce front assombri.

Il y eut de brillants tournois auxquels fut conviée toute la noblesse de Bretagne et du pays des Francs.

Jehan se fit admirer par son adresse. Aucun chevalier, breton ou franc, ne lui avait résisté, quand un inconnu entra en lice. Une armure noire le couvrait, il montait un coursier noir d'une étonnante vigueur, son écu portait une salamandre avec la devise : « Je vis dans le feu ». Tous comprirent que

Jehan trouvait u rude émule. En effet, quand les deux chevaliers lances baissées, coururent l'un sur l'autre Jehan fut désarçonné comme un enfant, sa avoir senti la lance de son adversaire ; celui ! ne bougea pas sur sa selle. Il salua gracieuse ment la foule, plus gracieusement encore belle Anne et disparut.

Mais il est temps de savoir comment s'éta a décidé le mariage du baron Jehan, Tanguy d Trémazan avec la noble héritière.

Il y avait de cela quelques années, par un nuit d'hiver, d'épaisses ténèbres enveloppaient le château do Trémazan. la girouette grinçait l'effraie – précurseur de la mort – posté su une des tours, mêlait son cri funèbre aux hurlements du vent, aux grondements de la mer. Jehan pleurait au chevet de son père i l'agonie. Un prêtre venait de sortir de l'appartement, la terreur sur le visage ; sans doute la confession du mourant lui avait révélé quelque secret horrible : Le vieillard râlait, la bise sifflait, une lampe d'airain fumeuse projetait ses rouges et vacillantes clartés sur le moribond, qui se raidit en poussant un cri comme on n'en entend pas sur la terre.

Quand le fils ferma les yeux du mort il aper-eut à son cou une chaîne d'acier portant un anneau d'or.

Le vieux seigneur fut déposé dans la tombe « avec tout ce qu'il avait sur lui », suivant sa volonté formelle. Jehan se souvint d'une légende qui attribuait à sa famille la possession d'un anneau magique, toujours fatal à ceux dont il avait comblé les vœux. Telle était, d'après la voix populaire, la cause des crimes effroyables qui avaient ensanglanté sa famille.

Peu après la mort du vieux châtelain, le nouveau maître de Trémazan se trouva poursuivi par une vision singulière : une femme très-pâle, aux yeux bleus, aux cheveux d'or, regardait Jehan avec une indécible expression de souffrance.

, Partout il la retrouvait. dans les solitudes des bruyères, au clair de lune, ou même au bord de la mer en plein jour.

Après son deuil, Tanguy se rendit à la cour pour prêter le serment de vasselage.

Un soir, un inconnu soigneusement enveloppé dans son manteau l'aborde et lui dit :

Seigneur chevalier, si vous avez du courage et si vous aimez les aventures, suivez-moi.

Jehan, la main sur sa dague, suivit l'homme au manteau, dont les yeux brillaient comme des charbons ardents.

Tous deux passèrent au milieu des gardes du palais ducal, nul ne les remarquant malgré le clair de lune.

Jehan allait questionner son guide, quand un léger craquement de sable se fit entendre dans une allée. Ils se cachèrent derrière un rideau d'arbres, une femme vêtue de blanc se dirigea de leur côté. Le sire de Trémazan retint son haleine, il connaissait cette démarche. et quand la blanche robe frôla le feuillage derrière lequel il s'abritait, il eût poussé un cri, si son compagnon ne lui avait mis à temps la main sur la bouche.

C'était la vision de Trémazan avec son profil pur, sa blancheur mate, sa chevelure dorée. fantôme ou créature humaine, elle chantait d'une voix mélancolique un chant bizarre :

Pour me rendre la vie et la santé, il faut un chevalier noble et brave., , et s'il veut ma couronne et mon cœur, je donnerai cœur et couronne à ce chevalier noble et brave. Mais où est le chevalier noble qui me rendra la vie et la santé ?

Quand elle disparut sous les arbres, l'inconnu dit à Jehan :

Tu vois la fille du duc de Bretagne, une olie triste la tue ; guéris-la, son père te la donera en mariage.

La guérir !... répondit Jehan, je donnerais ma vie pour elle, mais que puis-je ?

N'es-tu pas, reprit son interlocuteur, de la amille où l'on possède l'anneau ?

Ayant dit ces mots, le guide de Jehan l'enraîna, le fit repasser au milieu des gardes et disparut.

Trémazan n'était donc pas amoureux d'une mage vaine ; il aimait une femme de chair, nais folle et fille du duc de Bretagne. A dater de cette époque, la vision l'obséda avec un nouvel acharnement, mais elle avait maintenant une voix et cette voix murmurait à son oreille :

Je souffre, cher Jehan, je souffre, sauve-moi.

Un soir, Tanguy se promenait à pas précipités en haut de son donjon ; de temps à autre il s'accoudait entre deux créneaux, regardant la mer, dans la nuit, briser en montagnes blanches. Son agitation était extrême, il se livrait sans doute au fond de sa conscience quelque rude combat..

Il resta longtemps perplexe et s'écria enfin ;

Eh bien ! je la sauverai. à n'importe qu prix.

Le châtelain descendit d'un pas résolu, p une épée massive et se dirigea vers la ch pelle.

Un ricanement le fit tressaillir quand il pous la porte du sanctuaire ; il regarda de tous côt et ne vit rien.

C'est le grincement des gonds rouillés, d il en haussant les épaules.

La lune, à travers les vitraux coloriés, jet, des lueurs fantastiques sur les murs et les dalle Au centre du lieu saint s'élevait un tombeau granit. Une statue grossière représentait le vie seigneur sur le dos, revêtu de son armure, mains croisées sur sa poitrine. A ses pieds, da l'attitude de la prière, une autre statue figura la mère de Jehan. A cette vue, un trouble su] saisit le sacrilège, l'épée s'échappa de ses mai ; et fit résonner les dalles. La peur s'empara chevalier qui sortit en chancelant et s'élan. dans la campagne.

Il arriva près d'une mare, où les lavandière de nuit, dans leurs chemises de toile grossièi laissaient voir leurs bras ridés et leurs seins flétr Ces mégères, les cheveux en désordre, le battoi a main, lavaient une grande nappe blanche ; la plus vieille dit à Jehan :

Passe. laisse-nous à l'ouvrage. nous blanchissons un linceul, il sera plus blanc que la neige.

Est-ce pour moi ce linceul, demanda Jehan les cheveux hérissés ?

Un linceul pour toi ! dit la sorcière. penses-tu donc être enterré chrétiennement ?... Ce linceul est pour une noble vierge.

Et quel est cette noble vierge ?

La belle Anne, la jeune duchesse aux cheveux d'or. laisse-nous à l'ouvrage et passe ton chemin.

L'effraie, dans les sapins, jetait son cri sinistre.

Jehan courait haletant.

Pour qui ce cri de mort, murmura-t-il d'une voix étouffée ?

Pour la belle fille aux cheveux d'or, lui répondit l'écho.

Puis ce fut la vision habituelle, mais avec la pâleur du dernier soupir.

Jehan, dit-elle d'une voix suppliante, Jehan, porte au moins sur mon cercueil une couronne de rose blanches – la couronne des vierges. Si tu avais voulu, j'aurais été ta femme. Jehan, je t'aurais tant aimé.

Et bien, lui répondit Jehan, par tous les démons de l'enfer, tu vivras et tu seras ma femme.

Il retourna résolûment à la chapelle, ramassa la lourde épée, et, sans regarder l'image de sa mère, découvrit le tombeau. Il put le faire sans trop de peine, car une ombre aux yeux de feu l'aidait.

Tanguy plongea son bras dans la tombe, il y toucha deux crânes. sa main se porta au cou de l'un des squelettes, il n'y trouva rien.

Il avait profané les restes de sa mère.

Une sueur froide lui couvrit le corps. A l'autre tête tenait une chaîne d'acier, il s'en empara d'une main convulsive ; la tête, un moment soulevée, retomba avec un bruit sourd.

Alors l'ombre prit un corps et se transforma en cavalier vêtu de velours noir portant à sa toque une plume rouge. «

Salut, seigneur, dit-il en s'inclinant, je suis à tes ordres. Que veux tu de Satan ?

Guérir la fille du duc de Bretagne et l'épouser.

Rien de plus facile, maître de l'anneau, viens avec moi cueillir l'herbe d'or qui guérit tous les maux.

Il partirent ensemble pour le cimetière, douze coups tintaient à la cloche de la chapelle ; les tombes s'ouvrirent et les morts soulevèrent leurs membres glacés. des lueurs rapides éclairaient leurs crânes moussus aux yeux vides.

Tu ne saurais croire, dit à Jehan son compagnon, combien ces pauvres morts s'ennuient dans leur cimetière. dans l'été, c'est encore tolérable quand la terre est chaude ; le rossignol les distrait de ses chants d'amour. mais ils souffrent cruellement du froid sous la neige de l'hiver. Ca n'est pas gai d'être mort. mieux vaut vider un broc de vin capiteux sur le sein d'une fille de joie.

Au milieu des tombes s'élevait un grand Christ de pierre.

Il n'a pas l'air à son aise ainsi cloué, reprit le guide de Jehan, je me tordais de rire à Jérusalem en le regardant. C'est le plus beau jour de ma vie. Est-ce que tu crois à cela ?... On dit qu'il s'est fait crucifier pour me faire du tort. Quelle drôle d'idée a eu ce charpentier de se mêler de mes affaires !... il a par le diable perdu son temps et sa peine. s'il a fait entrer dans le paradis quelques niais, quelques éclopés, quelques lépreux, il ne peut se pavaner comme moi, aux jours de parades, avec une brillante escorte de noble dames, de poètes, de papes et de roi. Regarde l'herbe d'or briller aux pieds du crucifix, tu la vois par ma puissance, car elle est invisible pour des yeux humains. Avec cela tu n'as qu'à faire de la tisane pour ton amoureuse, au bout de trois jours, elle se portera comme le donjon de ton castel.

Jehan se baissa pour cueillir l'herbe magique.

Trop pressé, mon cher, trop pressé que diable !... me prends-tu pour un imbécile ?... Voilà ton affaire, c'est bien. mais, à moi, il me faut un gage.

Que veux-tu ?... mon âme ?...

Ton âme !... ton âme. es tu bien sûr d'avoir une âme ?... Qu'est-ce que cela une âme ?... Comment est-ce fait ? En quoi cela est-il ?... Tu as peut-être une âme en cuir de veau. Que diable veux-tu que je fasse d'une âme ressemelée comme la tienne !

Alors que veux-tu ?... parle.

Tu vois ce crucifié ?

Oui.

Eh bien, il m'agace... prends cette pierre. Pourquoi ?

Prends cette pierre, te dis-je.

Voilà.

Jette-moi ce caillou. mais là carrément, en plein, sur ce vilain corps meurtri et saignant.

Non.

Qu'as-tu ? tu trembles.

Jehan de Trémazan tremble pour la première fois.

Tremble à ton aise. mais pas d'herbe d'or.

Non. jamais.

Tu végéteras dans ton castel, tu épouseras quelque vachère.

Peu importe. qu'elle meure. personne ne aura.

C'est bientôt dit. qu'elle meure, personne e l'aura. Tu connais Tromenec ?  
Mon mortel ennemi.

– Je suis en affaire avec lui. ça marche Si n'est toi aujourd'hui, ce sera lui demain.

Misérable !

Tu m'injuries... cela n'avancera pas les choses c'est à prendre ou à laisser.  
De quoi tu as peur ?... il est solidement ficelé. Tu sites ? rien n'est fait... Tu resteras dans ton manoir comme un hibou, Tromenec t'invitera à ses noces.

Je le tuerai.

Non pas. je veillerai sur lui. il m'appartient et je ne souffrirai pas qu'on y touche. Allons !... prends ce caillou et frappe.

Jehan ramassa la pierre qu'il avait laissé tomber.

Frappe !... Tu seras duc de Bretagne ; Tromenec, à genoux, te prêtera le serment de vasselage. Pas de milieu ; à toi ou à lui la couronne et les baisers de la Duchesse.

Jehan lança la pierre qui passa près de la croix.

Maladroit !... ça ne compte pas. recommence ou tu te seras damné pour rien.

Je ne puis.

Eh bien, adieu. va-t-en au diable, pauvre mouillée !... Tu m'ennuies, Tromenec est plus brave que toi.

Plus brave que moi !

Eh oui. une dernière fois : frappe ou adieu

Jehan ramassa une nouvelle pierre. celle.. lancée d'une main ferme, atteignit en plein crucifié. Le pauvre corps s'agita sur la croix un soupir sortit de sa bouche de pierre et les coula de toutes les plaies,

Bien touché !... prends l'herbe d'or.

Jehan cueillit l'herbe magique.

Et maintenant, reprit le guide, donne-moi la main. au revoir dans l'enfer.

Et tous les morts se mirent à rire. mais Jehan, lui, ne riait pas. et tous en chœur répétèrent : Jehan ! Jehan ! au revoir dans l'enfer !

– Tu dois être fatigué, mon ami.

– Pourquoi ne dormez-vous pas ?... Vous m’avez infligé de conter jusqu’à ce que sommeil s’en suive. Et vous avez toujours les yeux tout grands ouverts.

– C’est vrai, je suis tout agitée.

– Il est certain que vous frétillez sur le canapé comme une anguille jetée vive sur la braise.

– Je suis très-très-souffrante. Oh les nerfs !... les nerfs. Pourquoi a-t-on des nerfs ?

– Un peu d’eau sucrée avec de la fleur d’oranger ?

– Tu fais la bête.

– On fait ce qu’on peut.

– Si tu n’as rien de mieux à m’offrir, reprends ton histoire.

– Peu de jours après, Jehan arrivait à la cour du duc de Bretagne.

Seigneur duc, lui dit-il, je viens vous proposer un marché : si je guéris voire fille en trois jours, elle est à moi ; si je ne la guéris pas en trois jours ma tête est à vous.

Soit. Dans trois jours, non, mais dans trois mois, tu auras ma fille ou j’aurai ta tête. trop de charlatans m’ont dupé jusqu’à ce jour.

C’est juré, dit Jehan.

Par Sainte Anne du Portzic, dit le duc.

Dès la première potion un changement s’opéra dans l’état de la jeune Duchesse, sa mélancolie disparut. La gaîté vint, amenant avec elle l’appétit et les roses de la santé. Le vieux prince ravi, bientôt convaincu de la guérison définitive de sa chère enfant, fut le premier à hâter les préparatifs de la noce.

Mais rien de terrible comme un beau-père, si ce n’est une belle-mère. Le Duc ne pensait qu’aux merveilleux coup de lance qui avait si bien désarçonné son gendre. Il mit toute sa police aux trousses du chevalier inconnu.

– Veux-tu me permettre une réflexion ?

– Deux, si vous voulez.

– Le diable est bien usé, tu devrais remplacer ce personnage.

– Le fait est que je n’ai jamais compris à quoi il pouvait servir. Pour nous damner il y a bien assez des femmes.

– Oh oui.

– Le monde serait-il assez insipide, si l'on ne y damnait un peu. une société de saints ferait ennui désirer l'enfer. Cela vous attire-t-il aucoup un monde où la grande distraction rait les vêpres ?

– Crois-tu au diable ?

– Qui sait !... J'ai connu un créole fort distiné de la Martinique qui ne pouvait s'empêcher rire quand on lui parlait du bon Dieu. Sa urrice et ses bonnes avaient été bien entendu n négresses... Le bon Dieu, prétendait-il très-ieusement, est une invention contraire au plus iple sens commun ; mais il suffisait, d'après de regarder un instant autour de soi pour r que tout est mené par le diable.

– Continue. faute d'autre calmant, ton hise est un excellent soporifique.

– Après bien des recherches, on trouva le valier noir en pèlerinage à Sainte Anne du zic. Là, il vivait en cénobite, dans une hutte branchage construite de ses propres mains, ant les paroisses d'alentour par ses mortifions. Personne ne l'avait vu manger ni boire, il observait un jeûne rigoureux. Il édifia tout les jeunes filles de Saint Pierre-Quille-bignon qui toutes, neuf mois après, accouchèrent d'un

Pour l'arracher à ses austérités, il fallut toute les instances des envoyés du duc de Bretagne Il prit une part très-active aux fêtes de la cou s'adonnant au plaisir avec le même entrain qu la dévotion.

– L'un n'exclut pas l'autre.

– Loin de là. Notre chevalier déplaisait a hommes, mais les femmes en raffolaient.

– C'est une compensation heureusement f ; quente. –.

– Très-fréquente Rarement un honn homme leur plaît, mais près d'elles le dia réussit toujours.

– Quelle opinion as-tu donc des femmes

– Aucune. est-ce qu'il est possible d av sur elles une opinion à moins qu'elle ne fausse.

– Tu en penses bien quelque chose cep dant ?

– Oui, mais tant de choses que c'est exa ment comme si je n'en pensais rien du tout

– Les juges-tu mal ou bien ?

– Ni mal ni bien. il y a femme et fer comme il y a fagot et fagot.  
– Sans doute. mais cette assertion juste est quelque peu vague.  
– De plus dans la femme il y a deux êtres distincts. Si distincts qu'on se demande comment ils peuvent coexister dans le même être. je veux dire la femme et la mère. celle-ci est trop respectable pour en parler.

– Eh bien, parlons de l'autre.

– Un homme est toujours un homme. rien ne ressemble plus à un millionnaire qu'un savetier. Les conditions sociales, à mon avis, établissent de bien plus grandes différences entre les femmes.

Parlons du peuple d'abord, et en première ligne des paysans, c'est en somme la classe la plus nombreuse. Si on se laisse prendre aux apparences du respect patriarcal pour le mari, il semble occuper, dans la communauté, une primauté incontestable. Si vous allez au fond des choses, vous verrez que la femme est la souveraine du ménage d'abord, puis la conseillère écoutée dans les occasions difficiles. rien d'important ne se fait sans son approbation.

Dans les ménages d'ouvriers, la femme est le vrai chef de famille, la tête de la communauté, l'homme s'incline le plus souvent devant elle et c'est justice, car elle avait généralement les qualités du mari sans en avoir les défauts.

Dans la classe des boutiquiers et petits commerçants, la femme est un véritable associé, un parfait coopérateur. c'est un régime d'égalité idéale, les époux ont mêmes fonctions, même intelligence, mêmes vues, même horizon ; ils se suppléent, l'un vaut l'autre. la femme accouche, à part cela, leur rôle est identique. Si le mari meurt, rien ne périlite dans la maison, tout marche comme par le passé.

Ces considérations tendent à me faire supposer que la femme n'est pas entièrement dépourvue d'intelligence.

– Impertinent !

– Comme je suis très-disposé à le croire – mais chère amie, ils font toujours exception, les présents – quand je sors du monde des travailleurs, .. Je ne parle pas des femmes du demi-monde, d'une pauvreté intellectuelle égale à la pauvreté morale des gens qui les fréquentent. Quant à ces poupées qu'on appelle femmes du monde.

– Tu t’es donc promis de tout faire pour m’exaspérer.

– Pour qui la grosse affaire est l’effet d’une robe ou d’un chapeau. c’est un petit animal, ssi gentil que dépourvu de cervelle, dont la de utilité peut être de distraire nos loisirs.

– Continue ton histoire. tu me fais sortir imes gonds.

– Pourquoi, chère amie, vous comparer à e porte. Jésus-Christ l’a bien fait dans l’Engile de Saint-Jean, mais vous n’êtes pas us-Christ... d’autant plus qu’il se compare à e porte ouverte.

– Prends garde. ça finira mal.

– Chère, vous savez que cela ne finit jamais bien entre nous que quand c’est sur le point mal finir. Le Sire de Trémazan trouvait à iconnu le plus singulier rapport d’allures ec son compagnon de la conquête do l’herbe or.

Une grande chasse termina les fêtes. On avait s debout un solitaire : quand la haquenée de duchesse l’emporta d’un galop si furieux que l cheval ne pouvait la suivre, à part le coursier chevalier noir. La jeune femme affolée se nait néanmoins ferme en selle. Par malheur le iglier se précipita sur la haquenée ; la pauvre te fit un écart, et la noble écuyère tomba sur gazon.

– En montrant son agilité ?...

– Non, sans rien montrer du tout. elle était sans connaissance. Le sanglier allait la mett en pièce, quand le chevalier noir le terrassa.

– Ton Satan n’a pas l’esprit inventif avec si sanglier renouvelé des Grecs.

– L’histoire est vieille, et les conteurs o fait des progrès depuis.

– Le chevalier prit la jeune femme dans s bras.

– La porta à la fontaine, lui jeta de l’e fraîche au visage. ma nourrice m’a conté ce il y a.

– Il y a ?

– Monsieur, vous êtes un indiscret. le m arrive. Tout cela est fort ennuyeux.

– Puisque vous voulez dormir.

– Je n’y manquerai pas, dit la mignon créature en bâillant.

– Oui, le mari arrive au moment où An ouvrant les yeux, contemple son sauveur av l’élan d’une juste reconnaissance, que le jalo Tanguy prend pour de l’amour.

– La reconnaissance mène souvent à mour.  
– Mais jamais l’amour à la reconnaissance la duchesse, très naïve, croyant bien faire.

– C’est toujours ainsi. on croit toujo-bien faire.  
– Se laissa trop aller peut-être aux empressements du chevalier. Sans y songer, elle alluma, dans le cœur de son époux, la plus effroyable jalousie.

Un jour Jehan se trouvait en proie aux préoccupations les plus sombres. il en était à ce point où l’on trouve une sorte de joie amère à se convaincre de la culpabilité de la femme aimée.

– Oh que c’est vrai. les hommes sont toujours disposés à soupçonner les femmes, c’est odieux. Et quand le soupçon est entré dans leurs maudites cervelles, il n’ont cesse, les imbéciles, jusqu’au moment où ils acquièrent les preuves de la triste réalité.

– Le page du chevalier noir vint trouver le jaloux et lui dit :  
Seigneur, je vous aime pour votre droiture et l’hypocrisie de mon maître m’indigne ; le traître abuse des saintes lois de l’hospitalité. Votre femme est partie seule sous le prétexte d’accomplir un vœu à la chapelle de Saint-Joseph.

– De Saint Joseph. mauvaise affaire. De tout le paradis, c’est le saint qui patronne le plus de gens.

– Aussi est-il en grande vénération par le temps qui court.  
– C’est le prénom de mon mari. et il le mérite. pas pour avoir laissé un pan d’habit dans les mains d’une grande dame. hélas !.. s’il ne laissait qu’un pan d’habit dans les mains de ses cocottes.

– Je ne sais vraiment pas pourquoi on a fait une si mauvaise réputation à cette pauvre madame Putiphar, à mon avis bien plus à plaindre qu’à blâmer. La Bible dit très-expressément que son mari était eunuque. Quand on est dans cette position, on ne se marie pas, que diable !... Ce n’est pas, je pense, le cas du duc.. mais laissons ce personnage dont je n’aime pas à entendre parler. Les femmes ont de singulières manières de voir, et votre acharnement à me présenter à votre mari m’a choqué. Cela était bien inutile.

– Tu ne comprends pas ce sentiment ?... Oui, j’avais plaisir à lui faire soupçonner ce que je ne pouvais lui dire : Vous m’avez abandonnée pour

une femme qui ne me valait pas ; je vous remplace par un homme qui vaut mieux quo vous.

– Mais jo ne finirai jamais mon histoire, si vous m’interrompez à tout propos. La vérité, dit le page, est qu’elle a un rendez-vous avec mon maître. Faites seller votre meilleur cheval, 3t jetez-moi dans un cul de basse fosse si je nens.

Anne venait, en. effet, de partir pour une chapelle voisine très-renommée où elle allait rier le saint de vouloir bien rendre à son mari a sérénité des premiers jours.

– Vieille histoire toujours neuve. la lune ousse après la lune de miel.

– Le chevalier noir la suivait à son insu sans plus de bruit qu’une ombre. Le coursier de ehan, blanc d’écume, dévorait l’espace, les ancs labourés par les éperons du furieux.

Au moment où la duchesse entre dans la hapelle, deux bras amoureux l’enlacent ; elle ent un baiser sur les lèvres et reconnaît son auveur. Son cœur hésite, partagé entre l’indignation et la reconnaissance. Ce fut le temps ’un éclair, encore fut-il trop lung, car Jehan es regardait un poignard à la main. le chealier se dérobe, déjà il est en selle.

Jehan ivre de rage, plonge sa dague dans le ein de l’innocente. Le chevalier noir riait.

Bientôt tous deux, d’un galop infernal, pas-en t, comme un vent de tempête, à travers ois, bruyères et rochers.

Jehan éperonno en vain sa monture, dont les aseaux fumants touchent la croupe du destrier de son rival, mais sans pouvoir gagner un pied.

Ma part de paradis, hurle-t-il, pour une demi-longueur de ma monture.

Le chevalier noir se retourne railleur.

Ce n’est pas pour toi que le sang du Christ a coulé sur le Calvaire. rappelle-toi, sacrilège, que tu l’as frappé au cimetière.

Et tous deux arrivèrent au bord d’un gouf-fre.

Le coursier du sombre cavalier le franchit comme un aigle. Tanguy et son cheval roulèrent dans l’abîme. Le sinistre inconnu regardait, avec un tranquille sourire, les eaux bondissantes emporter sa victime.

Depuis lors, dans la nuit, on voit errer sui le torrent une flamme bleue..

Le paysan se signe et dit que c'est l'âme damnée de Jehan, Tanguy, seigneur de Trémazan.

Vous dormez, madame ?

Elle ne répond pas.

Qu'elle est belle endormie.

## V

– J'aime ces croix plantées aux carrefours et la dévotion de ces bons paysans qui se signent en passant devant elles.

– Madame la duchesse est dans les saines traditions, elle aime la religion. pour le peuple.

– Et pour moi aussi. N'est-elle pas notre consolation sur cette terre ?

– Avec les bals, les fêtes, le théâtre, le luxe et quantité d'autres consolations.

– Ingrat !... ne t'ai-je pas aussi un peu consolé ?

– Beaucoup. votre baguette de fée a chassé les noires visions qui m'obsédaient.

– Dis-moi donc d'où te vient cette rage anti-religieuse ?

– Personne n'a, plus sincèrement que moi, adoré le divin crucifié. Je le croyais alors le Dieu des pauvres et des humbles. Maintenant qu'il est devenu le dieu des agioteurs, des gens brodés, titrés et mitrés, je l'ai pris en haine.

– Ne blasphème pas ainsi, je t'en conjure.

– Vous avez raison, Madame, le blasphème de la bouche n'est pas sorti du cœur.

– N'as-tu donc jamais prié au pied d'un autel ?

– Oui, et même, en dépit de mon scepticisme, j'ai eu en plein jour une vision étrange. Au milieu d'une rue, homme fait, j'ai vu le tabernacle devant lequel je m'étais prosterné enfant, et ce verset en lettres d'or étincela

à mes regards émus : « Venez à moi, vous qui êtes surchargés, et je vous soulagerai. ». C'est une douloureuse histoire. si elle m'était personnelle, si c'était un simple feuillet détaché de ma chétive existence, je ne la contera point, mais d'autres ont été torturés par les mêmes souffrances.

Il m'en souvient – car c'est étrange combien les souvenirs de l'enfance laissent dans la mémoire une profonde empreinte et combien ils se présentent avec netteté à la pensée de l'homme mûr – je parlais à peine : avant de me mettre au berceau, ma mère me faisait bégayer l'oraison dominicale. est-ce involontaire retour vers le passé ?... Quand je vois une mère tenir son enfant sur les genoux, pour lui apprendre à prier, je sens une larme sous ma paupière. C'est bon la prière, et je plains de tout mon cœur celui-là chez qui la source en est tarie.

f Je vécus d'abord par la foi. La foi donne la paix du cœur. Mais un vent d'incrédulité soufflait dans l'air. Malgré moi mon âme s'atiédissait. Je pleurais des heures entières, suppliant Dieu de ne point laisser mes chères croyances m'abandonner ainsi. Vaines larmes !... Inutiles prières !... Plus j'implorais, plus le doute s'emparait de mon esprit.

J'atteignis mes quinze ans. un certain eudi, ayant terminé mes devoirs d'écolier, allai flâner dans la bibliothèque paternelle. Le hasard me fit mettre la main sur un traité de a pluralité des mondes. Etait-ce celui de ontenelle ?... Je ne sais. Cette lecture m'inéressa quelques instants, puis ennuyé, pris e spleen, je sortis de la ville et me dirigeai ers les hauteurs qui dominaient alors l'anse es Gardes-marine. Ces montagnes ont été téés dans la mer pour construire le nouveau ort. Nulle maison aux alentours – la solide – le roc nu – quelques sèches bruyères – à mes pieds, la rade et ses gros vaisseaux – n face, la côte de Plougastel avec ses rochers ittoresques. C'était par un beau soir d'été, la mer, unie comme un miroir, réfléchissait l'azur du ciel ; les terres du goulet se profilaient sur un horizon empourpré. Peu à peu les feux du couchant s'éteignirent, les étoiles scintillèrent. je sentais une angoisse indescriptible, un poids surchargeait ma poitrine, ma respiration s'arrêta. puis j'entendis une voix murmurer à mon oreille :

« Non, Jésus n'est pas le Verbe incarné. non, Dieu n'a pas revêtu la forme humaine pour apporter le salut à quelques animalcules perdus sur un grain de poussière. Qu'est-ce que la Terre dans les cieux, l'homme dans

l'univers ?... La fourmi a pensé que l'Infini s'était fait fourmi pour habiter notre fourmilière. La vie est un instant de douleur perdu dans le temps, passé sur un atome. Ce n'est pas la peine de vivre. »

La secousse fut violente, pénible au poi. n d'ébranler ma santé. Dans mon décourage ment, j'abandonnai travail et plaisir. Je res tai longtemps dans cet état morbide. Puis L réaction s'opéra, de cette épreuve je sorti athée. J'avais été trompé : cette pensée m'eni vrait de rage. Pour semer l'erreur, il exista une société officielle, payée, patentée, honorée Je jurai de consacrer toutes mes forces à : combattre. La haine me rendit l'énergie, je vécus de cette haine.

Il s'écoula bien des années, mon départ pour une campagne de Chine approchait. Mes fonctions m'appelaient tous les jours au port. La route la plus courte passait par ces quartiers hideux où la prostitution s'étale dans toute son horreur. A l'heure où je traversais ces rues, elles avaient un aspect navrant ; à peine y rencontrait-on un matelot ou un soldat pris de vin. Une misérable, vêtue d'oripeaux, courait avec précipitation d'une maison à l'autre sous la terreur de la police. Partout des jalousies fermées – derrière ces jalousies un calme de mort rompu par un juron, un propos obscène ou quelque chant infâme – les portes ouvertes laissaient voir une forte grille – à travers les barreaux apparaissait parfois une figure de femme, si ce n'est pas profaner le nom de femme de l'appliquer à ces malheureuses au visage hébété, couperosé, cynique. On était en janvier, une petite pluie fille salissait le pavé et donnait à ces quartiers un aspect plus sombre encore. Un morne silence régnait dans la rue. Ce jour-là on n'entendait ni refrain ordurier ni blasphème. Ces lieux semblaient abandonnés, dévastés par quelque peste. Devant une des maisons le plus mal famées se trouvait un cercueil surmonté d'une croix. une croix !... un prêtre était donc venu près de la mourante ; un représentant de la pureté Suprême avait donné les consolations dernières à ce vil rebut de la famille et de la cité. Cette fille perdue, dont la vie s'était écoulée dans l'opprobre, cet immonde jouet de matelots et de soldats ivres, avait entendu, en expirant, la parole de pardon. Elle avait pu, à la dernière heure, rêver un avenir de sainteté et de bonheur. Je m'approchais du bénitier le cœur gonflé, les yeux humides. moi aussi, j'éprouvai le besoin de donner le signe de la réconciliation à la pauvre

morte, en songeant à Celui qui accorde si doucement le pardon au repentir. et je vis briller, dans un nimbe d'or, le tabernacle au pied duquel, enfant, j'avais prié avec ma mère, et sur lequel était écrit :

Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et je vous soulagerai. »

– C'est vrai. les impressions religieuses de l'enfance sont indélébiles.

– A vrai dire, j'ai toujours eu un faible pour ce Dieu qui détestait les princes et abominait les prêtres. Oui, j'aime ce jeune charpentier qui aima la Vérité jusqu'à la mort.

– Tais-toi, tais-toi, ne travestis pas ainsi la religion de nos pères.

– La religion de nos pères !... Regardez là-bas, au sommet de la montagne, cette colonne noire se détacher sur le ciel. Nous irons là. Je me mettrai à genoux au pied de ce menhir, j'y ferai une bonne prière. Je découvrirai mon front devant ce dernier vestige de la religion de nos pères. Le paganisme romain, qu'il s'appelle religion du Capitole ou religion du Vatican, c'est la religion de nos maîtres. moi, je suis de la race des vaincus, et je déteste Rome.

– Comment !... tu voudrais rétablir le Druidisme !... Je me suis trompée, tu es bien plus malade du cerveau que je ne le soupçonnais.

– Pourquoi ?... Ne dites-vous pas, vous autres, il faut une religion au peuple. et je le crois. je le crois, parce que je sens dans mon âme un vide intolérable. J'ai besoin, moi, d'une religion comme le peuple ; j'ai besoin de croire, avec lui, comme lui. J'ai besoin de croire, parce que la foi seule rend fort. Il n'est pas de grande nation, sans une grande pensée commune. et, par un étrange phénomène d'atavisme, je me sens pris d'un amour infini pour ce vieux culte de nos ancêtres. J'aime cette vieille terre de Bretagne si longtemps rebelle au joug romain, cette vieille terre libre qui, si longtemps, sut préserver son sol des souillures de la louve du Capitole et des renards du Vatican. Nous trouverons, dans notre histoire des Gaules, pour peupler notre empyrée, assez de saints qui aimaient la patrie et la liberté. Mais les temps sont changés ; aujourd'hui, pour combattre Rome, la plume doit remplacer l'épée, et Brennus s'appelle Voltaire.

## VI

– Regarde cette croix portée par un homme tête nue. puis ce cercueil suivi de rudes bretons, aux longs cheveux tombant sur les épaules, avec leurs chapeaux sous le bras. un enterrement dans le calme des campagnes, a je ne sais quel caractère particulier de gravité solennelle.

– La mort est toujours solennelle.

– Cette croix ne te dit rien ?... avoue-le, un enterrement rationaliste ne porte point l'âme à ce recueillement que j'éprouve.

– Cette croix me dit tantôt blanc, tantôt noir, affaire d'électricité dans l'air. mais je ne la vois jamais avec indifférence. Une bière parle d'elle-même. Ces gens à mine réjouie, chantant du latin, me sembleraient fort drôles, s'il n'y avait là un cercueil pour figer le rire sur mes lèvres. Dans tout cela, je ne vois qu'un personnage imposant, c'est la mort.

– Je te plains de toute mon âme de ne point sentir la poésie de notre culte.

– Approchons. Contemplez ce vieillard plein de foi. les consolations de l'église ne lui ont pas suffi, il a dû les compléter au cabaret. Regardez-le titubant, le chapelet à la main et par intervalles chantant à tue-tête : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !*

– Partons. Quand un cercueil passe près de moi, toute ma chair frissonne.

– Le catholicisme s'est complu à nous inspirer la frayeur de la mort, parce qu'il on tire beaucoup d'argent. Aussi les bons catholiques de ce pays, pour chasser les pensées funèbres, ne manquent jamais, à tout enterrement, de se griser comme des pandours. C'est après tout, la coutume gauloise, on se réjouissait aux funérailles. et pourquoi ne pas se réjouir, si l'on est convaincu, comme nos pères, que l'âme s'élève par la mort à de plus hautes destinées. Aussi ont-ils eu, plus que personne, cette vertu suprême dont le catholicisme nous a dépouillés : l'amour de la mort. Comme les Celtes, je suis partisan de l'incinération, mais puisque nous aurons, sans doute, longtemps encore des cimetières, je les voudrais voir devenir des lieux de promenade et de réunion, où les vivants iraient penser aux morts et causer

d'eux avec leurs amis et leurs parents. Nous devrions éprouver un vrai bonheur à évoquer leur souvenir et à revivre par l'imagination avec eux. Pourquoi plaindre les morts ?, .. c'est absurde. Pourquoi éviter d'en parler, ou prendre un air de commisération, quand on est obligé de le faire, et leur infliger l'épithète lamentable de *pauvre* ? Que nous souffrions, nous vivants, d'une séparation cruelle, cela est juste et naturel. mais à cette première douleur doit succéder un culte plein de tendresse, un sentiment de pitié plein de douceur et de charme. Dix ans après la mort de leurs parents, nous voyons des gens baisser les yeux, prendre une pause navrée et dire d'un ton larmoyant *mon pauvre père !...* C'est hypocrite et bête. La vraie religion considère la mort comme un i e nfait, elle devrait nous pétrir l'âme de telle sorte que nous la voyions venir avec allégresse. C'est aux abominables prêtres du moyen âge que nous devons nos mœurs idiotes. Non contents de brûler les gens en ce monde, ils les tenaient sous la menace d'être brûlés dans l'autre. Pour donner plus de prix aux objets de leur petit commerce, ils ont fait de notre ascension dans la série des êtres quelque chose d'effrayant. La terreur de la mort et de l'enfer leur rapportait tant d'argent ! ils ne savaient qu'inventer pour la porter au comme. Auprès de leur dieu, Teutatès est un ange. Pour remplir leurs escarcelles, voilà ce ue ces marchands de contre-marques du Paralys ont fait de la doctrine du Dieu-Père, prêchée par le doux Jésus aux bords du lac de Tibériado. quand il tirait de son cœur charmant ces déliieuses paroles, expression pure et vraie de sa pensée dans sa floraison première :

« Car mon Père veut qu'aucun de ces petits le périse. »

– Ainsi la mort ne t'effraye pas ?

Chère amie, voilà une question bien indisrète. N'ai-je pas sucé le lait du mon temps ?... 'ai vu si souvent, dans ma vie, le même omme tour à tour héroïque ou poltron que ai toujours admiré la prudence de cette formule espagnole d'un brevet de décoration : un tel a été brave tel jour. Cependant depuis mes amours avec la reine Aa hotep.

– Qu'est-ce que la reine Aahotep ?

– Une ravissante momie. :

– Tu as été amoureux d'une momie ? ;

– Oui, au Caire.

- Au Caire ?... Tu as donc été partout ? |
- Un peu partout. dans ce monde et dans l'autre.
- Dans l'autre monde aussi ?
- Oui, avec la reine Aahotep.
- Conte-moi cela, je te prie.

– Au musée du Caire, j'avais longuement admiré une momie des plus gentilles, une grande dame fort distinguée, car elle avait été ; reine aux bords du Nil. Le soir, me trouvant fort agité, je pris un peu de haschich pour appeler le sommeil, mais je fus bientôt réveillé d'une façon terrible. Un Sphinx, le ailes déployées, venait de s'abattre sur moi. So corps de lion m'écrasait, ses griffes de devant me pénétraient dans les épaules. la tête d femme, jolie à ravir, montrait de belles dents blanches qui me faisaient grand peur. Toi d'un coup, il – ou elle – elle plutôt – part d'un grand éclat de rire qui me donna le frisson son poids me coupait la respiration, ses griffes me faisaient mal.

« Ah, dit-elle, tu veux pénétrer le mystère de la mort !... Eh bien, je vais te satisfaire en croquant ta cervelle, quoiqu'elle soit un peu vide ; c'est excellent de mâcher des idées. Quand ton crâne aura craqué sous ma dent, tu connaîtras le grand secret.

Ses yeux brillaient de désirs, elle avait le port du cou superbe et des seins splendides.

- Tu songeais à cela au moment d'être dévoré ?

– Malheureusement elle avait un corps de lion, c'était là le côté désagréable. Supposez un corps de femme, c'eût été tout différent. Elle me lança un regard plein d'ivresse. Je crus un instant à de l'amour, c'était de l'appétit. Quatre griffes entrèrent profondément dans mes chairs, et sur mon cou je sentis une morsure. Je poussai un cri. Près de moi gisait le sphynx, la tête fendue. Une femme du type fellah, une hache d'or sanglante à la main, me regardait avec commisération.

Une étroite ceinture de lin, où brillait un poignard d'or, composait tout son costume. Entre les seins, au bout d'une chaîne de pierres précieuses, pendait un scarabée lumineux dont mes yeux ne pouvaient soutenir l'éclat. Je reconnus la reine Aahotep dont la momie et la statue m'avaient si vivement intéressé au musée. Elle me prit la main et me fit asseoir sur la

première marche de la pyramide de Chéops, près de la sombre entrée qui donne accès dans les entrailles du monument.

– Sur lequel perchaient les quarante siècles de Bonaparte.

– Oui, ses quatre milans. Tu as passé là un fichu quart d’heure, me dit la Reine, sans moi tu étais flambé.

– Ton Aahotep, tu m’avoueras, avait de bien drôles de manières pour une majesté.

– L’école réaliste était en vogue à la cour de Thèbes aux cent portes. Vous connaissez une autre cour dont le style n’était pas moins débraillé.

Votre majesté, lui répondis-je, m’a sauvé la vie, jé lui appartiens corps et âme.

Je ne t’en demande pas tant, reprit-elle, mais j’ai besoin d’un petit service.

Votre majesté peut disposer à sa guise de son serviteur ; si je n’étais l’esclave de la reconnaissance, je le serais de sa beauté.

A dire vrai, je ne suis pas mal. un compliment, d’où qu’il vienne, fait toujours plaisir.

Un chien regarde un évêque. l’adorateur de votre Majesté ne pourrait-il la contempler ?

Est-ce que ma vue t’inspire les mêmes sentiments qu’à un chien la vue d’un évêque ?

Les sentiments que j’éprouve, sont : la reconnaissance d’abord, le respect ensuite, puis l’admiration, enfin.

Parle, je ne suis pas bégueule.

Enfin les sentiments que peut inspirer un beau corps revêtu d’un costume aussi simple que galant.

C’est bien, c’est bien. restons-en là. J’ai à te parler de choses plus sérieuses.

Je suis tout oreilles.et tout yeux.

Mes sujets m’ont momifiée suivant une déplorable coutume : notre âme, en effet, ne quitte ce monde qu’au moment où notre corps se dissout dans Je Grand Tout. Alors elle s’envole vers un nouvel astre. Mais, jusqu’à ce moment solennel, elle erre non loin de sa dépouille ; aussi l’incinération est-elle un acte éminemment pieux. L’incinération délivre ; cs âmes bien plus

tôt que votre affreuse coutume de mettre les morts à pourrir en terre. Quant à les momifier, c'est contraire à tout bon sens. J'ai hâte de rejoindre Rigel, étoile consacrée aux bienfaiteurs de l'humanité. J'ai mérité cette haute récompense en laissant mes sujets cultiver leur blé et faire des enfants. Je les avais délivrés de cette centralisation et de cette administration que l'Europe nous envoyait – au dire des administrateurs. J'avais enfermé les pontifes dans leurs temples, et, leur laissant toute liberté pour l'accomplissement de leurs saints sacrifices, je leur avais interdit de se mêler de ce qui ne les regarde en rien. Il en résulta pour le pays une incroyable tranquillité. Les poètes et les historiens me flétrirent du nom de fainéante. Il y eut une révolution. Les chefs de guerre, les pontifes et les préfets à poigne, au nom de l'ordre moral, me détrônèrent. Peu après, je mourus. Mes ennemis, tant leur haine était furibonde, voulaient brûler mon corps. Quel service ils m'auraient rendue !.. On m'embauma cependant par un reste de pudeur, mais je fus inhumée sans pyramide. Mon successeur fut un homme providentiel, il rétablit les vieilles superstitions et la puissance pontificale, puis il envoya deux millions d'hommes s'ensevelir sous les neiges de la Scythie. Les pontifes, les collecteurs d'impôt et les préfets à poigne lui décernèrent le nom de Grand. Pour conserver le souvenir de ces immolations gigantesques, et pour nourrir – suivant la théorie des administrateurs – le peuple, mourant de faim, les pontifes, les chefs de guerre et les collecteurs ordonnèrent l'érection de cette pyramide. car, disait le Grand Roi : le travail, c'est la richesse. Pour construire cet orgueilleux monument, ils enlevèrent les laboureurs à leur charrue, afin de leur donner du travail, et prirent au peuple son dernier sou pour soulager sa misère. Les poètes chantaient, les historiens couvraient des charretées de papyrus. Mais les pauvres mères, dont les enfants étaient morts en Scythie, déposaient à la dérobee des fleurs sur mon humble sarcophage, et le parfum de ces fleurs réjouissait mon cœur emprisonné sous les bandelettes sacrées.

– Bien sur, ta reine Aahotep avait fait des conférences dans quelque mauvais club de Paris.

– La lune brillait. A la douce lumière de ses rayons, je contemplais la Reine. c'était, je le jure, une adorable momie. Elle ne sembla point courroucée de mes tendres regards.

Nous allons, me dit-elle, après un moment de silence, descendre dans l'intérieur de cette pyramide ; elle donne accès, au centre du globe, dans le séjour plein d'horreur de ceux qui ont versé le sang. Avant de faire mes adieux à ce globe mesquin sur lequel nous passons notre première enfance, je veux voir le misérable qui m'a détrônée.

Guidés par la lumière du scarabée, nous descendîmes la pente rapide qui conduit dans l'intérieur du monument. Nous arrivâmes au bord d'un abîme.

Ne crains rien, dit l'égyptienne, prends-moi par la taille.

– Voilà une momie bien légère.

– Sautons, continua-t-elle, c'est une petite chute de quinze cents lieues.

Quinze cent lieues !... ne craignez-vous pas de vous casser les jambes ? lui demandai-je avec une certaine appréhension.

Es-tu bête !.. les âmes ne se cassent jamais

Oui, mais moi. je ne suis pas une âme.

Poltron !... je te servirai de parachute.

Eh bien, au commandement de trois :

C'est cela.

Une, deux, trois.

Nous étions dans le vide au milieu de profondes ténèbres. la position me semblait critique. A vrai dire, j'avais une fière peur. Toutefois je trouvais la peau d'Aahotep bien douce.

Qu'as-tu à me serrer ainsi ? me demanda-t-elle e.

Rien. Je crains de tomber.

A la bonne heure !... je croyais.

Bientôt je ne pus résister, je lui baisai l'épaule.

Ah ! si mon époux savait, dit Aahotep d'une voix tremblante.

Il n'en saura rien, , belle Reine.

C'est bien la première fois.

Sans doute.

Et la dernière.

Oh pour cela non, m'écriai-je en lui baisant la joue.

Elle était ravissante, dans la nuit, éclairée par la lueur du scarabée.

Je te laisse tomber ! dit-elle en faisant la moue.

Impossible, répondis-je en criant, je te tiens trop bien.

– Comment tu tutoies les reines.

– En tête-à-tête, quand on se tient la taille, il n’y a plus de rangs.

Notre descente se ralentit, et je sentis avec un extrême plaisir – mêlé de regrets – la résistance du sol. Dans ma joie, je pressai Aahotep sur mon cœur et lui baisai les lèvres. Elle détourna la tête.

– Après le baiser ?

– Après le baiser, c’est la règle.

Nous marchions dans une grotte longue, étroite.

– C’était bien le moment de marcher.

– Le sol était boueux. Bientôt nous débouchons dans une vaste enceinte. nous barbotions dans un liquide épais et rouge d’où s’élevaient des vapeurs empourprées ; mais ce liquide ne nous souillait point.

Aahotep me dit :

Tout le sang humain versé à la surface de la terre filtre à travers son écorce et se rend ici.

Une foule de misérables erraient dans l’horrible mare ; la reine d’Egypte reprit :

Ce sont là les meurtriers vulgaires, gibier de potence ou de bagne. Allons voir les grands criminels. tu les reconnaîtras aisément, car la stupide humanité a sculpté leurs traits dans le marbre, ou les a coulés dans l’airain. Tu y verras aussi quelques saints vénérés dans votre Eglise. tiens voilà saint Cyrille qui fit massacrer la grande astronome Hypathie.

J’aperçus une longue file d’hommes accroupis, attachés au roc par des chaînes de fer ; du sang suintait de la voûte et tombait sur leurs corps. Je ne pus voir le premier, une vraie cascade l’inondait.

L’égyptienne me dit :

Celui-là a étendu ses massacres de l’occident aux pieds de nos Pyramides. Hors de son art, il n’eût que des pensées absurdes. Sa vie fut un perpétuel défi au sens commun. Les Français l’ont élevé au rang des dieux pour avoir consommé trois millions de citoyens à satisfaire ses lubies.

Tout près de Napoléon, Marat agitait frénétiquement ses chaînes et les mordait de rage ; Robespierre gardait une morne impassibilité. Côte à côte avec ces monstres, je distinguai une figure bourbonnienne :

Tu vois Louis le Grand, me dit Aahotep, le sang des Huguenots suffirait à lui fournir de terribles douches ; mais il s'y mêle le sang versé dans des guerres insensées.

Sur le roc fatal, on voyait un grand nombre de misérables couronnés.

Au fond de la caverne, on entendait rouler une rivière rouge, dans laquelle une forme humaine se débattait.

C'est César, me dit la Reine.

Je contemplai ce spectacle avec une joie féroce. j'éprouvai une indicible volupté devant le supplice du meurtrier de Vercingétorix, du déprédateur, de l'assassin de la Gaule. Depuis César tous nos maux viennent de Rome. Il a inventé l'Empire, et l'Empire fut la matrice putride dans laquelle germa la Papauté, par je ne sais quelle immonde génération spontanée. César a forgé le premier anneau de la chaîne de servitude rivée. depuis lors aux pieds de la vieille patrie.

Me reconnais-tu ? dit Aahotep s'adressant à un égyptien.

L'égyptien releva sa tête affaissée et tressaillit.

Avant de quitter la Terre, j'ai voulu rassasier mes yeux de tes tourments. Car je te hais., je te hais, non pour avoir volé mon trône, mais pour avoir ruiné la nation dont je faisais le bonheur. Adieu. souffre ici des millions de siècles, moi je vais jouir de plaisirs ineffables dans Rigel.

Aahotep se tourna vers moi, grave, radieuse ; je courbai le front, soudainement frappé par son imposante attitude d'immortelle.

Ainsi, dit-elle, le veut la Suprême Justice : ici gémiront tous ceux qui ont causé mort d'homme, jusqu'au jour où notre humble planète verra ses atomes se disséminer dans l'espace. Alors seulement, ces âmes maudites prendront part à l'éternelle transmigration des âmes à vers les cieux. La Divine Providence, reprit-après un moment de silence, a fait une exception.

Quand l'égyptienne eut prononcé ces paroles, voûte de la caverne se déchira, mes regards pénétrèrent au plus profond du ciel. Dans un transparent et bleu, je vis une forme humaine d'une grande majesté, la tête ceinte d'une couronne ; de ses épaules tombait un manteau roi. De longs cheveux encadraient son visage empreint d'une sombre mélancolie.

On dirait Saint-Louis, murmurai-je à l'oreille mon guide.

C'est le saint Roi. Les chœurs sacrés des ges, la sublime harmonie des sphères ne vent chasser de son cœur le souvenir des étiques brûlés sous son règne. Aussi pro-ne-t-il dans les espaces déserts son inconsolable tristesse. Tu connais maintenant les stères de la mort. Lentement les âmes s'éteignent dans la série infinie des êtres.. elles somillent dans la plante, rêvent dans l'animal, sent enfin dans l'homme. Puis elles parrent le cycle des astres, plus libres de la création de la matière à chaque métamorphose, sans un pas à chaque transformation nouvelle vers la connaissance du Grand Tout et de la Sublime Essence du Grand Tout. Mais pas pour le Caire, il est temps de me délivrer.

Elle me prit le bras, développa deux ailes noires et nous quittâmes ces lieux avec une compréhensible vitesse. Le cortège de la Reine l'attendait au pied de la pyramide. Nous nous installâmes dans un palanquin couvert de lames d'or et de pierreries qui brillaient magnifiquement clair de lune. Toute la troupe partit en courant. Nul bruit ne retentissait dans la campagne. Les villages et les palmiers fuyaient derrière. La petite main d'Aahotep tremblait dans la mienne.. J'enveloppai sa taille et la pressai mes bras... l'égyptienne balbutia sous étreinte :

Ah !.. si mon époux savait..

Le cortège allait un train d'enfer.. beau trop vite au gré de mes désirs ; en un instant nous fûmes au bord du Nil, les étoiles s'y raient avec coquetterie. Près de la rive avait une barque d'or armée de rameurs argentés, ils tendirent leurs muscles de métal un singulier ensemble

Aux rayons de l'astre des nuits, dans un profond silence, il faisait beau voir marcher le tégument de la Reine à travers les rues du Caire.. entrâmes dans le musée... il s'y fit une étreinte.. la grande statue de marbre noir de l'effroyable s'agitait sur son socle. les seins de l'éthiopienne en sycomore palpitaient. Les moines essayaient de rompre leurs bandelettes.

Je mis le feu au musée et sortis aussitôt pour contempler les tourbillons de flammes. J'éprouai un bonheur indicible à voir les âmes ailées des momies, s'élever au ciel et s'envoler vers les îles.

# LETTRE D'UN TRANSPORTÉ

– Le 10 Mai fixait le terme de mon long séjour à Saint-Martin de Ré. Dès la veille, on nous donnait double vêtement : l'un semblable à celui des moblots do 1870 ; l'autre de toile grise, pantalon de fatigue et vareuse des matelots do la marine de guorre. Si vous ajoutez le képi noir, la chaussure dite *godillot*, vous saurez la manière dont nous sommes vêtus.

Dès le matin, la cloche annonçait le lever ; elle ne nous appellera plus.

Le son des cloches m'émeut toujours. ce jour-là il m'impressionna davantage. Que de souvenirs il évoque en un instant !... depuis l'époque où enfant, il m'appelait au catéchisme, jusqu'au temps où il conviait les fidèles au saint sacrifice que j'allais célébrer.

En dépit do mon crime, en dépit de la fange dont je suis souillé, mon âme est restée religieuse. il y a en moi deux êtres, deux êtres en perpétuel conflit. Leur lutte a fait ma destinée. je sens à la fois battre dans ma poitrine un cœur pétri de l'amour du bien et mon sein palpiter des instincts do la brute.

Je suis quelque chose comme l'union monstrueuse de l'homme et du vérat.

Je souffre cruellement. pas assez fort pour m'arrêter sur la pente du mal, pas assez bestial pour ne pas être déchiré par le remords. Je trouverais du moins une sorte de repos, si j'avais perdu le sentiment de la dignité humaine, si j'étais – comme j'en vois ici – une sorte d'animal inconscient.

Oui, la cloche, pour un moment, m'a rendu toute la noblesse de l'une de mes deux natures. elle est comme la voix de Dieu qui fait encore vibrer en moi des cordes à demi-détendues ; bientôt rien ne vibrera plus, je les sens s'amollir dans cette atmosphère d'abjection... lentement le poison du vice s'inocule dans mes veines et m'envahit chaque jour.

Appartenant désormais à la marine, nous obéirons au clairon et au tambour.

Au premier son de cloche, tout le monde fut debout. la plupart attendaient avec impatience ce changement de vie. Ils étaient heureux de partir pour la *Nouvelle*, d'aller à la campagne, comme ils disent dans leur jargon. Beaucoup regardent la Calédonie comme le paradis terrestre. Plusieurs même, par horreur de la prison simple à laquelle ils étaient condamnés, ont commis des tentatives d'assassinat sur leur gardiens, uniquement pour en sortir, – regardant la transportation comme un sort relativement agréable, ils ont recherché, par un nouveau crime, une aggravation de peine suivant la loi, un allègement à leur point de vue.

Les portes du réfectoire s'ouvrirent pour le premier détachement dont je faisais partie. On nous avait divisés en deux bandes, afin de mettre dans l'embarquement le plus d'ordre possible. Dès neuf heures, on nous range sur deux files dans la citadelle. Au signal donné, la colonne silencieuse se met en marche, escortée par les gardiens de Saint-Martin, par les nouveaux surveillants et par deux rangs de fantassins. Nous traversons la citadelle, en quelques minutes nous arrivons au port. Depuis longtemps, la foule avide d'émotions s'est assemblée sur le quai. Inutile de dire que les femmes sont accourues en nombre. Les jeunes filles au premier rang, coiffées de hautes et larges coiffes blanches, folâtraient et plaisantent avec les pantalons rouges. Depuis longtemps, n'avais pas vu de femmes. un moment leur vue souleva en moi toute une tempête. mes oreilles tintèrent, mes artères battirent comme au jour fatal.

Viennent aussi quelques dames ; leur démar che empressée laisse deviner que la curiosité les dérange de leurs habitudes et les arrache au repos à une heure inaccoutumée.

En un instant, nous sommes sur le pont de deux petits navires désignés pour nous conduire à bord du vaisseau-transport mouillé en rade de l'île

d'Aix.

Le bateau, sur lequel je monte, laisse écha] per sa vapeur qui siffle et gronde. puis s tait. La machine part. le bateau marche. adieu patrie ! adieu terre de France !... nou ne te reverrons plus. c'est un adieu éterne il faut mourir là-bas, être enterré là-bas.

L'île de Ré s'enfuit, le soleil est resplendi : saut, la mer calme, le ciel sans nuages. cet sérénité du ciel, cette tranquillité de la me contrastent avec ines-angoisses. mon œil est sec, mais mon cœur 'saigne, étranger à tout ce qui nous environne.

Ma pensée se reporte vers les êtres aimés, desquels me sépare une fatalité inexorable. sœur chérie, père, mère, je ne vois plus que vous. et cette vue est mon plus cruel supplice.

Pour toi, ma sœur, je suis maintenant un objet de dégoût. et c'est juste. tu es la sœur d'un forçat, personne ne voudra t'épouser.

Pour toi, père vénéré, je suis le déshonneur.

Plus que tous, je te revois ma bonne mère, toi que j'aime avec une si profonde tendresse. après mon funeste tempérament, après le démon, tu as été peut-être l'instrument le plus actif de ma perte. tu le sais, tu en meurs, aussi toi seule m'a pardonné !

Puis son image à elle, ma victime. son spectre. les vêtements déchirés, le visage meurtri, les yeux ternes, le teint livide. Mon Dieu ! mon Dieu !... vous qui sondez le cœur de l'hommp, vous le savez : je ne voulais pas la tuer. Qu'est ma condamnation auprès de cette vision-là !...

Laissons cela. continuons .pour chasser ce remords affreux, ces pensées atroces.,

Le *Travailleur* nous escorte. De son équipage armé jusqu'aux dents et de ses canons, il sur veille le *Lama* sur lequel je suis embarqué et le *Plongeur* qui porte l'autre convoi. Tous trois, le *Travailleur* entre deux, marchent de concert lancés à toute vapeur.

Enfin apparaît la mâture du vaisseau.

A onze heures, les quatre cents condamnés sont installés, chacun suivant son numéro.

A six heures branle-bas.

Nous occupons la batterie haute. A l'avant les hôpitaux, à l'arrière le logement des officiers.

La batterie qui nous est affectée est divisée en quatre compartiments par des grilles – deux à tribord, deux à babord – aux sabords des barreaux solides. Du côté de l'intérieur, une forte grille. On dirait une ménagerie.

C'en est bien une. et jamais ménagerie n'a renfermé fauves plus dangereux. Le lion manque. mais tout y est de la fouine et du chacal au tigre. On retrouve, en cherchant bien, sur ces visages, les types divers de la bestialité. Peu de figures intelligentes – sur la plupart de ces faces, l'abrutissement domine. La peur sordide – car on vit toujours dans les transes après un crime, et la crainte est le régime forcé de la prison – a marqué tous ces fronts du cachet de la bassesse. rien n'avilit l'homme autant que de trembler.

On a'enfermé une de ces bêtes dans. un compartiment à part, un homicide dont la manie est de boire du sang humain. La Faculté s'est refusée à le reconnaître comme atteint de démence, j'ai peine à partager son opinion. On a dû l'enfermer seul parce que, une nuit, il s'est précipité sur le bras de son voisin endormi et l'a mordu cruellement. Un jour où l'on tuait un bœuf, un détestable plaisant du piquet de garde eut l'idée diabolique de lui porter un verre de sang ; rien ne saurait peindre l'extase de férocité répandue sur son visage pendant qu'il avalait l'affreux liquide.

Pas d'illustration d'ailleurs, des criminels vulgaires.

Notre chef de compartiment est un grand notaire de Paris ; ruiné par les femmes, à bout de ressources, il a commis des faux. C'est un homme intelligent – faut-il que la passion aveugle et abêtisse ! un faux se découvre forcément, il ne pouvait l'ignorer. c'est étrange comme la passion étouffe toute raison, tout jugement – c'est un homme intelligent, d'une grande puissance de volonté avec des manières charmantes. on s'imaginerait difficilement son ascendant sur son groupe. Il est obéi comme un vrai chef. même ici, le besoin instinctif de l'ordre conduit à la discipline. C'est aussi un fait bien remarquable cet amour de l'autorité inné dans le cœur de l'homme. Un chef de compartiment, malgré la soumission souvent très-effective de son groupe, vit plus ou moins dans la situation d'un dompteur de tigres. à un moment donné, la ménagerie se révolte ; alors le chef de

compartiment se trouve dans une situation critique. néanmoins ce titre de *chef* attire toujours. On aime mieux être *chef* de forçats que de n'être rien du tout.

Je citerai parmi nous un jeune homme d'une illustre famille de Bretagne, dont presque tous les membres, hommes et femmes, en un laps de temps très-court, ont été condamnés pour meurtres. l'épidémie du crime s'est subitement abattue sur cette famille naguère si considérée. Y a-t-il des épidémies de crimes ?... Il y a bien des épidémies de suicides. Les germes du crime flotteraient-ils dans l'air comme les germes du choléra ?... Quels redoutables problèmes pose la criminalité !... De consciencieux travaux faits sur les prisons en Amérique semble ressortir l'influence de l'hérédité. On y cite l'exemple de l'infâme famille Jukes, dont la généalogie a été suivie avec le plus grand soin jusqu'à sept générations. Cette généalogie ne comprend pas moins de cinq cent quarante membres livrés pour la plupart à la mendicité, à la débauche, au crime. Chose étrange, l'ancêtre de tous ces misérables, qui naquit vers 1730, était un joyeux compagnon, chasseur et pêcheur, ennemi de toute occupation suivie, une sorte de demi-sauvage, sans instinct criminel bien marqué.

Nous avons aussi parmi nous un grand d'Espagne, ancien colonel de don Carlos. Les salons aristocratiques d'une de nos plus dévotées villes de Bretagne firent au réfugié une ovation digne d'un aussi illustre défenseur du trône et de l'autel. Toutes les jeunes filles s'éprirent du héros, qui daigna jeter le mouchoir à l'une des plus riches héritières. Les parents ravis de tant d'honneur témoignèrent leur satisfaction par une dot princière ; la pauvre enfant fit bien des jalouses. Malheureusement le très-noble hidalgo était déjà marié dans son pays. Condamné comme bigame, le grand d'Espagne habite avec des filous, laissant derrière lui deux femmes de forçat. La société a raison de m'enfermer, je suis un être nuisible. mais peut-être, aux yeux de Dieu, suis-je moins coupable que ce grand seigneur. moi, du moins, je n'ai pas lentement médité mon crime.

Grâce à la robe que j'ai portée, je suis une des curiosités du convoi.

Et chaque transport emporte quelqu'un de notre ordre pour quelque crime analogue au mien. cela ne manque jamais, il n'y a pas d'exemple contraire. N'est-ce pas une fatalité qui donne à réfléchir ?

Entre les compartiments de bâbord et ceux de tribord s'étend, de bout en bout, un large couloir pour les surveillants et les sentinelles.

Au milieu de ce couloir, autour du cabestan, un rond-point pour la garde.

Chaque compartiment contient environ cent hamacs ; quand ils sont tous pendus, nous ne sommes guère au large.

L'air et la lumière nous arrivent à profusion par les sabords et les panneaux.

C'est au rond-point que, le dimanche, se dit la messe.

Cette pensée me donne le frisson.

Moi aussi, j'ai célébré le saint sacrifice.

Je l'ai célébré avec la foi la plus sincère, la piété la plus ardente. Cela est vrai, absolument vrai.

J'étais né mystique, et nul peut-être n'a goûté, avec plus de délices, les joies ineffables dont notre sainte mère l'Église enivre ses enfants. Malgré mon crime, les tortures des aiguillons de la chair dont je suis incessamment lacéré, malgré le borbier dans lequel je m'enfonce de plus en plus chaque jour, ma foi veille vivante au fond du cœur comme aux plus beaux jours de ma pureté. Je n'étais pas plus convaincu, quand, enfant, je m'approchai pour la première fois de la table sainte, quand j'ai senti, sous la main de l'évêque, qui me conférait les pouvoirs divins, le Saint-Esprit m'inonder de sa grâce. Pourquoi m'a-t-elle quitté ?... Comment l'ai-je perdue ?... A cette question, je ne trouve pas de réponse. La foi souvent me console encore, et la lecture de l'Imitation de Jésus-Christ, qui ne me quitte jamais, me reconforte parfois dans ma détresse. mais plus souvent aussi elle me tourmente cruellement, et, dans ces moments d'affaissement profond, je me prends à envier le sort de ces misérables qui ne croient à rien, qui joueraient avec le corps du Sauveur.

Passons passons !... essayons de par – d'autre chose. ;

Matériellement, notre situation est bonne c'est à peu près celle des matelots.

Je ne crois pas me tromper en disant que nombre d'entre nous – *d'entre nous*. ce expression m'étrangle, ennemis du travail préfèrent leur sort à celui de l'équipage. Pauvre gens !... toujours au travail, nuit et jour, tous les temps, quelle existence ! je te quand je les vois sur les vergues, exposer la vie avec

un naturel, une simplicité héroïque Si tout n'est point rose pour eux, du moi n'ont-ils pas la conscience bourrelée de mords.

Les mécontents sont peu nombreux ; com toujours, ce sont ceux qui manquaient autre du nécessaire.

Vous ne sauriez comprendre toute l'horre d'une pareille cohabitation, de ce contact tous les vices.

Par quelle fatalité ai-je mérité un sort reil ?... car si j'avais été membre du jury me serais condamné sans l'ombre d'un doute

Me voilà tlassé parmi ces gens-là. et c justice ; j'ai l'âme moins immonde, je ne pas moins criminel.

A cinq heures du matin, on ouvre les sabords, on serre les hamacs, dont une partie chaque jour est montée sur le pont pour être exposée au grand air.

A cinq heures et domie, distribution du biscuit et du café, puis chacun a sa part d'eau douce pour sa toilette. Par des inspections quotidiennes, on nous oblige à une extrême propreté, obligation bien nécessaire pour notre hygiène. Si on nous laissait faire, nous serions bientôt empoisonnés par la vermine et le fumier.

Après la toilette des gens, celle du navire qui dure jusqu'à huit heures environ. C'est le seul moment de la journée où nous déployons quelque activité. Pendant que les uns pompent l'eau de mer en abondance, les autres frottent avec du sable et dus balais, puis on éponge avec des fauberts, et le pont bientôt asséché réjouit l'œil d'un vrai luxe de propreté.

Le linge de corps lavé deux fois par semaine, est mis au sec dans la mâture sur des cordages.

A neuf heures visite du médecin.

Puis temps libre jusqu'au repas. Les uns lisent, les autres écrivent. Il y a une bonne bibliothèque à la disposition des transportés. Les jeux de dames, lotos, dominos, cartes nous sont permis. En arrivant, nous ne possédions aucun de ces jeux ; mais le papier, la mie de pain, l'encre, les crayons colorés et un peu d'industrie ont mis, à la portée de chacun, les distractions de son goût. A bord, ces riens ont une utilité réelle, ils mettent un peu de diversion à l'inévitable monotonie de l'existence, et empêchent de tomber dans un marasme aussi funeste au physique qu'au moral.

On s'imagine difficilement le parti que l'on peut tirer de la mie de pain. quand on n'a pas autre chose. C'est la seule matière à notre disposition, nous l'utilisons de mille façons ; un de nous s'en sert pour imiter, à s'y méprendre, des fleurs et des fruits.

Des revues et des inspections fréquentes du commandant, maintiennent partout l'ordre et la propreté.

A onze heures et demie, deuxième repas : A part le vendredi, c'est une excellente soupe au bœuf ; très-bon pain, bouillon, bœuf bouilli suffisants pour les meilleurs estomacs, un bon verre de vin. En outre, de temps à autre, on donne en gratification un peu de vin aux hommes de bonne conduite.

Après ce repas, temps libre jusqu'à quatre heures et demie.

Tous les jours, de une heure à quatre heures les condamnés montent sur le pont pour prendre l'air et fumer : on profite de cette occasion pour bien aérer les cages et visiter les barreaux.

A quatre heures et demie, troisième repas : pain, soupe de légumes.

A six heures, branle-bas, on pend les hamacs.

C'est là, pour moi, le moment terrible de la journée.

Qu'on ait ou non envie de dormir, il faut rester couché de six heures du soir à cinq du matin. Toute conversation, tout bruit sont formellement interdits.

A ce moment de silence, je suis livré, sans diversion possible, à mes réflexions pénibles.

Le sommeil me fuit, mon agitation devient intolérable, tout mon passé se déroule sous mes yeux.

Je pense à cet honnête et modeste foyer, où j'aurais pu vivre heureux entre mon père et ma mère, de dignes gens. si j'avais pris le sage parti de rester paysan, d'épouser une bonne ménagère et d'élever mes marmots.

Et cependant tous deux m'ont été funestes. ma mère surtout.

Était-elle radieuse, ma pauvre mère, le jour de mon ordination !... Elle ne se doutait guère, en ce moment fatal, que son malheur et le mien se consumaient. son fils était prêtre !... avec quel orgueil elle regardait les autres femmes. elle n'ose plus regarder personne maintenant.

Moi, je n'avais pas encore conscience du nouvel être qui germait en moi ; je ne soupçonnais point que certains tressaillements de ma chair étaient le signe de la gestation d'un monstre.

Quelle ferveur !... quelle joie le jour de ma première messe !... comme l'excellente femme tremblait, quand elle reçut de ma main la sainte hostie.

Une larme brillait dans l'œil sévère et loyal de mon père, le meilleur homme du monde sous une écorce un peu rude. Lui aussi était fier. il s'était imposé de bien dures privations, il avait sué d'ahan sur le sillon pour m'entretenir à l'école et au séminaire.

Dans ce moment, mon âme débordait de joie. Le sort en était jeté, le temps des hésitations était passé : je remplissais les plus hautes fonctions auxquelles l'homme puisse aspirer sur la terre.

Un moment j'avais résisté, j'avais bien été sur le point de jeter le froc aux orties. Sans doute une piété exaltée me dévorait, sans doute l'exercice du pouvoir sacré me semblait bien le plus sublime but de l'existence humaine. mais je n'avais pas été sans me demander avec inquiétude si mon tempérament sanguin, ma constitution puissante supporteraient la privation de l'amour physique.

J'avais ressenti d'étranges ardeurs. En rêve, plus d'une fois, j'avais pressé dans mes bras le corps de quelque robuste paysanne – comme elle.

Elle était servante dans la ferme voisine. Avant d'aller au séminaire, je l'avais vue adolescente ; depuis, quand j'allais chez mes parents, je l'avais souvent rencontrée.

Jamais sa présence ne m'avait fait éprouver ce que doivent être les sensations de l'amour. La pensée de l'épouser ne m'était pas venue ; on est fier à la terre comme au château, on n'y redoute pas moins une mésalliance. Je ne l'avais même jamais désirée. c'était une femme, et je l'avais eue souvent sous les yeux, voilà tout. Ce n'était pas elle qui m'avait ému, c'était son sexe. ses membres vigoureux, ses hanches largement développées avaient parfois troublé mes nuits de séminaire d'apparitions lascives.,

D'ailleurs ces apparitions ne me poursuivaient pas le jour, et ne laissaient aucune trace dans mon esprit après le lever du soleil. Quand je fus

ordonné, je m'ignorais moi-même et n'avait nulle notion de l'emportement de tels désirs.

Comme je l'ai dit, malgré ces tentations nocturnes, j'avais une vocation décidée, je brûlais de répandre du haut de la chaire la parole de Dieu. Dans les profondeurs de mon âme, je sentais assez de feu sacré pour en communiquer quelques étincelles. A ma voix, la croyance ou le repentir pénétrait un auditoire attendri, suspendu à mes lèvres. et près d'un caractère aussi auguste, les biens et les situations les plus enviées de la terre me paraissaient de bien mince valeur.

Malgré tout, j'hésitais devant un irrévocable engagement aussi solennel. Je tremblais devant cet avenir sans retour possible ; car il n'est pas au monde de position aussi affreuse que celle du prêtre qui déserte l'autel. Je ne sais vraiment pas si, pour lui, le bagne n'est pas un refuge. Les vœux éternels m'effrayaient, j'avais le pressentiment d'une catastrophe. Si j'avais trouvé autour de moi, je ne dis pas le plus léger encouragement, mais la simple indifférence, au dernier moment j'aurais reculé.

Quand je parlais de renoncer à la prêtrise, mon père me faisait durement comprendre qu'il était bien tard. Depuis des années, au lieu de coûter de l'argent, j'aurais rendu des services à la ferme ; j'aurais produit au lieu d'avoir dépensé. Mon renoncement était pour la famille une perte sèche.

Mon frère aîné, ma sœur cadette n'étaient guère plus contents : si je n'entrais pas dans les ordres, je me marierais ; or, bien qu'ils ne fussent pas encore mariés, tous deux, par un calcul anticipé, me regardaient, pour leur progéniture, comme un oncle à succession.

Ma mère surtout était triste. Elle tenait tant à me voir prêtre, elle pleurait de si chaudes larmes, quand je parlais de quitter la robe. Toute sa vie elle s'était bercée de ce rêve ambitieux : être la mère d'un prêtre. n'aurait-elle touché de si près à la réalisation de ses plus chères espérances que pour les voir s'écrouler tout-à-coup... je l'aimais tant, il m'en coûtait de lui causer un si profond chagrin.

Et puis – il faut tout dire – je me faisais avec peine à l'idée de reprendre la charrue quittant le séminaire. affaire d'amour-prop d'abord – aux yeux des gens de mon pays je serais un défroqué. Sortir du séminaire, se prendre les ordres, c'est se ranger parmi déclassés. Irais-je courir les villes à la reche

che d'un petit emploi ?... Vivre isolé dans u foule où l'on est perdu, loin des miens, 1 faisait peur. D'autre part, était-ce bien la pei de m'être farci de latin et bourré de scolars que pour retomber à l'état de grossier paysan. En outre, le service militaire m'attendait on ignore combien, en Bretagne surtout, l'hi reur du service militaire, chez certaines tures, aide au recrutement du clergé. Combi de paysans se font prêtres pour éviter d'être soldats !

Des motifs plus nobles me poussaient : persévérant, je deviendrais le pasteur des âm souvent je serais le bienfaiteur du pauvre, consolateur toujours. et l'ambition ; pour 1 plus grand bien, je gouvernerais les famill je disposerais par mon influence, des uni et des héritages.

Ajoutez à cela des bouffées d'orgueil : je voyais gracieusement reçu au château par de comtesse. Le comte m'invitait à dîner dans son billet d'invitation, m'adressait *respects..*, à moi que, sans ma robe, il recefait à la cuisine.

En somme, je me fis ordonner sans trop de pugnance. Si de redoutables tentations m'avaient troublé, rien ne m'avait révélé l'exisnce du satyre qui dormait en moi, qu'une vie normale avait engendré, et développait à mon su. Mes passions croissaient à l'état latent ; mais le moindre incident devait faire détoner et amas de matières explosives, graduellement, ccumulées dans mon sein.

Me voilà retombé dans mes idées noires. Parlons un peu de notre vaisseau, cela me disraira.

De mes nombreuses lectures sur la marine, l ne m'était resté que de fausses impressions.

Jamais je n'aurais soupçonné une installation aussi grandiose, un système à la fois si complexe et si bien réglé dans toutes ses parties. Quel ordre re Quelle, discipline Que de rouages compliqués j'aperçois à travers mes barreaux, et je ne vois pas tout. Comme tout est prévu, depuis les besoins les plus abjects du corps jusqu'à la nourriture de l'âme. Ce n'est pas une mince affaire d'entretenir douze cents personnes, de maintenir choses et gens dans la propreté la plus parfaite. Car le vaisseau porte, douze cents personnes avec les nécessités de la vie pendant un an ; c'est un monde. Il y a de tout ici, depuis la poudrière et les canons jusqu'à l'étable où cinquante

bœufs broutent a râtelier avec deux vaches qui donnent du lait pour les malades et les petits enfants. Il y a toutes les professions, du boucher à l'instituteur et au prêtre. C'est un prodige de voir de si nombreux services s'engrener et fonctionner sans frottement.

Quelle majesté dans la mâture destinée à entraîner une aussi lourde masse et dans ces blanches voiles tendues à chaque mât, grandes au moins comme la place de la paroisse où les jeunes filles vont danser. sur le pont, exercice de gymnase, d'infanterie, de sabre ou de revo ver. Là, un officier observe le soleil. et, pour guider cette île flottante dans les déserts de l'Océan, derrière, sous l'œil du timonnier, au fond d'une boîte de cuivre, J'aiguille de la boussole, cette âme du navire.

Que ne suis-je à recommencer ma vie !... au lieu de prêtre je me ferais marin.

Avec mon intelligence, mon énergie, ma puissance de travail et de volonté, je deviendrais un de ces officiers qui, de leur banc de quart, d'un mot, d'un geste, quelque puisse être le péril, entraînent à la manœuvre une foule de gens dévoués. ou, tout au moins, je serais un marin comme un autre, et, comme eux, quand le sang me monte au cerveau et trouble ma raison, je calmerais mes sons près d'une fille de joie.

Nous sommes longtemps restés en calme sous l'équateur, ou contrariés par les vents et les courants ; enfin un dimanche, pendant l'élévation, la brise favorable est venue.

Le prêtre solennel officiait avec sa chasuble et son étole ; je le contemplais avec une sorte de jalousie et parfois d'inquiétude et de pitié. s'il entend jamais gronder en son sein les passions humaines, puisse-t-il, plus heureux que moi, avoir la force de les vaincre.

Hélas !... tout a conspiré ma perle.

Maudit soit le jour où, allant, de grand matin, souhaiter le bonjour à mes parents, je l'aperçus se lavant dans l'aire en chemise et jupon. elle avait posé, sur une pierre, près du puits, un large vase en terre, et, là, courbée, les épaules nues, les cheveux dénoués, elle plongeait dans l'eau son visage et le frottait avec les mains. mon regard pénétra au-dedans de sa chemise tombante et parcourut sa poitrine. je reçus une secousse électrique, un serpent m'avait mordu au cœur.

Peu de jours après, elle vint au confessionnal me conter ses émotions de femme. sa chaude haleine me montait au visage. et je la voyais, près du puits, à demi-vêtue, tandis qu'elle me dévoilait, avec sa grossièreté naïve de paysanne, le trouble de ses sens. mon sang bouillon nait, j'eus le pressentiment d'un malheur.

Et le malheur arriva.

Jusqu'alors ma piété, malgré une certaine exaltation, avait eu pour principal caractère une gravité calme. je me jetai à corps perdu dans les austérités outrées ; privation de sommeil, jeûnes, lacérations du corps, interminables prières. espérant dompter, par les mortifications, les révoltes de la bête.

Larmes, abstinences, nuits passées à genoux. rien n'y fit ; la chair semblait aiguillonnée par la lutte.

La vision du puits s'était ancrée dans mon cerveau. elle me poursuivait à l'autel, dans mes prières, elle se détachait sur l'azur du ciel, se dessinait sur les pages des livres saints.

J'essayai des exercices violents, des longues marches. Quand harassé, à demi-mort de fatigue, je me jetai sur mon lit, des images lascives m'apparaissaient dans les ténèbres.

Je courais à l'abîme.

Ce fut par une chaude matinée d'été. sorti dès l'aurore, j'avais longtemps marché sur la route, j'étais exténué. Peut-être avais-je un commencement d'insolation, les rayons du soleil avaient traversé mon crâne comme des dards aigus. je tremblais de fièvre, ma langue brûlait dans ma bouche sèche comme un four, une boule de feu me montait de l'estomac à la gorge, mes jambes et ma raison chancelaient.

La route coupait un bois, l'espoir d'y prendre du repos me ranima.

Fatalité ! Quand j'approchai, je la vis étendue sous un arbre.

Elle avait été à la ville. Fatiguée, elle avait posé son panier près d'elle et s'était endormie. Dans les mouvements d'un sommeil agité, son corps s'était en partie découvert.

La vision du puits me revint. Les griffes du démon s'enfoncèrent dans ma chair. Ce fut une effroyable révolte de mes sens si longtemps comprimés. Si

j'avais le malheur de m'arrêter dans ce bois, c'en était fait, je tombais au pouvoir de Satan.

Rassemblant ce qu'il me restait de force, je continuai ma route. à chaque pas redoublait la fureur du désir.

A la sortie du bois, je retrouvai l'implacable soleil.

Je marchai, je luttai.

Mes oreilles bourdonnaient, les artères me battaient aux tempes. ma gorge serrée ne laissait plus passer l'air. j'étouffais, j'avais sur les yeux comme un voile, mes jambes refusaient d'aller plus loin.

Peu à peu je sentais la volonté humaine s'affaïsser sous l'étreinte de la bête.

Tour à tour, je la voyais étendue, endormie sur l'herbe ou près du puits, les cheveux dénoués, la gorge à demi-nue.

En vain je cherchais à fixer du regard les divers points du paysage ; ces deux images couvraient tout.

Je m'arrêtai. puis je fis quelques pas. tout tournait autour de moi, je trébuchais comme un homme ivre.

Enfin je me retourne.

Satan tenait sa proie. je retrouve aussitôt une force étrange, je marche à pas précipités, je cours. l'homme a disparu, la bête reste seule avec son instinct fatal, aveugle.

Quand je l'aperçus, j'étais en plein délire. à sa vue, ce délire devint froid, calculateur. Toute force de réaction était anéantie ; je n'étais plus que l'instrument d'une puissance extérieure, de cette puissance du mal toujours rôdant autour de l'homme.

Je m'avance sans bruit sur l'herbe pour l'atteindre, retenant mon haleine, n'entendant plus que mon cœur battre à briser ma poitrine.

Je la serre brutalement dans mes bras, je baise ses lèvres avec une ardeur sauvage.

Elle se débat, pousse des cris.

Alors la brute se déchaîne, un terrible combat s'engage.

Sa résistance porte ma rage au comble. je la frappe pour la réduire au silence.

A la colère insensée, aux égarements de la sensualité se mêle bientôt un calcul atroce ; victorieuse, elle me perdrait sans doute ; vaincue, elle voudrait cacher sa honte.

La posséder n'est plus le seul assouvissement c'est aussi le salut.

Elle pleure, hurle, le visage meurtri, les cheveux en désordre.

Elle tombe d'un coup violent frappé à la tempe.

Elle est vaincue.

Mais morte.

J'avais possédé un cadavre.

Et me voilà au milieu d'escrocs, d'assassins. Moi, j'ai commis du moins un homicide involontaire.

Et ma mère se meurt.

Et mon père m'a maudit.

Et depuis ce jour funeste, bourrelé de remords, en horreur à moi-même, j'appelle vainement le vrai repentir. vainement je prie. Depuis que je me suis si violemment enivré à la coupe de la volupté, des besoins inconnus se développent en moi. C'est fini. je suis impuissant à museler la bête ; chaque jour elle prend sur moi un empire plus absolu ; l'abstention forcée l'irrite jusqu'à la démence. je me vois lentement enfoncer dans la fange, comme le malheureux, surpris par la marée sur une roche isolée, voit la mer monter.

Les incrédules peuvent rire de la *possession*. c'est une triste réalité cependant ; je suis un possédé, le possédé d'un démon immonde. et le caractère indélébile du prêtre survit en moi malgré tout. la foi surnage, mais le plus souvent sous la forme pleine d'épouvante d'une obsession de l'enfer.

Dans ces interminables nuits passées dans mon hamac, je savoure mon crime, j'assiste aux obscénités du sabbat ou je brûle en enfer.

Mon Dieu, ayez pitié de moi. envoyez-moi le calme et la mort.

# POLICE CORRECTIONNELLE

On discutait devant moi les miracles do Lourdes.

A la stupéfaction générale, je déclarai y avoir une foi complète.

Messieurs, dis-je en allant à mon secrétaire, je vais vous donner lecture d'une note rédigée sur les lieux, au moment même de faits dont j'ai été témoin. Les saints ont dû faire des miracles, puisque j'en ai vu faire à un forçat.

En 1866, j'étais à Cayenne.

Mon ami, le conseiller L\* m'adressa le billet suivant :

« Venez au tribunal, je préside aujourd'hui une affaire très-comique ; vous ne vous repentirez point de vous être un instant distrait de vos occupations. »

L'accusé joignait aux allures d'un effronté coquin la mine gouailleuse de l'enfant des ruisseaux de Paris. Il avait exercé toutes sortes de métiers : Prestidigitateur, jocrisse de théâtre forain, montreur de phénomènes vivants et de femmes sauvages. La fécondité de son imagination, toujours en travail pour s'approprier le bien d'autrui, l'avait conduit à la Guyane. Il appartenait à cette catégorie de malfaiteurs très-au courant du code, afin de le cotoyer et

de ne pas risquer plus que la prison. Mais à force de cotoyer on court le danger de se mettre à la côte. Entraîné hors de son domaine habituel par une affaire trop tentante, il se fit pincer pour vol avec effraction. Libéré depuis quelques mois, il habitait Cayenne. Des exercices de magie blanche, mais néanmoins suspecte, l'appelaient devant le tribunal sous la prévention d'escroquerie.

Les besoins de ses diverses professions interlopes avaient développé chez lui une rodigieuse faconde naturelle. Ce beau parleur s'écoutait avec complaisance, mais souvent absorbé par ir de montrer ses talents, il oubliait, dans la leur de l'improvisation, ses véritables inté

Du reste, après les épreuves de sa vie aveneuse, la cause pour laquelle il comparaissait semblait une vétille. Sur la sellette, il avait le l'aisance d'un être dans son élément.

de sa condamnation, il semblait avant tout occupé du désir de s'amuser des juges et nuser le public. L'audacieux fripon devait ir reçu uu commencement d'éducation... s surtout il avait le bagout de la capitale. près les formalités de rigueur, le prévenu la parole avec la désinvolture d'un familial ribunal :

Monsieur le Président,

m'est vraiment pénible de comparaître det vous sous l'odieuse inculpation d'escroirie, quand je devrais m'attendre à des félicions pour une cure vraiment admirable, cure tre laquelle tous les efforts de la science aient brisés.

1 désigna du doigt une maguifique négresse vingt-cinq ans, noire comme de l'ébène, dont peau luisante attestait le brillant état de té.

La négresse s'était déjà levée avec force gnos d'adhésion, quand un noir, son vois avec une autorité toute maritale, l'obligea à rasseoir. Il en résulta, entre les deux épou une petite altercation à laquelle le Président. fin avec peine.

L'accusé reprit :

Trop souvent les bienfaits sont payés de la gratitude la plus noire, aussi, dans mon humiliation, la reconnaissance de ma cliente m'offre une consolation bien douce, et je l'aiderai de prendre la défense de son sauveur dans détresse. Du reste sa santé florissante parle assez éloquemment en ma faveur. Mes soins, ma thode, je puis le dire, ont fait d'une malheureuse grabataire la plantureuse personne que vous avez sous les yeux la luxuriante belle. Devant un tel spectacle, devrais-je être réprimandé de me défendre ?... Néanmoins j'essaierai de gagner la bienveillance de mes juges par ma franchise par ma sincérité, enfin par la plus minutieuse exactitude dans le récit des faits.

Je vous demanderai toutefois, monsieur Président, la permission d'entrer dans quelques considérations préliminaires sur lesquelles passe toute ma défense. Les faits de prime abord sont contre moi, mais ces faits, présentés sous leur jour réel, seront appréciés dans leur vérité par votre impartiale justice, et la conséquence sera, je n'en doute point, un acquittement tout à mon honneur.

Tous les hommes éclairés connaissent l'inconstante influence du moral sur le physique. Je dis néanmoins, dans mon intérêt, appuyer sur cette thèse. Notre corps est le serviteur de notre âme ; comme l'a dit un philosophe célèbre, l'homme est un esprit servi par des organes. L'ineptie matérialiste peut seule contester une vérité si claire. La sagesse des anciens a toujours considéré le traitement moral comme l'indispensable auxiliaire du traitement physique ; tous les penseurs de l'antiquité sont unanimes à cet égard.

#### LE PRÉSIDENT.

Restez dans votre sujet, ne vous écartez pas de la question ; vous n'êtes point ici pour faire un cours de philosophie.

#### L'ACCUSÉ.

Mille pardons, mon Président, j'y suis en plein dans mon sujet... Il m'est de toute nécessité de bien établir les principes qui m'ont guidé. Les apparences, je le répète, sont malheureusement contre moi, et j'ai le plus grand besoin d'expliquer les mobiles de ma conduite. Je dis donc que l'antiquité et les temps modernes fourmillent des plus étonnants exemples de l'influence de l'esprit sur le corps. Le vulgaire, toujours passionné pour le

merveilleux, a trop souve vu des miracles là où la science reconnaît d conséquences normales des lois de la Natur Lesjivres sacrés et profanes mentionnent non bre de guérisons inexplicables, si l'on n'adm l'influence décisive du moral sur le physique, n tamment des guérison d'hydropisie – je vou prie de remarquer le fait – ainsi qu'il ressort d Nouveau Testament, évangile de Saint Lu chapitre xiv.

## LE PRÉSIDENT.

Il ne vous sied point de vous ériger en com mentateur des Évangiles, et souvenez-vous qu toute attaque contre la religion vous est Sévè rement interdite.

## L'ACCUSÉ.

Je n'attaque rien ni personne, mon président j'ai bien assez à faire de me défendre moi-même... je pose les bases de ma défense, voilà tout. Mais s'il vous déplaît de me voir invoquer les livres sacrés, je m'en tiens à l'autorité des livres profanes.

Ayant donc établi la profonde dépendance du physique vis-à-vis du moral, j'entre, sans plus tarder, dans le fond de l'affaire.

Mon domicile est voisin du café des Palmistes. Mes malheurs m'interdisent l'accès des sociétés distinguées, je prenais volontiers quelques distractions dans ce cabaret tenu par les époux Larose. Madame Cristobule Larose souffrait d'une hydropisie connue de tout Cayenne. Monsieur Polydore, dont l'affection pour sa femme no s'est jamais démentie, consulta tous les médecins de la ville sans constater la moindre amélioration dans l'état de son épouse. Certaines notes assez élevées des honorables membres de la faculté prouvent à la fois les inquiétudes de l'époux et l'incapacité du corps médical devant cette maladie rebelle.

La naïve bonté do monsieur Polydore conquit bientôt toutes mes sympathies. Les souffrances de madame Cristobule m'émurent d'une pitié bien naturelle, et j'entrepris sa cure par pure affection, sans toutefois m'interdire une rétribution justifiée par mes études, et l'état précaire de mes finances. Après mûre réflexion, mon plan fut bientôt arrêté et voici comment je procédai à son exécution délicate.

Le local et les habitudes de mes nouveaux amis se prêtaient à merveille à mes projets. Madame Cristobule gisait sur son lit de douleur dans un appartement mal éclairé, recevant, le soir, sa lumière du comptoir par la porte toujours ouverte. Très-rarement on y allumait une méchante veilleuse faite d'une mèche de coton trempée dans un peu d'huile. En revanche, il y avait constamment dans la pièce un de ces petits brasiers connus à Cayenne sous le nom de *chauffeurs*, surtout destiné à la préparation de l'innombrable variété de clystères de toutes les commères du quartier.

Je choisis pour mon expérimentation une nuit sombre, et je guettai le moment où les ivrognes, ayant terminé leurs orgies, vont se faire ramasser par la police, moment où monsieur Polydore, libraire des soucis de son commerce, offre à son épouse les plus douces consolations. J'entrai sur les talons du cabaretier avec la prestigieuse légèreté d'un acrobate, car j'obtins jadis dans cette profession un succès d'estime. J'avais sur moi de la fleur de soufre qu'en passant, je projetai dextrement dans le chauffeur. J'apparus ainsi entouré de flammes, accompagné de l'odeur caractéristique de la présence de Satan ou de ses satellites. Les cheveux dressés, les bras majestueusement étendus, le visage barbouillé de blanc et de vert, je produisais un effet grandiose.

Madame Cristobule poussa un cri de terreur et se cacha le visage dans son oreiller, monsieur Polydore tremblait de tous ses membres. J'avais bien apprécié la nature impressionnable de mes deux cayennais. Nourris, dès l'enfance, de récits d'apparitions, ils considéraient la visite du diable comme la chose la plus simple. La pensée d'une supercherie ne se présentant pas à leur esprit, je comptais bien ne pas trouver de bornes à leur crédulité. J'augurai bien de mon entreprise, car je venais de produire sur la malade une profonde impression, et cette impression habilement dirigée produirait sans doute la révolution la plus salutaire. Le désir de la guérison lui ferait tout croire, tout accepter ; quant au mari, je pouvais compter sur sa simplicité.

(Monsieur Polydore se leva pour protester contre l'hilarité générale ; se tournant tantôt vers l'accusé, tantôt vers l'auditoire, il accompagnait de la pantomime la plus comique un discours que personne n'écoutait.

Le président eut grand peine à calmer Polydore.

Quand le silence fut rétabli, le libéré apostropha Larose :

De quoi vous plaignez-vous, ingrat, ai-je ou non guéri votre femme ?

Epoux Larose, m'écriai-je d'une voix caverneuse, en projetant de nouvelle fleur de soufre dans le chauffeur, votre sort me touche. Moi, Bélial, j'ai pitié de vos souffrances, parce que vos pères autrefois, et vos proches encore aujourd'hui, professent pour moi un culte qui m'est cher. J'ai donc intercédé pour vous près de Lucifer mon maître, et il a daigné m'écouter. Cette femme, m'a dit le prince des ténèbres, est triplement malade ; la vie est attaquée sur trois points différents : Astaroth lui a insinué dans la cuisse un serpent à deux têtes, Belzébuth lui a déposé un crapaud dans le foie ; quant aux étouffements, ils ont pour cause une mèche allumée par Moloch dans le ventre de la possédée. A ta prière, ajouta le roi de l'abîme, je consens à sa délivrance, parce que tu es mon serviteur fidèle. Tu leur donneras cette eau merveilleuse – et je tirerai un flacon – pour éteindre la lampe et empoisonner le crapaud avec le serpent. Mais je suis le génie du Mal, jamais je ne fais gratuitement le bien aux mortels (c'est contraire à tous mes principes), encore moins aux Larose dont le goût pour les sous marqués n'est bien connu. Tu leur demanderas trente-rois francs pour le serpent, trente-trois francs pour le crapaud, trente-quatre francs pour la nèche ardente, et tu déposeras le tout dans mon résor royal.

Telle est l'inexorable volonté de Lucifer, dont moi Bélial, je suis le serviteur indigne.

La perspective de payer cent francs fit faire à monsieur Polydore une horrible grimace, mais madame Larose, dominée par l'espoir de la guérison, exprima avec une grande vivacité le désir de ne point s'arrêter devant pareille misère. L'infortuné cafetier, menacé de la vindicte conjugale, retira pièce à pièce de son armoire les cent francs demandés. En échange, je lui donnai une fiole cachetée, contenant de l'eau non frelatée, provenant de la fontaine publique, plus une pierre ornée de caractères cabalistiques pour frotter le ventre de la malade. mon projet bien arrêté étant de la traiter uniquement par la médecine morale.

Monsieur Larose avait allumé une chandelle pour aller à son magasin ; tout marchait bien, le visage rayonnant de madame Cristobule annonçait un changement heureux. Je me hâtai, d'ailleurs, l'argent encaissé, de souffler

cette lumière incommode ; si j'étais reconnu, mon traitement spirituel et moral ratait infailliblement, ma cure était manquée.

L'impression toutefois pouvait ne pas être assez vive ; sous peine d'échec, il fallait une commotion violente et prolongée. Enfin, il était de la plus haute importance que je prisse, sur madame Cristobule, un ascendant complet. Je me tournais donc vers monsieur Polydore et lui dis :

Minuit approche, c'est l'heure des sortilèges, l'heure à laquelle les plantes magiques ont toute leur vertu. Rends-toi au pied du mont Tabo, demeure des Zombi ; remonte le ruisseau, compte cinquante-sept pas – pas un de plus, pas un de moins – en suivant la rive gauche. Tu trouveras là des roseaux à pagaras. Tu en prendras un à trois branches, tu le tremperas ; trois fois dans l'eau en appelant trois fois Lucifer ; puis tu le déposeras au pied du lit de ta femme à ton retour. Mais ce roseau pour jouir de toutes ses propriétés admirables doit être coupé avec un couteau consacré par Satan. En voici un, donne-moi vingt francs pour son trésor royal.

Un moment, je crus tout perdu. Monsieur Polydore refusa net, soupçonnant même un instant une mystification. Mais madame avait la foi, cette bienheureuse foi qui transporte les montagnes et accomplit tous les jours de si grands miracles, sans compter celui d'entretenir grassement des charlatans de toutes couleurs. Elle espérait, et avec raison, car elle sentait une amélioration sensible dans son état. Ma cliente entra donc dans une violente colère, et l'époux effrayé aboula. Je veux dire, me remit les vingt francs.

Pars, dis-je à monsieur Polydore, suis exactement mes prescriptions, le moindre oubli serait fatal. Que les Zombi du mont Tabo te protègent !... Pendant ce temps, je pratiquerai sur ta femme quelques frictions magiques.

(Ici madame Larose baissa les yeux, un visible embarras se trahit dans son attitude.)

L'accusé continua sans y prendre garde :

Madame Cristobule me prenait, à n'en point douter, pour une puissance infernale, des passes magnétiques produiraient certainement sur elle un grand effet moral.

Monsieur Polydore remplit sa mission avec une célérité louable, mais exagérée. Il nous trouva fort excités par des frictions auxquelles je n'avais

pas ménagé ma peine. Le noir soupçon pénétra un instant dans son âme, mais l'autorité de ma parole dissipa ce nuage. Je m'empressai d'ailleurs de disparaître au milieu des flammes, laissant à la malade le soin de justifier mon traitement.

Malheureusement les méchants propos des voisins, auxquels monsieur Larose raconta les faits avec une innocente bonhomie, mirent en éveil la police. et cependant, quelle différence, au fond, y a-t-il entre mes procédés et ceux des médecins ?... ils sont patentés, voilà tout. La crédulité publique fait le plus clair de leur science. Le médecin est un sorcier en paletot avec canne à pomme d'or.

Cette malencontreuse intervention de la police eut le triste effet de semer dans l'esprit de monsieur Polydore des doutes de nature à troubler la bonne harmonie de son ménage.

(Malgré la solennité du lieu, Polydore repris de rancune envoya deux vigoureux coups de coude dans les côtes de son épouso. la victime de cette bourade conj uale en poussa des cris lamentables qui mirent en gâité le peu charitable auditoire.)

Quand l'agitation fut calmée, le transporté reprit :

Les apparences sont contre moi, monsieur le Président, je l'avoue ; mais ayez la bonté d'y réfléchir : à l'unanimité, le quartier témoignera de l'hydropisie de madame Larose et des vains efforts de la médecine officielle pour la soulager. Voilà le fait sur lequel vous me permettez d'insister, parce qu'il est la vérité même. Ma théorie de l'influence du physique sur le moral a reçu dans cette circonstance la plus éclatante consécration ;. la meilleure conclusion de mon plaidoyer est l'exubérante santé de ma cliente.

Madame Cristobule, poussée par un double mouvement de reconnaissance, s'écria :

Peu importe le traitement !... le fait est qu'il m'a guérie.

Peu de jours après, je parlais de cette affaire au médecin en chef de Cayenne.

– Je n'y comprends rien, me répondit-il, mais, pour moi, cette femme était hydropique.

– Eh bien, que concluez-vous de cette histoire, me demanda un des auditeurs.

– Qu’il y a toujours des miracles où ces deux conditions se réunissent :  
des gens pour croire et des gens pour oser.

# MASSIMO BRACCHIOTI

J'étais tout bambin comme lui, quand je connus Massimo Bracchioti à l'école primaire.

Son père, ex-conspirateur italipn, avait cherché un refuge en France et s'était installé dans notre port en qualité d'opticien. Il jouissait dans la marine d'une grande réputation d'habileté ; on appréciait beaucoup le soin avec lequel il réparait un sextant ou un cercle. Tout chez lui était excellent. Rapporteurs, boîtes de compas, instruments d'astronomie, d'optique ou de physique pouvaient être pris de confiance, quand ils portaient sa signature. Avec ses manières obséquieuses, ses façons patelines, sa politesse rampante, l'homme déplaisait ; on n'estimait qu'à moitié le marchand, malgré la perfection de ses produits. Il faisait payer fort cher sa renommée. Ceci était son droit. Mais il achetait vraiment à trop bon compte les instruments des jeune officiers besogneux ; en ce sens, son commerce ressemblait fort à l'usure. Ainsi il vendait huit cents francs un cercle à un aspirant, se faisait solder par la famille, et reprenait, le lendemain, ledit cercle à moitié prix.

Madame Bracchioti – italienne comme son mari – superbe brune au teint olivâtre, aux yeux sombres, à l'opulente chevelure noire, exerçait on ne sait trop quelle profession tenant à la fois du métier de sage-femme, de garde-malade, de confidente et de commissionnaire des dames du grand monde.

Elle passait pour tirer les cartes – elle avait dans cette industrie une clientèle beaucoup plus distinguée qu’on ne pourrait croire – et pour rendre aux jeunes femmes toutes sortes de service d’une nature très-délicate.

Le couple Bracchioti affectait cette extrême dévotion qui couvre tout. On peut, en effet, fréquenter des gens suspects, quand ils sont dévots ; il suffit de publier bien haut qu’on ne se laisse pas influencer par la calomnie des personnes irréligieuses – la pire chance est de passer pour dupe. Aussi pas une dame bien posée ne pouvait se passer des soins de madame Bracchioti pour ses couches, ses indispositions ou ses migraines.

Massimo inspirait à ses petits camarades une sorte de terreur superstitieuse. Quand il approcha de l’âge adulte, ce fut bien pis.

Mince, élégant, nerveux, il nous étonnait par sa prodigieuse adresse dans tous les exercices du corps. On ne pouvait nier son courage dans les combats d’écoliers, il avait mâté les plus robustes par son agilité sans égale, mais toujours aussi par quelque nouveau coup de Jarnac de son invention ; en cette matière, il avait un génie singulièrement fertile. On l’accusait de ne pas se battre loyalement. cela entraînait pour beaucoup dans la crainte qu’il inspirait.

Satisfait d’être redouté, il dédaignait toute camaraderie et vivait isolé.

Très-fin, assidu, laborieux, d’une intelligence vive, il remportait tous les prix. et les méritait ; car, malgré sa conduite exemplaire, sa soumission, sa platitude même vis-à-vis de ses maîtres, ceux-ci déguisaient mal une répulsion involontaire.

J’ignore comment je gagnai les bonnes grâces de Bracchioti, mais je comprends fort bien aujourd’hui comment il gagna les miennes. Il savait flatter mes manies, surtout mon immense orgueil, mon plus grand défaut alors.

Mon répétiteur de littérature, nourri de la pure moëlle de l’antiquité, grand admirateur de Rome, des institutions de Lycurgue et de la République de Platon, professait, comme tout véritable universitaire, le dogme de l’absorption de l’individu par l’Etat. La *Démocratie Pacifique*, que lui prêtait un de ses amis et voisins, trouva un terrain tout préparé ; mon professeur se convertit au Fourriérisme et bientôt en prêcha les doctrines avec la ferveur d’un apôtre. J’avais adopté ses idées avec passion, et le

bonhomme cultivait avec amour, en moi, un adepte destiné à lui faire honneur. Massimo n'hésita pas à me reconnaître comme un émule de Considérant, un futur vicaire de Fourier.

Bracchioti m'avait pris par mon faible, j'en vins à ne pouvoir me passer de lui. J'obtins même son entrée à la maison, où ma mère, malgré sa répugnance instinctive, finit par le recevoir avec une bienveillante politesse. Le subtil italien trouvait toujours quelque chose de gracieux à lui dire à mon sujet – s'il avait su m'amadouer en caressant ma déplorable vanité, combien avait-il plus beau jeu en caressant l'orgueil maternel.

Avec son étonnante facilité et sa puissance de travail, Bracchioti pouvait choisir sa carrière. Il était le premier en mathématiques comme dans les langues mortes ; mais il avait une prédilection marquée pour les sciences expérimentales ou naturelles, surtout pour la botanique et la chimie.

Peut-être des goûts peu en rapport avec notre âge, bien que dissemblables, nous avaient-ils rapprochés ; ni l'un ni l'autre ne pouvions nous contenter de jeux pour nos récréations. En dehors de nos études obligatoires, nous aimions les occupations sérieuses. Suivant un mot en vogue, alors comme aujourd'hui, les *questions* sociales me passionnaient ; l'histoire naturelle ne l'absorbait pas moins. Mais l'italien avait un penchant inné, une personnalité nettement accusée ; mes goûts, au contraire, résultaient de l'influence d'un homme ardent et convaincu.

– Nous venons en ce monde, me disait-il, avec des aptitudes diverses. Tu rêves de régénérer le genre humain, moi de pénétrer les mystères de la vie. Les uns naissent pour gouverner, d'autres pour agir sur leurs semblables par leur théories, d'autres encore pour déterminer les lois de la matière, d'autres enfin pour scruter le principe de la vie. et ceux-ci, à un moment donné, ne sont pas les moins puissants.

Quand nous courions ensemble la campagne, il m'expliquait la texture des végétaux, la formation de leurs tissus par l'union des cellules, ces atomes du règne vivant. une plante est une nation dont la cellule est le citoyen. il me décrivait la respiration des plantes par les feuilles et les parties vertes, la circulation de la sève. Il prenait des fleurs, me faisait distinguer le calice de la corolle. passant aux parties essentielles, il m'apprenait le rôle des étamines dans la fécondation. Puis, avec son canif, il

ouvrait un pistil, me montrait les ovules, me faisait suivre la route étonnante du grain de pollen, qui s'allonge en perçant son enveloppe au contact du stigmate, à travers le style, pour pénétrer l'ovule et le féconder. venait ensuite le tour des phénomènes de la germination où la jeune plantule développe des propriétés si voisines de l'instinct.

Moi, de mon côté, je lui donnais la théorie de l'attraction passionnelle et lui citais les vers de Béranger qui me semblaient sublimes :

Et la loi qui régit les astres

Donne la paix au genre humain,

Je lui dépeignais l'harmonie résultant de la satisfaction de tous nos caprices. Je lui disais comment nous ferions tout, amour ou vidanges, par attraction passionnelle. Je lui développais les avantages économiques de la papillonne, système par lequel on change de métier à toutes les heures et d'occupations à tous les instants, ce qui transforme le travail en distraction charmante. Les délices de l'amour libre (un de mes thèmes favoris) excitaient en moi une éloquence intarissable. L'enthousiasme m'enivrait en dépeignant, à la tête de sa phalange précédée d'une fanfare, le capitaine des bigarreaux sortant du phalanstère, enseignes déployées, pour cultiver ses cerisiers. Les futures transformations de notre planète m'impressionnaient vivement : Quand l'humanité aura atteint le grand complet de trois milliards, l'océan sera transformé en boisson exquise – des baleines remorqueront les bateaux – une aurore boréale perpétuelle dispensera les Lapons de brûler de l'huile de phoque – les oranges mûriront à Saint-Pétersbourg – les femmes gourmandes, bien nourries et très-grasses feront peu d'enfants. En un mot je lui contais les visions du grand Fourier, le plus gai des prophètes et le non moins fou des illuminés.

Souvent, il me faut l'avouer, Massimo me prêtait une oreille distraite ; de temps à autre cependant, il me donnait la réplique pour m'encourager et continuait à ramasser ses plantes.

Dans sa chambre, sur la cheminée, dans les armoires, un peu partout, se dressaient des fioles contenant des liquides de couleur louche. Tandis que je dépensais mon argent en brochures fourriéristes, lui, consacrait le sien à se

créer un laboratoire, de sorte que son petit appartement avait un faux air de cabinet d'alchimiste.

Malgré moi, je remarquai sa manie d'attirer des chiens dans sa maison ; et je ne revoyais plus ces chiens.

Un matin, passant devant chez lui, avant qu'on eût ramassé les immondices de la ville, je vis, sur un tas d'ordures, le cadavre d'un petit épagneul qu'il avait caressé la veille.

J'en fus frappé, car j'aime beaucoup les chiens.

Un autre jour je le trouvai en train de faire bouillir des plantes cueillies dans notre dernière promenade.

– Quelle cuisine du diable fais-tu là, lui demandai je ?

– Ah oui, tu peux dire, c'est une satanée cuisine, me répondit-il avec un sourire ironique, une cuisine à vous faire rendre l'âme.

L'italien avait aussi la passion du microscope.

– Vois-tu, me disait-il, le bon éléphant, malgré sa corpulence, n'est pas le souverain de la nature – pas plus le lion, décoré bien à tort du titre de roi. triste roi !... la fable du lion et du moucheron n'est pas une allégorie, mais une stricte vérité ; les infiniment petits sont les vrais rois. Montaigne ne se doutait pas de toute l'étendue de sa pensée quand il dit : c'est le déjeuner d'un petit ver que le cœur d'un grand et puissant empereur. Il y a du vrai dans les terreurs de nos aïeux et les superstitions populaires : nous sommes bien entourés de puissances occultes. Ces puissances occultes sont les invisibles germes répandus dans l'air. Celui-là, qui pourrait donner au microscope un grossissement de plusieurs millions, aurait une puissance supérieure à celle des sorciers, il tiendrait dans sa main la vie de l'humanité.

Sur ces entrefaites, j'entrai à l'école navale ; mes relations avec Bracchioti, ne reposant pas sur une sympathie sérieuse, se trouvèrent interrompues.

A ma sortie de l'école, je le rencontrai et lui demandai naturellement :

– Que deviens-tu ?

– Je suis étudiant en médecine. Tu le sais, je ne suis pas un rêveur comme toi, mais un homme pratique ; or, Balzac a dit quelque part à peu près : autrefois le prêtre était roi, maintenant c'est le médecin. Cette pensée du grand observateur m'a beaucoup fait réfléchir, elle m'a semblé juste. Les

études exigées par cet art concordent avec mes aptitudes ; il y a toujours avantage à prendre une carrière conforme à ses goûts. Je n'ai nulle intention d'ailleurs d'entrer dans la marine ; quand mes études seront assez avancées, j'irai les terminer à Paris. à propos, es-tu toujours fourriériste ?

– Non. Je suis républicain, révolutionnaire et communiste ; Cabet est mon maître.

– Et tu es son prophète ?

– Le temps des prophètes est passé, mais le temps des révolutionnaires est venu.

Et j'étais prophète, car je disais cela vers la fin de 1847 ; j'avais, dans une prochaine révolution, la foi la plus absolue.

Je voyais l'humanité coiffée du même chapeau, vêtue du même habit, avalant le même brouet dans le même réfectoire. un homme se reconnaissait d'une femme – on n'est pas conséquent jusqu'au bout – mais les femmes d'une part et les hommes de l'autre se ressemblaient entre eux comme deux sapeurs. J'autorisais encore – autre infraction à la sévérité des principes – les gens de l'hémisphère sud à prendre le pantalon blanc quand nous arborions la houppe, et à porter la houppe quand nous prenions les pantalons blancs.

Je professais le culte de Robespierre et j'admirais Louis Blanc.

Il y a toujours, dans la vie de l'homme, un moment où il est souverainement bête ; c'est le véritable âge ingrat.

– Ma devise, ajoutai-je, est la formule émancipatrice de Louis Blanc « De chacun suivant ses forces, à chacun suivant ses besoins » ; la société, en faisant à chacun sa part, lui donne, non en raison de son produit, mais de sa faculté de consommer. et où vas-tu pour le moment ?

– Faire une botte, viens-tu ?

– Très-volontiers.

A la salle d'armes, où je le suivis, Massimo me donna presque le frisson. Où avait-il appris ce genre d'assaut ?... Il portait invariablement des coups droits avec la rapidité de la foudre. Jamais il ne paraissait doser la lame, mais se dérobait d'un bond accompagné d'un cri sauvage. Parfois il bondissait en arrière ou sur la droite de son adversaire, le plus souvent à sa gauche, et le frappait au flanc encore fendu. Une de ses ruses favorites était de se

découvrir, et, quand son adversaire partait, cet adversaire voyait avec stupéfaction son fleuret passer au-dessus de Bracchioti étendu à ses pieds et le frappant au ventre. Il ne combattait pas de pied ferme, mais tournait autour de son antagoniste, comme un félin rôdant autour de sa proie, avec la circonspection du chat et la férocité du tigre. Avait-il inventé cette escrime. ou, par un phénomène de mémoire ancestrale, en revenait-il simplement à la méthodo de quelque illustre spadassin de ses ancêtres ?

Son adresse au pistolet n'était pas moins remarquable ; elle rappelait celle des archers de David qui coupaient un cheveu à cinq cents pas.

Massimo n'avait pas plus d'amis à l'école de médecine qu'à l'école primaire ou au collège. Il vivait isolé, entouré de crainte et d'étonnement, tenant encore le premier rang dans tous les cours avec une supériorité incomparable.

Si les hommes le détestaient, en revanche, il attirait, dominait les femmes. Sa beauté virile, son grand œil noir, son visage de marbre les fascinaient.

Sans doute l'envie, la peur, la jalousie enraient pour beaucoup dans l'antipathie de ses ollègues, mais il s'y mêlait un sentiment plus honorable ; son genre de vie indignait les moins crupuleux.

D'ordinaire, les jeunes gens cuvent leurs passions auprès de filles perdues ; c'est le débordement de l'instinct bestial, la révolte des besoins naturels contre des conventions sociales nécessaires. On n'y perd du moins que son argent et sa santé. C'est plus malpropre que malhonnête.

Pendant que sus confrèros se ruaient dans cette boue, dont on se débarrasse à peu près par un bain, ou se prenaient d'amour bête pour un ange de ruisseau, Bracchioti faisait de la séduction à froid. L'amour, pour lui, consistait dans l'intrigue ; il y voyait une difficulté à surmonter, un but à atteindre, une étude, un art ; c'était l'expérimentation sur de pauvres filles, d'un pouvoir dont il semblait se préparer à tirer parti. L'appétit de l'argent formait le côté saillant de son caractère sur un fond de méchanceté, car il goûtait la joie de souiller. Quand il avait arraché à une malheureuse enfant cette preuve d'affection suprême, par laquelle elle se met à votre discrétion, il l'abandonnait sans le moindre souci du désespoir c et des remords de sa victime. Il conserva d'ailleurs, en la malmenant, une maîtresse très-mûre,

riche d'une fortune malproprement gagnée. Il y avait en lui du Don Juan. mais du Don Juan avare et ambitieux.

Les étudiants n'avaient donc pas tort de tenir notre italien en médiocre estime. Chez lui ces vertus admirées en tout homme, l'amour du travail, la persévérance, une volonté de fer paraissaient vices ; car, involontairement, on le supposait capable de mettre ces qualités brillantes au service d'un intérêt vil, peut-être criminel.

Un jour, Bracchioti quitta l'école de médecine et partit pour Paris, comme il m'en avait manifesté l'intention.

Je n'entendis plus parler de lui.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Je touchais à la trentaine.

Le climat de la côte d'Afrique, où je venais de passer près de quatre années, avait ruiné ma santé ; j'attendais à Dakar, le paquebot pour rallier la France.

En mettant le pied à bord, je me heurtai avec élonnement, mais sans le moindre enthousiasme, contre Massimo.

– Ah, te voilà, me dit-il, en me sautant au cou, tu as l'air rudement maléficié ; confie-toi à mes soins, je connais à fond les maladies des pays chauds. Tu es pris par le foie et l'estomac, c'est clair. J'ai ton affaire, et je veux être pendu si je ne te ramène au port, frais et dispos. et puis je t'aiderai à passer le temps ; dans ton état, les distractions ont leur importance. Tout d'abord jo vais te présenter à ma femme, ronde et bonne enfant ; avec elle, tu seras tout-à-fait à l'aise.

– Tu es marié !... m'écriai-je avec une stupéfaction qui voulait dire : quelle proie a pu t'allécher ainsi ?

L'italien me comprit fort bien, mais répondit en riant :

– Et pourquoi pas ?... un jour ou l'autre l'amour vous empoigne, il sait bien trouver le défaut de la cuirasse. J'ai trouvé le bonheur dans le mariage, le vrai, le parfait bonheur Etre le mari d'une femme aimante, c'est le paradis sur la terre. hors de là, tout est déception.

La face marmoréenne de Bracchioti brillait, en effet, de ravissement.

– Ma femme, reprit-il, est, eu ce moment, dans uu fauteuil à l'arrière, la présentation sera vite faite ; avant vingt-quatre heures, vous serez une paire

d'amis.

Mon premier sentiment fut la surprise ; après réflexion, je m'étonnai moins.

Madame Bracchioti avait la bonté peinte sur son visage, un charmant sourire, le teint olivâtre, de grands yeux noirs très-doux et ce fort embonpoint réglementaire chez les espagnoles et portugaises sur le retour ; en somme des restes appétissants. mais je ne crois pas lui faire tort en lui prêtant la quarantaine. Je flairai, immédiatement et sans erreur, une très-riche veuve séduite par la jeunesse, les dons naturels, la distinction de Bracchioti.

La brésilienne – Massimo s'était marié à Rio-Janeiro – fut aussi aimable que peut l'être une femme tout absorbée par son amour pour son mari. L'italien payait cette adoration des attentions les plus empressées. Il était vraiment affectueux et semblait accumuler sur sa femme la tendresse d'un amant et l'affection d'un fils.

Jamais je n'ai rencontré couple aussi parfaitement heureux, aussi délicieusement uni.

L'argent, sans nul doute, avait tenté Bracchioti. il était bien incapable d'aimer une personne sans fortune, eût-elle toutes les perfections imaginables. mais rien n'empêche-timer une femme riche... Pourquoi n'aurait-il aimé cette créature bonne et dévouée qui apportait une situation considérable ?... adame Bracchioti pouvait bien encore inspirer l'amour pendant quelques automnes.

Les années avaient d'ailleurs développé en Massimo cette puissance de fascination si remarquable dans son adolescence. Malgré tout, qu'il y avait de mauvais dans le regard de l'enfant et du jeune homme, loin d'avoir disparu, s'était exagéré avec l'âge.

Je n'en fus pas moins bientôt sous le charme. comme toujours, Massimo m'avait ris au piège de mon orgueil et de mes maies.

– Massimo, lui demandai-je peu après notre rencontre, t'occupes-tu toujours de chimie ?

— Plus que jamais.

– Eh bien, j'aurai recours à toi. Je suis à la recherche d'une force spéciale et la chimie eut seule nous la donner. Aux forces employées dans l'industrie et

dans l'immense majorité des applications, nous devons demander, comme qualité première, l'économie. Je ne crois pas à la possibilité de détrôner la vapeur, mais je connais des circonstances particulières, dans la guerre navale par exemple, où la question d'économie devient secondaire. La chimie dispose déjà de forces énormes mais inexploitées. J'ai besoin d'une force puissante comme la poudre, disciplinée comme la vapeur. La solution du problème ne semble pas impossible en écartant la question de prix.

– Nous chercherons ensemble. Mon père m'a mis à la tête d'une très-grande fortune avant de quitter le Brésil, nous avons tout révisé en valeurs françaises ; ma femme met son bonheur à prévoir mes besoins, mes desirs mes moindres caprices. Grâce à elle, débarrassé de tous les soucis de la vie matérielle, je puis m'adonner en entier à mes deux sciences favorites : la chimie et la micrographie. Mon premier soin, en arrivant en France, sera de créer un laboratoire bien complet. Nul soupçonne encore les puissances redoutables dont la micrographie nous dévoilera le secret

Présentement, je me charge de te guérir plus tard, je ne désespère pas de résoudre ton problème.

J'étais à la merci de Massimo.

D'abord son traitement faisait merveille. Sa grande ambition, quand, j'embarquai sur le paquebot, se bornait à revoir les côtes de Bretagne et embrasser les miens avant de mourir ; n'éteignais, les sources de la vie semblaient se dessécher. Maintenant je renaissais à vue d'œil. Je tais avec un inexprimable contentement recouvrer mes forces ; je commençais même – excellent signe – à faire les yeux doux à une jeune veuve. j'étais si maigre encore. Quand demandai à Bracchioti quel remède il envoyait pour mon traitement, il me répondit le lendemain :

Prends ce que je te donne. je réponde de guérir ; le reste me regarde.

Le problème de l'aérostation troublait alors mon cerveau... Faute de mieux, j'en connaissais à peu près les conditions essentielles (chose que chez les gens adonnés à cette fantaisie) et la nécessité, pour le résoudre, de trouver une machine très-légère relativement aux machines actuelles. La force à employer devait, suivant

être empruntée à la chimie ; telle fut la suite de ma démarche auprès de Massimo.

- A propos, me demanda Bracchioti, es-tu ore cabettiste ?
- Non, je suis disciple d’Auguste Comte.
- Tu es donc toujours le disciple de quel-un ?
- Il faut bien être le disciple de quelqu’i quand on n’est le maître de personne.
- Et qu’a inventé ton auguste Comte ?
- Admirateur de Joseph de Maistre, il re taure le catholicisme du moyen âge, en supplantant Dieu définitivement congédié avec une retraite honorable.
- Je ne comprends pas.
- Auguste Comte remet à neuf la vieille machine catholique, chef-d’œuvre du génie organisateur ; seulement, au culte du Christ, substitue la religion de l’Humanité.
- De l’hu – ma – ni – té ?... Je comprends de moins en moins.
- Oui, de l’Humanité. Qu’est l’homme dehors de l’humanité ?... une brute inférieure au singe. La société seule fait l’homme. Nous devons tout à l’Humanité. la parole d’abord. Qu’est l’homme sans la parole ?... Nous pensons au moyen de mots ; sans langage pas de pensée. Aussi, quand les progrès de l’esprit l’ont conduit à perfectionner ses idées de la peur, consacra-t-il fort justement la personne divine à la Parole, au Verbe. L’Humanité pour chaque homme est le Révélateur, que l’homme reçoit de l’Humanité la Révélation par la parole. la Révélation est incessante comme les progrès de l’esprit humain, source à laquelle chacun de nous s’abreuve. Sur cette base inébranlable repose la nouvelle morale ; de cette doctrine dérivent tous nos *devoirs*, devoir envers l’Humanité, devoir envers nos semblables – membres et représentants de l’humanité – puisque nous devons *tout*, vie matérielle, intellectuelle et morale à l’Humanité.
- Cette conception de l’origine du *devoir* ne manque ni de vérité ni de grandeur.
- Aussi l’Humanité aura ses temples et ses prêtres. ses prêtres seront de grands savants.
- Des prêtres savants !... c’est le monde renversé.
- Dans ce temple, on célébrera le culte de l’Humanité sous la figure d’une jeune femme portant un enfant sur son sein.
- Comme la Vierge

– Comme la Vierge, comme Isis, comme notre déesse celtique Kuridgwen.

– Ce n'est pas maladroite ce culte de la femme, il ralliera toujours des dévots autour de ses autels. ébert le marchand de contre-marques, le comprit fort bien sous la Révolution, et c'est la seule preuve d'intelligence qu'il ait jamais donnée. Le vieux bonhomme à barbe n'a jamais rien dit à personne, le crucifié n'est pas gai du tout, le pigeon blanc ne peut tenter qu'un amateur de tir. parlez-moi d'une jolie femme. l'idée est juste, mais elle n'est pas neuve, le mérite en revient aux Jésuites.

– Autour du temple s'élèveront les tombeaux des hommes utiles. et même des animaux qui auront rendu de grands services à l'Humanité.

– Par exemple les chevaux de fiacre.

– Tu te moques.

– Non parbleu pas. c'est toi qui te moques plutôt, quand, sous le nom d'Humanité, tu veux me faire fléchir le genou devant la multitude imbécile. Passe encore pour la déesse Koridg-wen. car elle, du moins, n'est autre que la lune. et la lune est moins bête que le genre humain.

– Ris, si cela te plaît. mais, quand je t'aurai expliqué tout le système, tu te convertiras au positivisme et à la religion de l'Humanité. Nous restaurons le moyen âge : nous avons refait l'Eglise en supprimant Dieu, nous refaisons la féodalité en supprimant la noblesse ; les banquiers remplaceront les ducs et les chefs d'usine les hauts barons,

– Eh bien, j'aime encore mieux ton capitaine es bigarreaux, du temps où tu étais fourrieriste. 1 moins il était drôle. N'importe, je t'écoute ; en ce bas monde, il faut savoir faire quelle chose pour son prochain. Néanmoins je préfère chercher ta force chimique. en s'occupant de cela, on peut trouver autre chose. C'est beau côté de la science, on fait des découvertes en courant après une utopie.

Nous étions en septembre, le paquebot ne da pas à entrer dans des climats d'une fraîcheur relative. Il y avait plaisir à voir Massimo mitouffler sa femme qui se laissait faire avec oti !... s'il toussait le plus légèrement du ces ; mais aussi comme elle gâtait son Brac-nde, que de douces gronderies. bien ren, s, quand elle n'était pas dans une vraie boîte ton.

eur lune de miel, vieille déjà de plusieurs , s, brillait chaque jour d'un plus vif éclat. nenaçait de prendre la température d'un il.

cela rien d'étrange. La brésilienne, belle pre, séduisait par son esprit charmant, son ctère sympathique, ses trésors de grâce et endresse. Les femmes de quarante ans insit des passions très-ardentes. de part et autre on jouit du bonheur présent avec fuparce qu'on le sent éphémère.

J'en savais quelque chose.

J'étais affolé de ma veuve mûre et savoi reuso, grasse comme une oie de Noël, blanc comme une crème fouettée, rose comme u fromage glacé à la fraise. Ce qu'elle avait per en grâce, elle l'avait regagné en poids. J'av toujours envie d'y mordre. Près d'elle, je rêv de pêches de Montreuil et de poulardes du Mar Dam !... sur la côte d'Afrique, on fait piè chair : viande noire et poulets étiques nour et parfumés au cancrelac.

– Il fait bien frais ce soir, dit Bracchioti fi femme, je t'en prie, va te coucher.

– Il fait frais pour toi aussi, mon ami.

— Moi, c'est autre chose. Je retrouve à volupté les premiers aiguillons du froid de no vieille Europe ; et tu sais, j'aime à te sa couchée, quand je descends.

– Je t'en prie, laisse-moi encore un peur le pont.

– Non, ma chérie. J'ai une terrible peur ces froids inconnus dans ton pays. il fa t'y faire graduellement. tu es habituée à o dans ton Rio-Janeiro.

– L'épouse soumise descendit en faisant petite moue.

– Tu ne tarderas pas au moins, dit-elle.

– Non, je te jure.

Nous causâmes un instant, puis Bracchioti ne dit :

– Ma femme doit avoir terminé sa toilette, bonsoir

Nous descendîmes ensemble. Ma cabine, où je me trouvais seul, un peu par hasard, un peu par protection – on gâte les marins à bord des paquebots – avoisinait la sienne.

A ce moment, madame Bracchioti poussait dans sa chambre un petit cri :

– Qu'as tu, lui demanda mon compagnon ? d'un ton anxieux, en ouvrant vivement la porte.

Sa femme lui répondit :

– Oh, ce n'est rien. une petite bête, je crois, m'a mordue au moment où je montais dans ma couchette.

– Peureuse ! dit-il en l'embrassant.

– Ou je me suis piquée avec une épingle.

La porte se referma.

Au milieu de la nuit, je fut brusquement réveillé ; Bracchioti frappait à ma cabine, me priant de chercher le médecin du bord ; sa femme, me dit-il à voix basse, venait de tomber subitement dans un état très-grave.

Le lendemain le bruit courait que madame Bracchioti, atteinte du charbon, succomberai sans doute avant peu.

J'en parlai avec le docteur attaché au pa-t quebot.

– Rien à faire, me dit-il, contre un cas de charbon si parfaitement caractérisé. c'est. étrange. D'où peut-il provenir ? Quoi qu'il en soit, le diagnostic est certain, la marche foudroyante, la mort inévitable.

Quarante-huit heures après, dans un recueillement général, on jetait à la mer le cadavre de la brésilienne.

Massimo me fit pitié ; il montra, dans cette circonstance, une sensibilité dont je ne l'aurais jamais soupçonné. Pendant la traversée, tout mes efforts furent vains pour l'arracher à sa douleur ; ce désespoir me toucha et je lui vouai une affection réelle.

Peu après, nous nous rencontrions dans ce port où nous avions ensemble passé notre enfance ; il venait de perdre sa mère précédée, elle-même, dans la tombe, par son mari depuis plusieurs mois. Nous nous vîmes beaucoup, il cherchait patiemment avec moi ma force chimique ; mais le souvenir de sa femme le poursuivait, il ne pouvait se consoler de sa perte. Depuis cette mort, devenu très-sombre, Bracchioti espérait un dérivatif dans des excès de travail, exagérés au point de me faire craindre pour ses facultés mentales. Cet immense chagrin me semblait admirable chez un légataire universel si rapace.

Sur ces entrefaites un drame mit toute la ville en émoi.

Un misérable avait empoisonné sa femme avec de l'arsenic ; jamais assassin ne mit moins d'astuce dans la perpétration de son crime ; le malheureux avait accumulé contre lui-même les preuves les plus accablantes. Je connus tous les détails de cette affaire par Bracchioti qui la

suivit avec passion ; elle donna lieu, en effet, à des analyses très-intéressantes pour un chimiste forcené comme Massimo.

Chose incroyable aujourd'hui – mais le fait remonte à plusieurs années - le jury ne trouva pas de circonstances atténuantes. La loi s'appliquait quelquefois alors. l'assassin devait être guillotiné le lendemain.

Massimo vint me voir.

– Assisteras-tu à l'exécution ? me demanda-t-il.

– Non, certes.

– Viens donc. il faut voir cola une fois dans sa vie.

– Jamais.

– Mon cher ami, pas de sensiblerie ; pour le moment, tu es observateur et moraliste, sauf à être autre chose demain ; de plus, tu as la prétention d'écrire, ne manque pas cette occasion. tu placeras une guillotinade dans un de tes bouquins, ça produit toujours bon effet.

Il avait touché la corde sensible.

Je n'en persistai pas moins dans mon refus.

– J'ai loué, reprit-il, à prix d'or, une chambre sur la place de l'exécution dans un temple de Vénus, on ne peut s'attendre à trouver des nonnes sur la place de l'Egoût, nous serons aux premières loges.

Le lendemain Massimo vint me chercher, il me demanda simplement de sortir avec lui et à lui faire un bout de conduite. Incapable de rien refuser à cet homme, je le suivis à contre-cœur, mais je le suivis, prévoyant bien que je l'accompagnerais jusqu'au bout.

L'italien manifestait une gaîté folle.

Il m'entraîna d'abord sur la place de l'Egoût, où je devais le quitter. Cette petite place entièrement pavée – mais non repavée depuis Louis XIV – sorte de triangle irrégulier – offre un décor digne de la scène dont elle est le théâtre consacré. le très-haut mur du port noirci par le temps la ferme d'un côté ; d'autre part de vieilles maisons sordides à vitres cassées, à carreaux de bois, avec les loques pendues aux fenêtres, l'encadrent. Au centre de ce cloaque, un grand grillage horizontal recouvre un horrible trou, dans lequel s'engouffrent les immondices des ruisseaux de tous les quartiers d'alentour. Sur ce grillage se monte le sinistro instrument de la justice humaine.

En arrivant sur la place, l'italien me prit le bras et me dit d'un air patelin :

– Viens et monte avec moi, il me répugne de me trouver seul dans ce taudis. Tu me tiendras compagnie, rien ne t’oblige à voir tomber la tête de cet imbécile.

Bracchioti m’entraîna donc. Nous traversâmes assez péniblement la foule pour gagner une maison hideuse, dont je craignis de voir s’effondrer, sous nos pieds, l’escalier en chêne vermoulu.

Les filles avaient fait toilette et mis leurs plus belles nippes fanées aux couleurs claires et criardes. Peu habituées à voir si noble compagnie, elle nous cédèrent le salon – quel salon 1 – avec des mines effarouchées plutôt que provocantes.

L’écabafaud nous faisait face.

Massimo se carra au coin de la fenêtre dans un vieux fauteuil déchiré ; je me cachai derrière le trumeau, en face de lui, ne tenant ni à voir ni à être vu.

Mon compagnon regarda sa montre en s’asseyant et me dit :

– Nous sommes beaucoup en avance. mais il n’y a pas de lever de rideau et la pièce n’a qu’un acte ; il faut être à l’heure.

– Certes, c’est vite fait de tuer un homme. mais la mort est-elle bien instantanée, ou le supplicié souffre-t-il après la décapitation ?

– Pour moi la question ne laisse aucun doute. la vie ne se maintient dans le cervau que par l’afflux du sang ; si l’afflux du sang irrigateur est instantanément interrompu, l’abolition de la conscience est immédiate. La guillotine est donc à la hauteur de la philanthropie moderne ; elle remplit parfaitement le but cherché par l’excellent homme qui en provoqua l’emploi. Du reste les Français s’émerveillèrent à tel point des mérites de cet ingénieux instrument que, comme des enfants en possession d’un jouet nouveau, ils en jouèrent à satiété et contre tout bon sens. Mais je réclame pour l’Italie l’honneur de l’invention. Le docteur Guillotin n’avait aucun titre pour baptiser de son nom cette excellente machine ; il se borna à demander, à l’Assemblée Constituante, l’uniformité dans le supplice et la promptitude dans l’exécution. Souvent un bourreau maladroit coupait une tête noble en plusieurs actes et l’on ne pendait pas les roturiers du premier coup. trancher la tête aux uns et pendre les autres faisait des jaloux. Le mécanicien Schimdt, aidé des conseils d’un chirurgien illustre, dressa le plan du nouvel engin dont les propriétés répondent de tous points aux

sentiments d'humanité du promoteur. Mais je le répète, c'est la restauration d'un système employé, dès le moyen âge, par la contrée la plus avancée de l'Europe. Les progrès de la physiologie et mes propres expériences confirment la sagesse de cette conception.

– C'est un progrès, en effet, malgré ton ironie, d'avoir supprimé la douleur physique et réduit le supplice à la torture – bien assez affreuse – du grand problème du lendemain de la mort.

– Tuer est chose aisée. mais la décollation jouit de cette propriété caractéristique de permettre de rétablir la vie après l'avoir détruite. Chose vraiment admirable, il est au pouvoir de la science de ressusciter une tête inconsciente, morte. J'ai réussi cette belle expérience sur un chien décapité, en injectant dans la tête du sang défibriné et saturé d'oxygène ; non seulement j'ai fait renaître tous les mouvements réflexes de la face, mais j'ai rendu ainsi la conscience à cette tête. J'appelai l'infortuné caniche en criant à son oreille, et je vis ses yeux dolents se tourner vers moi. Pour plus de chance de réussite, je l'avais élevé et beaucoup gâté pour qu'il m'aimât et reconnût ma voix. La sensiblerie n'est pas mon défaut, cependant je n'oublierai jamais ce regard qui me perça comme une épée. Je payerais cent mille francs la tête du condamné pour renouveler mon expérience. Mais on a des préjugés en Europe, on n'oserait utiliser un supplicié, dont on pourrait tirer si grand parti pour la physiologie expérimentale. Il me faudra aller au Dahomey pour trouver un décapité à bon compte. Voyons, ne serait-ce pas un spectacle magnifique celui de la vie et de la conscience entretenues dans une tête d'homme séparée du tronc ?

L'impassibilité doctorale, avec laquelle Massimo me débitait ses paradoxes, à quelques pas de l'échafaud, me donnait le frisson.

– En ai-je coupé, reprit-il, de ces têtes de chiens avant d'arriver à ce résultat splendide. j'avais installé, dans mon laboratoire, une petite guillotine, car il n'y a qu'elle pour faire la besogne convenablement. Quand j'irai dans l'autre monde, toute une meute d'âmes de chiens sautera aux mollets de mon âme.

Me rappelant le cadavre du pauvre petit épagneul gisant un matin à sa porte, quand il était collégien, je laissai échapper cette parole :

– Tu n'as pas seulement décapité des chiens, tu en as empoisonné aussi.

Au mot *empoisonné*, le blême visage de Massimo se contracta d'un mouvement rapide, pour reprendre aussitôt son masque glacial. un moment il resta songeur, puis reprit :

– Crois-tu à une autre vie ?

– Comme à ma vie présente.

– Bon, tu as encore changé de marotte. tu n'es plus disciple d'Auguste Comte.

– Non, confessai-je un peu confus.

– Alors, de qui es-tu disciple ?

– Du sens commun, répondis-je impatienté,

– Ah, c'est beau, très-beau, l'immortalité de l'âme. malheureusement cette hypothèse ne concorde avec aucun fait physiologique.

– La physiologie n'est pas tout. l'homme est un être prodigieusement complexe. C'est un édifice à mille façades diverses, et le vulgaire, qui en fait le tour avec une indifférence distraite, le connaît mieux en somme que le savant acharné à l'étude d'un seul point de vue. Le physiologiste étudie la bête, mais il aura beau dire, la bête n'est pas tout.

– En attendant, explique-moi ceci : Dans un instant une tête va tomber au moyen de cet instrument humanitaire et démocratique. son âme s'envole. où ?... Dans le sein de Dieu. si le diable ne l'empoigne au passage. Je ne sais si cela te représente quelque chose le sein de Dieu. mais à moi, ça ne représente rien du tout. et, soit dit en passant, ce n'est pas le sein de ton goût.

– La société, dans un instant, ici, se défera d'un misérable. à mon humble avis, c'est son droit. Son devoir est de se défendre ; elle se défend comme elle peut. mais Dieu seul juge. Où est notre balance pour peser les causes d'un crime ?... un tribunal est un conseil de guerre dans une ville assiégée, il prend des mesures de salut. Mais il répugne d'admettre un être sorti du néant uniquement pour commettre un crime. ce crime doit être un fait perdu dans une longue série d'existences, dans une multitude d'actes divers. La pensée d'êtres incorrigibles, de réfractaires pour l'éternité, révolte encore bien plus la conscience humaine. le rachat est toujours possible. il n'y a pas d'impénitence finale. Dans une autre vie, par de nouvelles épreuves, s'il est nécessaire, le criminel s'amendera. Voyons, la terrible épreuve, subie par ce

malheureux, en ce moment d'attente, n'est-elle pas bien propre à modifier profondément sa nature ?... Si l'amélioration est bien réelle, dans sa vie subséquente, il montera un nouveau degré dans la hiérarchie des êtres. Si l'épreuve est insuffisante, d'autres épreuves, d'autres souffrances le pousseront malgré lui, dans une autre existence, dans la voie du repentir et de l'amendement.

– Tiens ! un nouvel avatar, te voilà devenu mystique. Mon pauvre ami, toujours tu tombes de Charybde en Sylla. Tu es donc né pour patauger toute ta vie dans le marécage de toutes les insanités humaines. Mais laisse-moi reprendre mapensée : donc cette tête de nigaud tombe, j'y infuse du sang préparé selon ma méthode et revoilà une tête pensante. l'âme y est-elle revenue ?... c'est plus fort que la résurrection de Lazare. Qui sait si Jésus eût aussi facilement ressuscité un décapité ?.. allons, réponds si tu peux.

– J'essaierai du moins :

– Il y a trois choses en nous : la vie ou âme végétale, la conscience animale ou âme animale, la conscience humaine ou âme humaine. Notre moi vivant, sentant et pensant, résulte de l'union de ces trois êtres. Il y a unité et trinité dans le moi. A l'âme végétale inconsciente s'unit un principe supérieur conscient pour constituer l'animal ; à l'animal conscient s'unit un principe supérieur, le principe de la liberté, pour constituer l'homme. Puis cette âme humaine, par une série de métamorphoses, s'élève sans fin, dans l'échelle infinie des êtres, vers la connaissance de l'Univers et de son principe. Sur cette terre, l'âme végétale, l'âme animale, l'âme humaine concourent toutes trois à faire marcher la machine humaine ; elles en sont le triple moteur. Sous l'influence du moteur, cette machine, comme toutes les machines possibles, emmagasine de la force vive. il est donc non-seulement compréhensible, mais conforme aux lois les plus positives de la mécanique, que cette machine continue à fonctionner, si – par une mort instantanée – elle est brusquement séparée de son moteur. j'ajoute même : elle fonctionnera indubitablement jusqu'à consommation complète du travail emmagasiné.

Ceci posé, passons à un autre ordre de considérations : sous l'influence d'un phénomène mal connu dans son essence, mais familier par ses effets, *l'habitude*, une foule d'actes conscients se transforment peu à peu en actes

inconscients. L'âme *habitué* la machine à une foule d'actes, dont elle se mêle rarement désormais. Du vivant de l'animal, le fait de tourner les yeux de ton côté, à ta voix, a pu se transformer en acte inconscient, c'est-à-dire machinal. En un mot, certaines vibrations de la membrane du tympan, par un travail purement mécanique du cerveau, provoquaient un mouvement dans les yeux. La conscience de l'animal, ne jouant plus ici aucun rôle, ce travail mécanique a pu se reproduire au moyen de ce reste de force vive emmagasinée, dont il a été parlé plus haut. Nous faisons chaque jour mille choses inconsciemment ; je ne vois pas pourquoi, après la séparation de l'âme, le corps ne les exécuterait pas, tant qu'il y reste de la force vive. et, si, par un moyen artificiel, on en atténue la déperdition, le corps pourra produire encore des phénomènes ayant l'apparence d'actes conscients.

– Hum !... je te préférerais positiviste ; si je trouvais tes idées baroques, je les comprenais du moins.

– Il faut des positivistes et des mystiques. n'anatbématisons personne. les uns et les autres rendent également service à l'humanité en satisfaisant à des besoins divers. Les positivistes cultivent les sciences, examinent toutes choses d'un œil froid, impartial, désintéressé ; ils sont le lest et le bon sens de l'humanité. Rendons grâce aux gens pratiques – *primo vivere, deinde philosophare* – chacun, quand il a l'estomac vide répète volontiers :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Marie a la meilleure part, mais, sans la bonne Marthe, la maison du lépreux eût été un bouge.

Les sceptiques sont le sel de la terre ; sans eux, nous croupirions dans les superstitions religieuses, politiques et sociales les plus éner vantes. Nous faisons chacun notre petite partie dans le grand concert de l'humanité ; chacun, selon ses moyens, fournit sa note. si ce concert nous semble un charivari, cela vient de l'imperfection de nos oreilles et de notre impuissance à saisir l'ensemble de l'exécution. Tel n'entend que la grosse caisse ou le trombone. Mais si la bête humaine s'alimente de bonne soupe, l'homme se nourrit d'idéal et l'Évangile a raison : « L'homme ne vit pas que de pain. »

– En effet, c’est triste le pain sec. et, comme il n’y a pas de beurre pour tous en ce monde, on mange son pain sec avec plus de courage, quand on se pourlèche en pensant aux tartines d’un monde meilleur. mais j’en connais d’aucuns qui geignent, quand leur pain n’est pas beurré par une main de jolie femme.

– Merci de ce caillou lancé dans mon jardin.

– Parbleu, je vous admire messieurs les idéalistes et rêveurs de toutes nuances, toujours trébuchant au premier coup d’œil de brune ou de blonde. à quoi bon cet étalage de grands sentiments précieusement serrés dans l’armoire aux maximes morales, au premier sourire d’une coquette ?... A quoi sert ce théâtral amour du bien pour ne le faire jamais ?

– A faire moins de mal que si l’on aime le mal, répondis-je en regardant Massimo en face.

Il répondit par un rire forcé.

– Ah, ton rire m’irrite, repris-je avec emportement :

– Ce n’est pas ma faute, répondit-il d’un ton railleur, si je me trouve aujourd’hui en veine d’idées joviales.

– Je t’en prie, cesse cette comédie, car je , ne puis appeler autrement une gaîté, ici, fort déplacée.

– Il y a vraiment de quoi faire montre d’émotion pour une tête .de pareille brute. Qu’as-tu fait de ton cœur blindé de marin ?

– Le respect de la vie des autres n’exclut pas le dédain de la sienne. en tout cas, permets-moi la première de ces vertus, si je ne puis prétendre à la seconde.

– *Lex est non pœna perire.* La société croit faire merveille en tuant ce niais – dont je pourrais tirer parti pour quelque belle expérience – elle n’effraye nullement les scélérats et n’arrive qu’à attendrir un tas de bonnes âmes comme la tienne. attendrissement bête, car combien d’autres condamnés à mort expirent à la même minute dans les tortures ?... Tel a bu un verre de trop et roule dans un précipice – condamné à mort pour un petit verre. Celui-là meurt d’excès de travail pour nourrir sa femme et ses enfants – condamné à mort pour avoir fait son devoir. Cet autre se noie pour sauver un inconnu – condamné à mort pour héroïsme.

– C’est pour cela qu’il y a d’autres vies.

Il se fit une grande rumeur dans la foule.

– Ah, voilà le héros de la tragédie, dit Brachioti. tout compte fait, ce doit être un vilain moment, quand on met le nez à cette lucarne qui donne vue sur l'autre monde.

Je l'ai dit, j'avais un médiocre désir de voir et nul désir d'être vu ; du reste, la physionomie de Bracchioti m'offrait un spectacle digne de toute mon attention.

Depuis l'apparition de la charrette, son regard – les yeux tout grands ouverts – était rivé sur le condamné. Je n'existais plus pour lui ; évidemment une pensée d'une intensité extraordinaire, et se rattachant à l'exécution par un côté que je ne pouvais saisir, l'absorbait au point de lui faire perdre la notion de ce qui l'entourait. Son teint devint livide, ses traits prirent une immobilité effrayante ; il paraissait toucher à la démence.

Un murmure de la foule m'avertit que la tête tombait.

Massimo, avec un rire satanique, vraiment horrible sur ce visage blême et contracté, laissa échapper cette exclamation :

– L'imbécile !

Puis se parlant à demi-voix :

– L'imbécile !... n'est pas empoisonneur qui veut. j'ai travaillé vingt ans, moi, avant de devenir empoisonneur.

A ces mots, je ne pus contenir un mouvement qui lui rappela ma présence.

Il sonda l'appartement du regard, puis continua, en baissant de ton, avec une expression de cruauté railleuse :

– Tu me regardes avec stupéfaction. Eh oui, j'empoisonnerai n'importe qui, quand il me plaira, sans que la justice ou personne y puisse rien voir. c'est quelque chose de posséder des moyens impénétrables et infaillibles d'envoyer au diable un gêneur. c'est de la puissance cela, ou je ne m'y connais pas. mais qu'as-tu avec ta mine effarée, crois-tu que mon regard empoisonne ?... Je ne suis pas un sorcier mais un savant. Tu ne m'as jamais gêné, pauvre sire, tu m'as même amusé quelquefois, oh sans cela.

Il fit une pause et prit un air mystérieux :

– Écoute : il y a dans Paris un grand savant – un simple, comme ils le sont tous – du nom de Pasteur. il est sur la voie. mais je l'ai devancé lui et

les micrographes allemands. Ces gens-là battent la caisse pour attirer la foule autour de leurs tréteaux. Est-ce assez bête, quand le secret les armait d'un pouvoir terrible. Il dépend aussi de moi d'étonner le monde. Pas si fou !... Par exemple, il me serait très-facile de te faire mourir de la fièvre jaune.

Il s'arrêta, me regarda dans le blanc des yeux.

– Ou du charbon.

Fasciné, comme le rossignol par la vipère, je répétai machinalement.

– Du charbon. impossible.

– Ah, tu crois deviner quelque chose. Qui sait ?... Je ne te croyais pas si malin. Elle me gênait, j'étais ridicule, vissé à cette femme de quarante ans, .. Le charbon, vois tu, comme toutes les infections mortelles, provient d'un germe invisible à l'œil nu, doué d'une faculté reproductrice immense. Le corps de tout animal infecté en contient des myriades, et chaque spore – pour ainsi dire indestructible – suffit à lui seul pour provoquer la mort. inoculer un de ces infiniment petits, est un enfantillage. On se pique sur une épingle égarée, par exemple. cela suffit, l'individu meurt du charbon. es-tu ?... Je cherche le choléra et je le trouve. alors mon pouvoir sera sans limites. Va ne dénoncer maintenant, on te rira au nez. Va me dénoncer, fais-moi cette grâce. bienheureux, si le procureur impérial ne t'expédie pas aux petites maisons.

J'étais cloué sur ma chaise.

Était-ce une atroce plaisanterie de cet homme bizarre et méchant ?

– Dénonce-moi, reprit-il avec un rire ironique, dénonce-moi si tu l'oses., . N'est-ce pas que je suis un homme fort ?... J'ai assez travaillé pour cela. mais aujourd'hui je suis tout puissant, car c'est la toute puissance que de disposer impunément de la vie de ses semblables.

La foule s'était dispersée, déjà l'exécuteur, à peine entouré de quelques badauds, démontait sa machine.

Bracchioti se leva, partit d'un éclat de rire convulsif, en me regardant, et descendit.

Je le suivis, mais, à la porte, je le quittai sans mot dire ; il ne parut pas s'en apercevoir.

Comment prouver sa culpabilité ?... car, pour moi, elle ne faisait pas doute.

Je racontai mon aventure à des médecins, tous me répondirent : c'est une mystification.

Massimo quitta la ville, je n'en ai plus eu de nouvelles.

Les années se sont écoulées. Les expériences de Koch sur les bâtonnets du charbon, les immortels travaux de Pasteur m'ont confirmé dans mon opinion : Massimo Bracchioti était un empoisonneur de génie.

# LE PÈRE BAILLY

– Peut-on se moquer ainsi des gens, et envoyer un honnête homme dans le plus abominable lieu des cinq parties du monde pour y contempler une douzaine de méchantes pierres !.. Le diable emporte Carnac, les antiquaires et leurs maudits cailloux !...

Ainsi, s'exclamait mon ami Ernest que je rencontrai poudreux, harrassé aux portes de Lorient.

– Ah ! je te reconnais bien là, parisien que tu es, lui répondis-je, tu ne vois rien de beau hormis l'asphalte, et tu ne sais rien admirer en dehors des grands gâteaux de Savoie de Paris.

– Aurais-tu par hasard la prétention de comparer Notre-Dame à quelques gros moëllons dressés par des sauvages ?

– Pourquoi pas ?... mais tu es trop habitué aux merveilles des yeux pour comprendre de pauvres pierres qui ne parlent qu'à l'âme.

– Je te trouve superbe, as-tu été les voir, toi, beau parleur ?

– Non. c'est vrai. Quand on a quelque chose sous la main, on remet sans cesse au jour suivant sa visite et son étude. le temps s'écoule et la mort vient. J'ai vu à Paris ce que tu ne connais pas, et que tu ne connaîtras jamais, toi parisien, pour la même raison. Mais si je n'ai pas vu Carnac avec les yeux de la tête, je l'ai maintes fois contemplé avec les yeux de l'intelligence.

– C’est raide tout de même. tu m’envoies là en chair et en os et tu te contentes d’y aller en esprit. c’est moins fatigant.

– Tu as raison. J’irai un de ces jours.

– Oui, la semaine prochaine, le mois prochain, l’année prochaine. je connais cela. Adieu ! tu t’es moqué de moi, mais tu ne m’y prendras plus avec tes antiquités maudites.

– Et la cuisine du père Bailly, comptes-tu cela pour rien ?

– Il est certain que son vieux vin et ses perdrix aux choux compensent un peu l’aridité du paysage. un bien brave homme. trop maniaque.

– Soyez donc un savant, usez votre vie à creuser un problème, pour être récompensés par le titre de radoteur sur vos vieux jours.

– Ecoute, tu poses trop pour vénérer ces vieilleries que tu ne comprends pas et que tu ne t’es même pas donné la peine d’aller voir. je me défie de cet amour platonique, adieu !

Quelques jours après, mon ami Ernest entra chez moi radieux, en costume de voyage.

– Où vas-tu donc, lui demandai-je ?

– Je retourne à Carnac, il n’y a pas à dire le contraire, c’est empoignant.

– Et d’où te vient ce revirement d’idées ?

– Je n’en sais rien. mais je viens te prendre et je t’emmène.

– De grand cœur. dis-moi donc, comment as-tu trouvé ton chemin de Damas ?... Retournes-tu pour les pierres ou pour les perdrix aux choux ?...

– Pour les pierres. et pour les perdrix. On m’avait trop vanté Carnac sans doute, je m’attendais à y voir des choses colossales. Dans de pareilles conditions, les déceptions sont inévitables ; mais, sans m’en douter, j’avais éprouvé une impression profonde. Ce spectacle, qui, de prime abord, ne m’avait point frappé, s’est représenté à mon imagination avec une intensité extraordinaire. sur les lieux, le champ de Carnac m’a semblé mesquin ; au retour, j’ai été poursuivi, obsédé par ce que j’avais vu, et, dans cette vision incessante, ce que j’avais regardé avec dédain m’est apparu avec un cachet d’étonnante grandeur.

– C’est vrai, quelquefois on est profondément ému sans en avoir conscience. Ceci me rappelle une impression de ma première jeunesse. On m’avait extrait de mon village pour me conduire à Paris, et l’on m’avait

traîné aux Français voir Rachel dans Phèdre ; je m'y ennuyai terriblement, je bâillai et fus sur le point de m'endormir. mais, toute la nuit, je vis Rachel agonisant dans son grand fauteuil doré. L'empreinte avait été si profonde que je vois, j'entends, aujourd'hui, la grande tragédienne, aussi distinctement que si je l'avais sous les yeux.

– Viens-tu ?

– Sans doute.

– Eh bien, endosse ta pelure de voyage, nous aurons le temps de causer en route.

Au coucher du soleil, nous arrivons à Plouharnel où nous descendons à l'auberge du père Bailly.

1 Plouharnel est distant d'environ une lieue de l'antique sanctuaire.

Le père Bailly est l'incarnation de Carnac.

Epicier, marchand de vin, maire et antiquaire, il a vécu par ces deux pensées : fonder une bonne cave, glorifier Carnac.

Sa renommée bien méritée d'honnête homme et d'œnophile lui valut la clientèle des curés du Morbihan, gosiers de forte pente ; il avait prospéré comme tous les serviteurs de l'Eglise.

Devenu riche, M. Bailly ne considérait plus son auberge comme une industrie, mais comme un foyer ami pour tout voyageur attiré dans ces déserts par l'amour des pierres mégalithiques.

Vous alliez visiter Carnac. par ce seul fait, vous étiez accueilli comme un évêque ; on exhibait les grands plats, on dépendait les énormes casseroles de cuivre étincelantes, on sortait les vénérables bouteilles chastement revêtues de leurs robes en toile d'araignée. Les visiteurs trouvaient un lit excellent, qui semblait requérir une échelle, tant il y avait de paillasses, couettes, matelas empilés. Aux fenêtres de gais rideaux de mousseline. sur les murs tendus de papier rose, les aventures crûment coloriées de Malek-Adel. Rien de plus avenant que les figures réjouies de servantes accortes, hercules en cotillon de bure, établies sur de fortes colonnes emmanchées dans de larges et pesants souliers ferrés.

Au départ, on vous présentait un compte dérisoire ; si vous observiez qu'on avait oublié sur la note les trois quarts du menu, M. Bailly se mettait en colère et menaçait de ne rien prendre du tout.

Après un dîner plantureux où poissons de choix et gibiers à point figuraient en première ligne, nous humions une tasse de café délicieux dans notre petite salle proprette, quand on frappa discrètement à la porte. puis M. Bailly entra, muni d'une bouteille de vieille eau-de-vie expédiée en ligne directe des bords de la Charente.

– Avez-vous bien dîné ? nous demanda-t-il.

– Comme des archevêques.

– Vous me direz des nouvelles de cette antique eau-de-vie.

– Oh, je la connais, dit mon compagnon, c'est à réveiller un mort.

– Vous allez demain à Carnac ?

– Nous partons au jour.

– Très-bien. C'est la bonne heure. A votre retour, je vous montrerai mon petit musée composé uniquement du produit de mes fouilles personnelles. Non loin de ma maison, à quelques cent mètres – nous irons voir cela – s'élevaient des éminences de gazon que je jugeai n'être point naturelles ; c'étaient bien, en effet, des tumuli recouvrant de vastes chambres funéraires. J'ai mis au jour ces chambres funéraires semblables à des files de dolmens ; c'est-à-dire que de longues pierres plates verticales font murs de galerie, tandis que d'autres larges pierres, appuyées sur le sommet des premières, forment plafond. Là, j'ai trouvé des ossements non incinérés, des haches de pierre polie, des armes de bronze, des colliers d'or. Ces colliers se composent d'une simple lame enroulée faisant ressort ; on les ouvrait pour y introduire le cou, et la lame, abandonnée à elle-même, se refermait par son élasticité, les deux bouts croisant derrière la tête. Sur le devant, à la place de la gorge, le collier est coupé de longues incisions horizontales superposées ; la lame d'ur avait ainsi dans le sens vertical, un certain jeu qui permettait de baisser la tête.

– Ainsi, vous avez trouvé des haches de pierre polie mêlées à des ornements d'or ?

– Oui, l'or accompagnait le bronze et la pierre polie.

– Sans trace de fer ?

– Sans trace de fer. la fiction des poètes semble justifiée en une certaine mesure : d'abord l'âge de pierre polie et d'or, puis l'âge de bronze, enfin

l'âge de fer. précédés eux-mêmes, il est vrai, de la période du silex taillé. Le fer apparaît longtemps après le bronze et l'or.

Mon compagnon de voyage s'enfonça dans un fauteuil ; prêtant d'ailleurs une oreille attentive, il se contenta de se délecter d'un excellent cigare et du nectar du père Bailly, me laissant le soin de donner la réplique et d'attiser la conversation.

– Vous avez, sans doute, demandai-je à l'antiquaire, une opinion sur la religion de nos pères, je serais fort heureux de la connaître ; aucun sujet ne pique davantage ma curiosité.

– La question est joliment obscure.

– C'est désolant de ne pouvoir jeter une franche lumière sur des origines du plus haut intérêt. L'arbre, si vieux qu'il soit, dépend toujours de la graine dont il est sorti ; et notre société française plonge par ses racines dans la société gauloise.

– A mon humble avis, si nous consentons à être sages, à restreindre nos prétentions, nous pouvons arriver à de vraies certitudes. viennent ensuite les hypothèses plus ou moins hasardées dont on pourrait remplir des volumes. J'écarte rai ces dernières, et, si je ne puis, tant s'en, faut, satisfaire votre désir de connaître, du moins à peine m'aventurerai-je sur le terrain des probabilités, me cramponnant au roc limité des choses démontrables. Notre sol gaulois a tout d'abord été habité par la population autochtone des habitants des cavernes, contemporains de l'époque glaciaire, se nourrissant surtout de viande de renne et de cheval. Leurs armes et instruments étaient en silex taillé ou en os, souvent en os sculptés avec grand soin. Nous les appellerons habitants des cavernes, troglodytes, hommes de la pierre taillée.

– Permettez-moi de vous faire part de cette objection spécieuse d'un savant missionnaire de Calédonie : Les canaques de Calédonie dans leurs expéditions, excursions pour la pêche, travaux à des champs de taros ou d'ignames éloignés de leur résidence, fréquentent beaucoup les nombreuses cavernes du pays et y laissent naturellement des traces de leur passage. En revanche, s'il changent la position de leur village pour cause de guerre ou tout autre motif, il n'est plus possible de trouver le moindre vestige de leurs habitations fragiles. Si donc le sol de Calédonie émergeait de nouveau après avoir disparu dans quelque catastrophe, le savant des temps futurs pourrait

être induit en erreur par cette circonstance qu'il retrouverait, le plus souvent dans les cavernes, les produits de l'industrie humaine, et serait, par suite, conduit à qualifier de troglodytes des constructeurs de huttes en paille. A mon avis, du reste, la question a bien peu d'importance ; la vraie question est l'existence certaine de l'homme à l'époque quaternaire et probable à l'époque tertiaire. Je cite l'opinion de mon missionnaire, tout en convenant que les débris de cuisine amoncelés par nos ancêtres, dans les cavernes, sont assez considérables pour permettre de conclure qu'elles étaient bien l'habitation ordinaire de ces hommes primitifs.

– Parmi les objets d'art que nous ont laissés les autochtones, il en est de fort remarquables ; c'est l'enfance de l'art, mais non un art d'enfant. Il y a loin de leurs gravures. sur bois de renne au dessins des gamins sur les murailles. Nous ne pouvons que faire des conjectures sur la religion des autochtones, mais, pour moi, il n'y pas l'ombre d'un doute, ils étaient fétichistes.

– Assurément. l'homme est né fétichiste. Le fétichisme est bien la religion de l'humanité à son aurore, mais il faut donner à cette expression de fétichisme un sens très-étendu. Les peuplades d'Afrique non converties à l'Islamisme professent seules le fétichisme pur, les Indiens de l'Amérique du nord ne sont pas des fétichistes dans le sens restreint du mot, non plus que les sauvages d'Australie, de Calédonie, ni les canaques polynésiens. Pour ces derniers, le premier culte semble avoir été celui des morts, comme la première croyance fut pour tous la persistance du Moi après la mort. La croyance aux esprits, surtout aux esprits gouvernant les météores, paraît en être une dérivation, dont le fétichisme serait à son tour le développement. Je définirai le fétichisme « l'adoration des forces naturelles personnifiées. » Le fétichisme est d'ailleurs tellement la racine de toute religion qu'aucune d'elle ne s'en est jamais entièrement dépouillée. Le catholicisme, par exemple, est compromis entre les doctrines épurées de quelques intelligences d'élite et les superstitions du plus grossier fétichisme des masses.

– Le défaut de documents n'est pas la seule cause de l'obscurité de la question du Druidisme ; c'est au moins autant la fréquence des contradictions des rares textes qui nous restent sur ce sujet, contradictions

inévitables, parce que notre sol gaulois a porté des religions très-diverses. Aussi, pour être clair, doit-on se borner à esquisser quelques grandes lignes. Je distinguerai donc quatre époques principales, nettement accusées en théorie, en réalité plus ou moins enchevêtrées suivant les temps et les lieux : 1<sup>o</sup> le fétichisme. 2<sup>o</sup> La religion que j'appelle le mégalithisme. 3<sup>o</sup> Le druidisme proprement dit. 4<sup>o</sup> La période polythéiste où le druidisme s'est abâtardi d'abord par ses rapports avec les Phéniciens, puis par le contact des Latins ; c'est la décadence. du Druidisme, il ne reste plus que le nom. Non seulement toute religion, par elle-même, a ses phases, mais ici des cultes fort différents sont amalgamés.

– Oui, les religions ont leurs phases comme toute chose ici-bas ; elles ont leur période embryonnaire, leur croissance, leur maturité, leur décrépitude, leur mort. La religion est le manteau dont les vérités primordiales couvrent leur nudité, il s'use et tombe en loques. Le catholicisme de Pie IX ressemble-t-il à celui du concile de Trente ?... ce dernier rappelle-t-il le culte de Frédégonde et de Brunehaut ?... la religion de saint Grégoire de Tours est-elle le christianisme de la primitive Eglise ?

– Sans doute les religions évoluent et disparaissent pour faire place à des croyances plus nobles nées d'elles. Elles suivent aussi la grande loi de la lutte pour l'existence, de la sélection naturelle. Ce que l'on en peut dire avec justice à une époque devient faux à une autre époque. Mais c'est bien pis quand des croyances contradictoires ou tout au moins dissemblables viennent se greffer les unes sur les autres. Dans le cas présent, il m'est aisé de donner la preuve de cette combinaison confuse de cultes différents. A l'époque de la pierre polie, de l'or et du bronze, on enterre les cadavres. Avec le fer apparaît l'incinération. Or, y a-t-il des coutumes plus chères, plus enracinées que toutes celles qui touchent aux funérailles ?... Le passage de l'enterrement à l'incinération indique une révolution religieuse très-profonde. En effet, nous voyons apparaître en même temps : le fer, l'incinération, les sacrifices sanglants, un clergé constitué. Au fétichisme des mangeurs de renne et de cheval se superpose, sans l'anéantir, une religion que j'appelle mégalithique comme ses monuments. Elle fut importée par de pacifiques pasteurs à qui nous sommes redevables du bœuf et du mouton, ils se servaient d'instruments de pierre polie. Ces populations

contemplatives et de mœurs douces s'établissent chez nous, non par la conquête, mais par une active propagande religieuse et commerciale. Cette société intelligente se développe par l'usage d3 l'or et du bronze, par la culture des céréales, par le tissage de la laine et du lin, et atteint bientôt une civilisation avancée ; elle professe le monothéisme basé sur le dogme fondamental de la transmigration des âmes et nous offre le spectacle d'un grand culte uni à une grande doctrine, non entièrement dépouillée, il est vrai, des vieilles superstitions fétichiques, premier essor du sentiment religieux chez l'homme primitif. Il n'y avait pas de prêtres alors, les pères de famille d'abord sur des autels de gazon, plus tard sur des dolmens, faisaient au Dieu unique l'offrande du pain, du lait et du miel. Après en avoir jeté quelques bribes dans le feu sacré, ils distribuaient le reste à l'assemblée. Le druidisme proprement dit conserva la plupart de ces coutumes, et, quand le vin fut connu, nous voyons le druide offrir sur le dolmen le sacrifice du pain et du vin et faire communier l'assistance. Le vin, dès son apparition, joua un rôle important dans les sacrifices. Le druidisme, contemporain du fer, s'appuie sur un clergé énergiquement constitué et, par suite, oppresseur ; avec l'horrible usage des sacrifices humains, il apporte un grand dogme.

– Vous considérez la doctrine de la transmigration des âmes comme la caractéristique de ce que vous appelez le mégalithisme, quelle serait la dominante du druidisme ?

– C'est le libre arbitre dont les pierres branlantes sont le symbole.

– Encore un problème ces pierres branlantes. En Angleterre, où elles sont protégées par les lois, on cite l'exemple d'un riche officier dont la fortune fut absorbée par le rétablissement d'une pierre branlante qu'il avait renversée. mais quel fut, d'après vous, dans toutes ces péripéties, le sort de la doctrine de la transmigration ?

– Elle persista au milieu d'idées nouvelles ou contraires : quand les Gaulois, du temps de César, se prêtaient de grosses sommes d'argent remboursables dans l'autre monde, évidemment ils regardaient cet autre monde comme le prolongement de celui-ci.

– Telle est bien encore la croyance des Calédoniens, des canaques de race malaie, et surtout des fétichistes de la côte d'Afrique que j'ai – observés de

très-près. Ainsi le roi de Dahomey égorge fréquemment des centaines d'esclaves destinés au service de son père.

– Oui, mais il y a cette différence, si les Gaulois, comme les fétichistes d'Afrique, jetaient dans le bûcher d'un chef ses armes, ses chevaux, ses esclaves, ses amis s'y jetaient aussi, tant était profond leur mépris de la mort et ferme leur croyance dans la vie future. Mais si, comme je l'avoue, on trouve dans César et d'autres auteurs latins la preuve que des gaulois considéraient la mort comme un simple arrêt momentané de la vie continuée dans des conditions identiques au delà du tombeau, nous n'en trouvons pas moins, dans le catéchisme druidique, formulée de la façon la plus catégorique, la croyance capitale des pasteurs qui ont élevé les menhirs. Citons la triade XIII : « Trois états d'existence des êtres animés : l'état d'abaissement, *l'état de liberté dans l'humanité*, l'état de félicité dans le ciel. » Ainsi la personnalité humaine passe par trois temps : 1<sup>er</sup> temps : l'état d'abaissement, c'est-à-dire la vie obscure, inconsciente, irresponsable, animale, dont nous ne gardons aucun souvenir à cause de son irresponsabilité. 2<sup>o</sup> temps : l'état de liberté dans lequel la personnalité humaine se forme par les épreuves aux quelles elle est soumise ; cette formation est le but même de la vie. 3<sup>e</sup> temps : la période suprême dans laquelle l'âme humaine, parachevée par les luttes antérieures, trouve la félicité dans l'accord parfait de sa volonté avec la volonté divine. Pour bien comprendre la – triade XIII, il faut méditer la triade XIV qui la commente : « Trois phasos nécessaires de toute existence : le commencement dans annwn (c'est l'état d'irresponsabilité), la *transmigration* dans abred (c'est l'état de liberté), la plénitude dans gwinfyd (dans le ciel) ». Tel est bien le fond de la vraie doctrine gauloise, la Transmigration, comme moyen d'éducation, comme instrument de Progrès pour l'âme. le point de départ est la vie animale – le but est la perfection, la sainteté – le moyen est la transmigration. Aujourd'hui, en Bretagne, ce mot annwn a pris le sens *d'enfer* sous l'influence catholique ; mais ce sens ne s'adapte en rien aux idées de nos ancêtres, car il faudrait admettre que, à leur point de vue, les habitants de la terre sortaient de l'enfer pour entrer dans le paradis. La triade XII ne laisse aucun doute sur la doctrine de la transmigration : « Il y a trois cercles de l'existence : le cercle de la région vide, le cercle de la

*transmigration*, le cercle de la félicité. » La triade XVII s'exprime encore fort nettement à ce sujet : « Trois causes de la nécessité du cercle d'abred (c'est-à-dire du cercle des transmigrations et de la liberté : le développement de tout être matériel, le développement de la connaissance de toutes choses, le développement de la force morale *pour se délivrer du mal* ». Le cercle d'abred (ou la liberté) est donc une période de *développement* comme le dit si heureusement la triade. Telle est la croyance gauloise dégagée de l'influence phénicienne et latine. En tout cas, nos pères ne connurent point l'enfer. les uns considéraient la vie future comme a simple continuation de la vie sublunaire ; les autres, fidèles gardiens de la foi nationale, considéraient l'âme humaine comme destinée à se former par une suite d'évolutions, dont la béatitude et la sainteté sont le dernier terme. La triade IV ne laisse aucun doute sur cette espérance : « Trois choses prévaudront nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence, le suprême amour en Dieu ».

– Ce fut sans doute une religion puissante celle qui éleva, par exemple, le menhir de Kervéatou. Car c'est toujours un problème de comprendre comment les hommes de la pierre polie ont transporté au loin et dressé des monolithes de 200 à 300 tonnes.

– C'est le cas d'appliquer la parole de l'Evangile : « la foi soulève les montagnes. » A mon sens, un des caractères saillants de cette foi antique est son aversion pour ces temples où l'on renferme la Divinité. Elle ne trouve pas la voûte du ciel trop vaste pour le temple de l'Eternel. Elle lui consacre des monuments qu'aujourd'hui même, avec toutes les ressources d'une civilisation avancée, nous ne saurions ériger sans peine, mais elle considère comme une impiété toute représentation matérielle du Tout Puissant. Le mégalithisme n'a pas connu les idoles.

– Les premiers émigrants semblaient même avoir porté jusque dans l'art, comme l'Islam, l'horreur de la représentation des êtres animés. C'est, en effet, une chose fort singulière de voir disparaître toute sculpture, tout dessin à l'arrivée des hommes de la pierre polie, qui apportaient cependant une civilisation développée, tandis que les troglodytes nous ont laissé tant de traces de leur amour de l'art – témoins le fameux mammout d'un graveur

de l'époque glaciaire, la scène de chasse à l'auroch dessinée sur un bois de renne et tant de pièces en os sculpté.

– Le culte en plein air, ai-je dit, est un des caractères de la religion mégalithique. il consistait à saluer le lever et le coucher du soleil par des danses, des chants, des huchements dont le *hourrah* est peut-être un vestige. Le soleil semblait à nos pères le seul digne symbole de la puissance divine ; le sacrifice du feu tenait le premier rang dans leurs pratiques. Ce n'est que beaucoup plus tard que le druidisme, après s'être établi sur les assises de la religion mégalithique, se corromptit par ses rapports avec les phéniciens et plus tard par son contact avec le polythéisme romain. Alors seulement les idoles infestent le pays, entre autres les statuette en terre cuite de la déesse Koridwin portant un enfant sur le sein, en tout semblable à l'Isis égyptienne et à la Vierge catholique. Le polythéisme s'implanta sans trop de difficultés à cause de son affinité avec le fétichisme primordial, vers lequel l'homme tend sans cesse à retomber. Mais, de même que les primitives superstitions fétichiques ont persisté aux plus belles époques du mégalithisme et du druidisme pour parvenir jusqu'à nous à travers la foi catholique, nous retrouvons, dans nos coutumes actuelles, la trace du culte national. Les feux de la Saint-Jean en sont la preuve irrécusable. Alors aux solstices d'été, comme aujourd'hui en Bretagne, la Gaule entière se couvrait de feux de joie.

– Alors, comme aujourd'hui, sans doute, on en faisait trois fois processionnellement le tour, en gardant le feu à sa droite. Souvenir de jeunesse !... Sans en avoir l'ombre d'un soupçon, nous tenions à la main l'herbe de la Saint-Jean dans l'attitude des druides et des pères de famille de la pierre polie. on allait aux bords des ruisseaux, dans la journée, cueillir cette plante grasse ; quand elle avait passé par le feu de la Saint-Jean, elle possédait des propriétés merveilleuses, chassait les mauvais esprits, protégeait contre les maléfices. Le soir à la brune, garçons et filles, riches et pauvres, jeunes et vieux, chacun arrivait courbé sous son fagot, car c'était à qui porterait la plus belle flambée. On dressait le bûcher.. avec quelle gaieté on regardait la flamme !... Je ne me doutais guère que nous accomplissions le rite le plus saint de la religion de nos pères. et néanmoins, dans mon allégresse d'enfant, j'avais le sentiment vague de l'antiquité de cet acte,

l'instinct de son sens religieux. Quand le bûcher commençait à s'affaïsser, les jeunes gens bondissaient à travers le brasier. que de fois j'ai, passé par le feu de la Saint-Jean !...

– Oui, aux solstices, la Gaule entière s'embrasait. De tous ces points, la flamme montait avec les chants vers le trône de l'Éternel. Toute la Gaule illuminée formait, à coup sûr, un spectacle plus imposant que les cierges de nos Eglises. Aux solstices d'hiver tous les points élevés du sol de la patrie se couronnaient de feux ; la Noël remplace les fêtes du Soleil nouveau.

– C'est vrai, la flamme a toujours joué un rôle de premier ordre dans les anciens cultes ; de tout ce que connaît l'homme, le feu est ce qu'il y a de plus beau, de plus terrible, de plus bienfaisant. C'est la force. c'est la joie du cœur et des yeux. c'est la vie. De tout temps, la flamme a semblé l'image naturelle de l'âme quittant la Terre pour s'élever à ses hautes destinées.

– Le druidisme, proprement dit, c'est-à-dire la foi des hommes de l'âge de fer, a fait un grand usage des monuments mégalithiques, il les a adoptés, mais il ne les a pas élevés lui-même. Le culte primitif, comme je l'ai dit, était célébré par les pères de famille ; son dogme fondamental était la transmigration des âmes – son caractère dominant, l'adoration au lever et au coucher du soleil – son symbole préféré la flamme – son rite principal, le sacrifice du feu et secondairement l'offrande de gâteaux et de laitage, sur des autels de gazon d'abord, et plus tard sur la large pierre des dolmens. Ce sont les immigrants du fer, conquérants sanguinaires qui ont introduit un clergé constitué avec les bons et les mauvais effets qui l'accompagnent, corporation d'une incomparable puissance pour réunir en faisceau toutes les forces humaines, mais infatuée d'elle-même et dominatrice.

– Si comme vous le pensez, le collège des druides fut le propagateur et la colonne de la doctrine du libre arbitre, il remplit dans le passé un honorable rôle assurément. J'ai toujours éprouvé une profonde sympathie pour ce clergé, dernier soutien de l'indépendance nationale ; car c'est lui qui, jusqu'à l'heure de la suprême défaite, souleva la fierté gauloise contre l'avarice des latins.

– Je doute que Loyola lui-même ait enfanté une aussi formidable organisation. L'adepte demandait jeune la faveur de l'initiation ; pendant

trente ans, isolé du reste des hommes, retiré dans le secret des forêts sacrées, il ne voyait que les vieillards exaltés, chargés de lui enseigner les mystères d'une religion farouche. Quand il renaissait au monde, à la pleine lumière, lui-même était déjà presque un vieillard ; les passions ne l'avaient point usé ; il avait à la fois l'autorité de l'âge et la fougue de la jeunesse. mais l'heure avance, dormez bien. Soyez debout avant l'aurore pour saluer, comme nos pères, à son lever la face radieuse du puissant Héol. Il fera bon courir la bruyère et contempler, aux premiers rayons du jour, les restes d'un travail cyclopéen, dernier débris de notre beau sanctuaire national. Au retour, je vous montrerai le résultat de mes recherches : haches de pierre polie, pointes de lances et poignards de bronze, colliers d'or. Les colliers, que j'ai trouvés dans les chambres funéraires voisines, pèsent ensemble cinq cents francs. Ceci semble prouver que ce métal n'était pas rare. à demain, bonsoir.

Au jour, je partais avec mon parisien.

Un sol nu, une terre plate, d'immenses dunes de sable baignées par les flots de cet océan, qui a mérité le nom de *mer sauvage*, se déroulaient au loin à nos regards.

Nulle végétation, si ce n'est une bruyère courte et rabougrie que tapisse le terrain de ses petites plantes malingres et mélancoliques.

Çà et là quelques bouquets de pins semblables à des îlots dans une vaste mer.

Si l'on songe que le pin est un arbre nouvellement implanté dans cette partie de la Bretagne, qu'elle n'en possédait pas un seul, il y a cent ans, ces déserts encadrés par un ciel grisâtre, une mer en courroux, apparaissent bien comme les lieux les plus tristement solennels qui se puissent voir.

Une religion, qui se complaît dans de pareilles solitudes, est certainement une religion spiritualiste.

Là, ne pouvait naître ni vivre la mythologie gracieuse et impudique des Grecs. rien là ne parle aux sens, ne les échauffe, ne les excite. Ce sombre spectacle évoque les pensées de l'infini, de l'éternel. Rien ne trouble ou distrait l'âme naturellement entraînée vers l'ascétisme et la contemplation.

Là, fut le dernier refuge du druidisme. les dieux avarés, ivrognes et lascifs des romains s'enfuirent à cet aspect.

Cette âpre nature impressionnait vivement mon ami.

– Le mâle et cruel génie des druides, me dit-il, devait se trouver dans son élément sur cette terre inhospitalière ; car, on l’a remarqué depuis longtemps, il existe une connexion nécessaire entre le culte et la nature d’un pays. Il me semble voir debout sur un dolmen, au centre des menhirs, dans sa longue robe de lin, couronné de chêne, un de ces prêtres impitoyables, frappant le bouclier sonore pour appeler aux armes nos aïeux contre Rome, l’éternelle ennemie du genre humain. Chez eux les fêtes religieuses étaient toujours des fêtes guerrières. la prière se mêlait au bruit des armes.

– Leur sagesse se résumait en trois principes : obéir à Dieu, faire le bien, agir en brave. la religion d’alors mettait au premier rang des vertus la bravoure.

A peine reste-il assez de vestiges des pierres dressées de Carnac pour se faire une idée de l’énormité des travaux accomplis dans ces lieux désolés. On voit encore, sur une longueur de deux cents pas, quatre files de menhirs visiblement reliés à d’autres files situées sur une éminence de l’autre côté de la route d’Auray.

La plupart de ces pierres affectent la forme tronçonnique et reposent sur leur petite base. Avant 89, il en restait des milliers, on les a brisées à la mine ; leurs débris servent à enclore les champs, à construire les crêches et les rares chaumières éparpillées çà et là. Jadis ces pierres alignées sur onze files, occupaient un espace de plusieurs lieues entre Port-Louis et Lockmariaker, où gisent les deux fragments d’un menhir de vingt-deux mètres. Ces longues avenues de monolithes étaient coupées en leur milieu par un cercle de menhirs, sorte de cromleck d’un kilomètre de rayon.

– Ce n’étaient pas des gens de rien, reprit mon camarade, ceux-là qui semèrent ces pierres de vingt pieds de haut, comme un laboureur sème des grains de blé dans son champ.

– A coup sûr, il y a loin de ces pierres brutes à la Vénus de Milo, et cependant, à mon avis, la religion qui remua ces masses informes, parle plus à l’âme que celle qui inspira le ciseau de Phidias.

– C’est vrai, je me sens envahi par une impression religieuse très-profonde.

– La théorie du père Bailly m’a bien frappé.. Tous ces monuments antérieurs au druidisme seraient les vestiges de l’immigration d’une intelligente race pénétrée de sentiments remarquablement purs pour une antiquité aussi reculée. Ces pasteurs, avec leur élévation de pensée, apportaient les moyens d’existence sans lesquels l’homme est fatalement condamné à végéter. Sans céréales, par exemple, l’homme est rivé à l’état sauvage. ils amenaient avec eux des animaux domestiques, modestes collaborateurs de l’homme, qui, prenant à leur compte la plus lourde part de ses Iravaux, lui permettent de cultiver son intelligence. Il est juste d’appeler âge d’or l’époque de l’occupation du pays par ces tribus laborieuses et idéalistes. Elles adoraient un Dieu unique avaient en horreur les représentations figurées et les sacrifices sanglants. Elles croyaient à la transmigration des âmes ; enfin elles ont laissé de leur foi des témoignages gigantesques, preuves mémorables de son intensité. Cet âge d’or que le père Bailly désigne sous le nom de mégalithisme fut l’époque de la vraie religion nationale, de la pure foi de nos pères dans toute sa grandiose simplicité.

Un peu en dehors de Carnac s’élève le mont Saint-Michel – le nom de *mont*, pour être classique, n’en est pas moins ambitieux – couronné par une petite chapelle consacrée à l’archange. Ce monticule a été élevé de main d’homme. Les entrailles de ce colossal tumulus renferment des grottes factices, des chambres funéraires en forme de dolmens, analogues à celles que le père Bailly a mises au jour à Plouharnel. La seule différence avec les tumuli de Plouharnel, c’est qu’ici le travail d’accumulation des terres a pris des proportions énormes.

De Saint-Michel on découvre Belle-île en mer et la presqu’île de Quiberon.

Mon compagnon me dit :

– Vois-tu le fort Penthièvre qui coupe en deux la presqu’île, Hoche s’en empara avec 10.000 hommes. De chaque côté de la presqu’île les chaloupes de l’escadre anglaise balayaient l’isthme de leur mitraille. Les républicains avaient en tête le fort Penthièvre, sur les flancs les chaloupes de guerre ; en queue Tinténiaç tenait la campagne avec ses bandes, Vauban devait attaquer la droite avec les troupes de débarquement. Tandis que le sang coulait à flots pour sa cause, le comte d’Artois, blotti à bord d’un navire anglais,

n'osait mettre pied à terre ; à la suite de quoi, Puysaie, âme de l'expédition, écrivait à Louis XVIII : « Sire, la lâcheté de votre frère a tout perdu. »

En retournant à l'auberge du père Bailly, je me sentais écrasé par cette antiquité mystérieuse des champs de Carnac. On ne peut le nier, nous venions de contempler les vestiges de quelque chose de très grand, dont l'écroulement est irréparable. Là, toute une foi, toute une religion imposante a sombré, sans, pour ainsi dire, laisser une épave. Il a fallu toute la volonté, toute la perspicacité modernes, pour retrouver, au milieu d'obscurités impénétrables, la trace quasi-effacée de la religion d'un grand peuple. ;

Et cependant, sur un vaste territoire, – des aspirations communes avaient fait vibrer à l'unisson de nobles cœurs.

Jamais nation n'avait porté plus haut la foi dans ces deux principes souverains : la foi dans le libre arbitre, la foi dans l'immortalité. Aussi jamais peuple n'avait poussé aussi loin ces deux vertus sublimes ; le mépris de la mort, le fanatisme de la liberté. s

Et cela s'étendait de la Hollande à Marseille, de la Suisse à l'île sacrée de Sein.

– Tu as l'air bien impressionné, me dit mon parisien fort ému lui-même, à quoi penses-tu ?

– Je pense à l'état de l'Arabie avant l'Islam. sur toute la presqu'île, des tribus ennemies se déchiraient. une pierre fut le fondement de leur union en un seul corps, la pierre sainte de la Caaba que les dévots baissent à l'angle de la mosquée où elle est enchâssée. Cette pierre, symbole d'une croyance nouvelle, devint la base d'un grand empire. destiné à périr, après avoir jeté un merveilleux éclat, précisément parce qu'il représente le fatalisme, c'est-à-dire le contraire du principe Gaulois. Ces deux principes sont toujours en présence, et leur lutte semble éternelle pour tout esprit superficiel : d'une part le principe fataliste, matérialiste et despotique – d'autre part le principe spiritualiste de la liberté. Mais Ormuzd doit terrasser Ahriman. Que la vieille Gaule s'unisse autour de quelque monument sacré !... Que les pèlerins accourent de Belgique, de Suisse et de Hollande autour de ces pierres vénérables, élevées jadis par une foi commune. Alors la Gaule invincible saura faire régner sur le monde la foi qu'elle a aimée jusqu'à la mort, la foi qui résume toutes les nobles croyances, la foi dans la liberté.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Contre vent et marée, par Paul  
Branda : La dame pâle. Le  
repentir. Le bois de Kéroman.  
La glace. Amours funèbres. Le  
château de Trémazan. Lettre  
d'un transporté. Police  
correctionnelle. Massimo  
Bracchioti. Le père Bailly***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65762086>

## À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 L'abbé Dunski connut plus tard le serviteur de Dieu et accepta son service avec amour et vénération. Les lettres de l'abbé Dunski ont été publiées en langue française par le colonel CH. ROZYCKI.

2 Voici le résumé succinct, adopté par la secte, de la mission de Towianski :  
*23 juillet 1840.*

Accomplissant la volonté de Dieu, Towianski quitte sa terre natale, la Lithuanie, où il lui était destiné de commencer sa vocation, dans le but de faire l'OEuvre de Dieu.

*27 septembre 1841.*

Cette OEuvre de Dieu et l'époque chrétienne supérieure sont annoncées par Towianski dans Notre-Dame de Paris après une messe solennelle.

*du 27 mars 1842 au 1<sup>er</sup> juin.*

Formation du cercle des serviteurs de Dieu : commencement de la persécution par les prêtres.

*13 juillet 1842.*

Towianski expulsé de France par le gouvernement de Louis-Philippe.

*octobre 1843.*

Expulsion de Rome, après présentation de l'OEuvre à Grégoire XVI. L'archevêché de Turin nomme une commission pour examiner l'OEuvre ; plusieurs serviteurs, entre autres le prêtre Borone, professeur de théologie, Scovazzi bibliothécaire de la chambre des députés, Canonico, professeur à l'Université, le docteur Forni. déposent leur témoignage devant la commission et l'archevêché qui en réfèrent à Rome.

*1858.*

Mgr Bovieri, nonce apostolique près la Confédération Helvétique, appelle Towianski à renoncer à l'OEuvre qu'il fait par la volonté de Dieu. Towianski répond, le nonce paraît satisfait, puis renouvelle les exigences du Saint-Siège.

*1858.*

Deux religieux mineurs réformés du couvent de Coui sortent du couvent et acceptent l'OEuvre. Louis de Carmagnola, l'un d'eux, se rend à Rome ; livré au tribunal de l'Inquisition, il est martyrisé le 15 juillet 1859.

*28 mars 1866.*

Towianski adresse un écrit à Napoléon III, pour lui exposer la responsabilité qu'il encourt par l'abaissement moral de la nation française.  
*février 1868.*

Même lettre à l'impératrice.

# Table des matières

1. Page de titre
2. Début
3. LA DAME PÂLE
  1. I
  2. II
  3. III
  4. IV
  5. V
4. LE REPENTIR Étude sur le Toouranisme
5. LE BOIS DE KEROMAN
6. LA GLACE
7. PERSONNAGES
8. AMOURS FUNÈBRES
  1. SCÈNE PREMIÈRE LE VEUF (seul)
  2. SCÈNE II LA VEUVE, LE VEUF LA VEUVE
  3. SCÈNE III LA VEUVE (seule)
  4. SCÈNE IV LE VEUF, LA VEUVE
9. LE CHATEAU DE TRÉMAZAN
  1. I
  2. III
  3. IV
  4. V
  5. VI
10. LETTRE D'UN TRANSPORTÉ
11. POLICE CORRECTIONNELLE
12. MASSIMO BRACCHIOTI
13. LE PÈRE BAILLY
14. Notes
15. À propos de cette édition numérique